

VIANNEY BÉLANGER  
RELIEUR

2601 de Beaujeu  
Ville St-Michel

Montréal

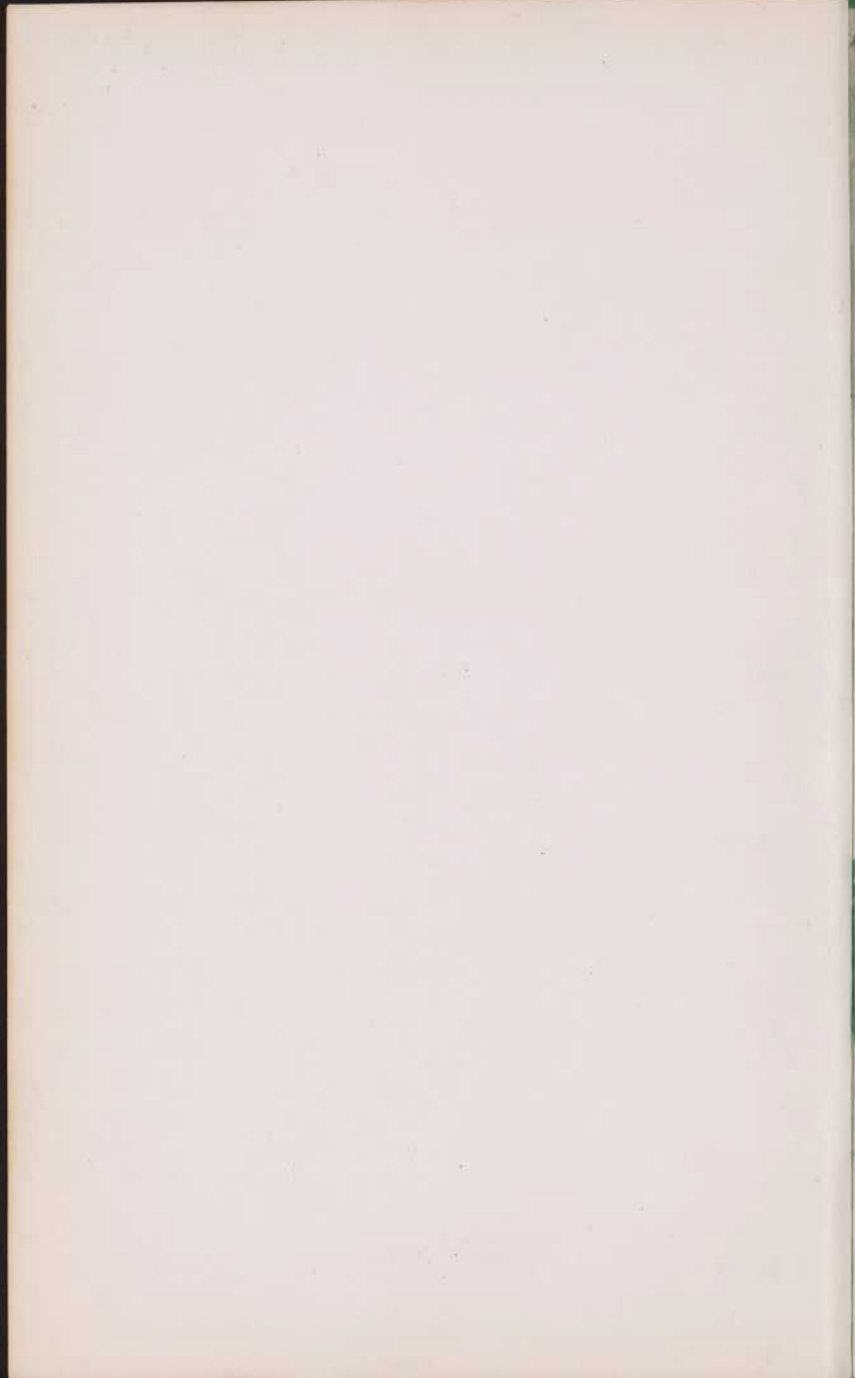


S843.93

115

C. S. 21

115



JEAN-M. CARETTE

# ZIRSKA

*immigrante*  
*inconnue,,*



ÉDITIONS

SERGE BROUSSEAU

1396 Ouest, Ste-Catherine

MONTREAL

Canada

B. Q. R.  
NO. 4738

Secrétaire 1979/47c

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

PS  
9505  
A738257  
1947

UNIVERSITY OF TORONTO  
LIBRARY

## **“ZIRSKA, immigrante inconnue”**

*“ZIRSKA, Immigrante Inconnue” est l'œuvre d'un journaliste de chez nous, qui a su “jeter son âme en l'air comme un faucon (1)”. Une âme qui s'élève pour mieux saisir le va-et-vient de tous ceux qui ont évolué sur le théâtre de ses jours.*

*Ce roman d'une bonne tenue littéraire a droit à toute votre sympathie et encouragement, cher lecteur, car il fut composé dans des conditions tout à fait désavantageuses. En effet, bien que mordu par la maladie, l'auteur a limé ces pages à coups de persévérance, dans une chaise roulante. C'est un monument de patience édifié à la gloire d'une belle et noble famille. Ce livre, le plus magnifique reportage d'un voyage à travers la vie, est une primeur de Jean-Marie Carette.*

---

(1) Willlam Rose Benet.

## II

*Espérons que sa plume ne se tarira point, puisqu'elle coule si bien. Depuis quand le semeur peut-il s'arrêter au milieu du sillon? Aussi nous attendons avec impatience la parution prochaine de nombreux ouvrages destinés à la défense de notre sol et de nos droits. N'est-ce pas le meilleur héritage qu'un homme peut offrir à la génération qui lève?*

*Le livre, comme le journal, possède un dynamisme incontesté. Aussi le premier geste des dictateurs, ne fut-il pas de mettre la haute main sur la presse du pays? Il était sincère le grand Napoléon en répétant: "Je crains plus trois journaux que cent mille baïonnettes." C'est avec raison que M. Lionel Bertrand, député de Terrebonne, pouvait ajouter: "La presse est une force directrice; priver une société d'une telle force, c'est la condamner à périr". Et Ernest Hello, ne put s'empêcher de voir dans le journal "le signe caractéristique de la société moderne. Le livre parlait aux hommes de loin, remarqua-t-*

### III

*il, comme un professeur en robe. Le journal leur parle de tout près, comme un ami*".

*L'ami ne cherche pas à aiguïser la passion des turpitudes par des informations scandaleuses, des comptes rendus de procès en cour criminelle, voire par des réclames immorales. N'est pas un ami celui qui trempe sa plume tantôt dans "l'égout, tantôt dans le bénitier (2)".*

*Jamais il ne pourra amortir cette vague de fange que soulèvent ses écrits. Que de mal il fait germer surtout dans l'esprit de ceux qui ne réfléchissent plus, et qui contraignent le journal à raisonner pour eux. C'est alors qu'il faut recourir aux bons livres afin de corriger les enseignements de ce mauvais maître, qui chaquut jour pénètre chez nous, peut-être.*

*Tout en passant, je tiens à faire remarquer que cette tendance perverse à soulever les ordures de la route, n'est pas née d'au-*

---

(2) Raphaël Gervais.

#### IV

jourd'hui. En effet, dans le premier journal (3) qui, au temps de César, parut dans le monde, on pouvait lire "les nouvelles politiques et judiciaires, les mentions des exécutions capitales, les divorces, et même les scandales vrais ou imaginaires de la société et de la cour (4)". Ne cherchons pas d'excuse; c'est une preuve de plus que certains journalistes chrétiens ne peuvent, après vingt siècles de civilisation, se montrer supérieurs aux vulgaires païens de ces âges reculés.

Heureusement qu'un grand nombre de reporters encore honnêtes, n'ont jamais failli à leur mission. Jean Delande est un de ces pionniers de la plume "plus riches d'idées que d'argent (5)", mais dont le cœur bat à grands coups, au dedans. Jean est un de ces milliers de journalistes "qui cachent souvent sous une écorce élégante une misère dont personne ne se doute (6)".

---

(3) Les actes Diurnaux.

(4) M. Emile Jean.

(5-6) M. Jean-Marie Carette.

*En effet, existe-t-il une profession plus ingrate et aussi mal rétribuée que celle du journalisme? Celui qui s'y consacre, devient l'esclave de la colonne à noircir. En un temps plus qu'insuffisant, et dans le cliquetis des linotypes et des télétypes, il doit traduire des textes barbares, afin de rédiger l'article qu'il n'a pas choisi, mais que le hasard des événements lui fournit.*

*Avec Louis Veillot, il peut répéter l'éternelle plainte: "Je ne fais rien de ce que je voudrais faire et rien à mon gré. Je ne sais pas s'il y eut jamais de vocation d'écrire à la fois plus amplement satisfaite et plus cruellement contrariée. Que de fois j'ai aspiré à être délivré de cet horrible poids du journalisme! Toute la vie, j'ai vu ce spectre qui m'a empêché de me relire, qui m'a condamné au décousu, à la répétition, à l'enflure. Je le verrai toute ma vie. Une mère condamnée à ne jamais débarbouiller ses enfants, à ne jamais ajuster, ni recoudre leurs habits, voilà mon image".*

## VI

*De plus, le chroniqueur doit se plier aux exigences de la politique, pour donner aux nouvelles le ton "rouge" ou "bleu" suivant le parti de rigueur.*

*C'est à lui plus qu'à tout autre que peut s'appliquer cette pensée de Pascal : "Puisqu'on ne peut être universel en sachant tout ce qui se peut savoir sur tout, il faut savoir peu de tout. Car il est bien plus beau de savoir quelque chose de tout que de savoir tout d'une chose; cette universalité est la plus belle".*

*On exige donc du journaliste, une vaste culture, un tact averti, pour servir la politique, la facilité de parole, mais en retour les magnats de la presse ne lui remettent que de bien misérables salaires; ces derniers demandent trop et donnent trop peu.*

*Si du moins comme en Italie, le gouvernement lui assurait, après un certain temps, les avantages de la rente viagère, pour les services rendus, au lieu de lui arracher le pain de la bouche, par des taxes surabondantes.*

## VII

*Qu'on recherche des compétences afin de donner à l'imprimé une tenue parfaite, c'est dans l'ordre; mais que la rétribution se fasse plus large. Autrement ce serait une inconséquence pour le moins absurde.*

*Pour ce martyr de la plume qui doit s'arracher parfois à ce qui ne vient pas, soyons plus indulgents à l'avenir. Même si certains articles choquent notre sens esthétique, chantons plus fort pour refouler l'amertume qui nous gagne.*

*"De mon temps tout le monde chantait, dit Péguy, aujourd'hui on renâcle. Autrefois les bâtisseurs de cathédrales ne pensaient qu'à travailler le matin. Il ne s'agissait pas d'être vu ou pas vu, on travaillait bien. Le travail était un honneur égal à n'importe quel honneur militaire. Chacun possédait en outre tous les beaux sentiments adjoints ou connexes, tous les beaux sentiments dérivés et filiaux. Le respect des vieillards, des parents, de la parenté. Naturellement le respect de la femme aussi. Le respect de l'outil et de la*

## VIII

*main, ce suprême outil. La main qui déman-  
ge, qui a envie de travailler. Le bras qui s'em-  
bête de ne rien faire. Le sang qui court dans  
les veines". D'où vient que l'homme d'hier  
ne soit plus le même que celui d'aujourd'hui?  
Serait-ce parce que l'immigration n'aurait  
pas été assez encouragée au pays? L'immi-  
gration n'offrirait-elle pas une réelle panacée  
à tous les maux dont nous souffrons?*

*Là où elle s'impose vu les besoins de la  
patrie, peut-être! Mais ce n'est pas notre cas.  
Par les années passées, nos gouvernants "ont  
voulu imiter les États-Unis" (7), donnant  
ainsi dans une erreur pour le moins fort coû-  
teuse.*

*"L'édition du "Canada Year Book" de  
1940, nous apprend que sur toute l'étendue  
de notre pays, la proportion de terre arable  
se chiffre seulement à 8.6%; ce qui donne  
325,000 milles carrés. En se basant sur ce ba-  
rême, la population canadienne s'élève à 35.4  
habitants au mille carré, ne laissant les États-*

## IX

*Unis que par une marge de .1 avec une population de 35.5 (8)''.*

*Si du moins, les sommes fabuleuses que le gouvernement a dépensées avaient avantage les intérêts canadiens, passe encore. Pourquoi avoir voulu favoriser l'étranger pendant que nous disposions sur place, de l'élément nécessaire? Pourquoi faire appel aux mineurs anglais afin d'ouvrir à la semence les prairies de l'Ouest? "Pourquoi les frais de transport d'un Canadien voulant s'établir au Manitoba, se sont-ils élevés exactement au double de ceux d'un Londonien se rendant de Liverpool à Winnipeg (9)''?*

*Tout simplement pour émietter la minorité canadienne-française. "Pour angliciser d'une façon sûre et méthodique le Canada français du Québec, en l'immergeant dans un milieu anglais, puis en le noyant dans un élément d'origine étrangère qu'il s'imaginait assimiler à brève échéance (10)''.*

---

(7-8-9) Kirkeconnel.

(10-11-12) Le Bloc Populaire.

Cette politique "de la porte ouverte (11)" a toujours très mal servi notre pays. Elle n'a contribué qu'à compliquer le problème du chômage; qu'à multiplier les risques de troubles sociaux et d'agitations raciales; qu'à obliger enfin le gouvernement canadien à interner un bon nombre de ces immigrants pour le temps de la présente guerre (12)".

Espérons que la nouvelle campagne qui s'annonce sera frappée d'un échec bien mérité. D'ailleurs, avec la poursuite de l'émigration, l'Angleterre verra son problème de la dénatalité devenir de plus en plus alarmant. En effet, rapporte M. Alexis Gagnon, "pour qu'un pays aille croissant, il faut que les mères actuelles donnent naissance à un nombre plus grand de futures mères, soit un indice de 1 et plus. Or en 1936, cet indice n'était que de .80 en Angleterre".

Si nous ajoutons à cela le pressant besoin de main-d'œuvre pour reconstruire des villes entières rasées par le fer et le feu, nous avons

## XI

*raison de croire à la trêve prochaine d'une telle calamité.*

*Ainsi, prendra fin un des pires fléaux de notre siècle. Sans cet écart de nos chefs, peut-être aurions-nous pu échapper à la menace communiste? Peut-être aurions-nous pu freiner l'anarchie sociale qui fera du Canada une nouvelle Espagne? Peut-être verrons-nous la vague de criminalité s'apaiser, les grèves diminuer et les chômeurs piocher leur pain, dès le matin, en chantant.*

*Pour finir, voici un bref aperçu de ce volume. Ce roman nous dévoile une tranche de notre histoire: l'histoire des années de crise 1929-1939. Une décennie de misère augurée par la chute des valeurs monétaires à la bourse.*

*Cependant une immigration insensée battait son plein. Des navires chargés de Juifs, de Polonais, de Russes et d'Anglais, se succédaient sans relâche dans le port de Québec. Au bureau des immigrants, on n'en finissait plus de noircir des formules. Par mil-*

## XII

*liers les mineurs d'outre-mer, qu'une propagande infâme avait arrachés à leur foyer, venaient chercher dans l'Ouest, l'or qu'on leur avait fait miroiter là-bas. Les compagnies de transport tâchaient d'éblouir la population des vieux pays, par des mensonges effrontés. Pendant que l'immigrant se voyait porter par les faveurs du gouvernement fédéral, les Nôtres se disputaient la vie avec peine et misère.*

*C'est ainsi qu'un grand nombre de bolchévistes s'infiltrèrent chez nous, semant la révolte et l'incendie dans toutes les classes du corps social. Le mauvais grain se répand de lui-même. C'est dans sa surabondance de vitalité qu'il puise son énorme pouvoir d'expansion.*

*Jean Delande, alors journaliste maritime à "La Vérité", guidé par M. l'abbé Paquin, aumônier du port, ne cessait de donner la chasse aux agents moscovites. C'est justement sur un bateau d'immigrants, qu'il défendit d'abord, puis gagna par la suite l'a-*

### XIII

mitié d'une "jeune madone" polonaise: Zirska.

*Leurs cœurs en se rapprochant s'échauffent d'un amour irrésistible. Le mariage les unira bientôt, comme le vent, deux fleurs dans la prairie.*

*Leur vie se mêlait trop bien; le trouble se fit jour. L'ancien fiancé de Zirska, Freddy Groversky, que les années et l'émigration avaient enlevé à l'âme de sa conquête, fit alors son apparition dans Québec. Il s'était lancé à la poursuite de sa promesse qu'il entendait bien retrouver. Pas de trésor sans recherches. A force d'interrogations, il parvint à découvrir les traces de son ange.*

*Au cours d'une rencontre, Jean l'invite à visiter son ancienne idole: Zirska. L'entrevue se déroule dans une atmosphère glaciale. Freddy, l'envieux, paraît s'intéresser surtout à Jacqueline Laurin, l'amie et le sosie de Zirska. La veillée terminée on se sépare. Freddy ne peut dissimuler la haine qui lui monte aux yeux tout en éveillant des soup-*

#### XIV

çons dans l'âme de Jean. Soudain les événements se précipitent. Tout semble désespéré. Mais bientôt le soleil rallumera de nouveau dans les cœurs, la joie de vivre. La joie du vainqueur de la peine, la joie de celui qui sait dompter sa vie.

Ce volume renferme des descriptions pittoresques et des scènes originales dignes d'être réalisées sur la toile: le banquet.. sans convives... des journalistes; la fête aux huîtres chez les débardeurs; la mort de Zirska; voilà autant de tableaux magnifiques qui ne manquent pas d'inspiration.

De plus l'auteur sait profiter des occasions propices, pour servir quelques leçons fort bien frappées; comme par exemple le ridicule qu'il jette sur les voyages de noces à l'étranger. Politique, littérature et musique, rien n'a pu échapper à de réelles mises au point.

Cher lecteur, il vous faut parcourir ces pages pour prendre connaissance du bien qui se fait parmi nous; du bien que nous ignorons

XV

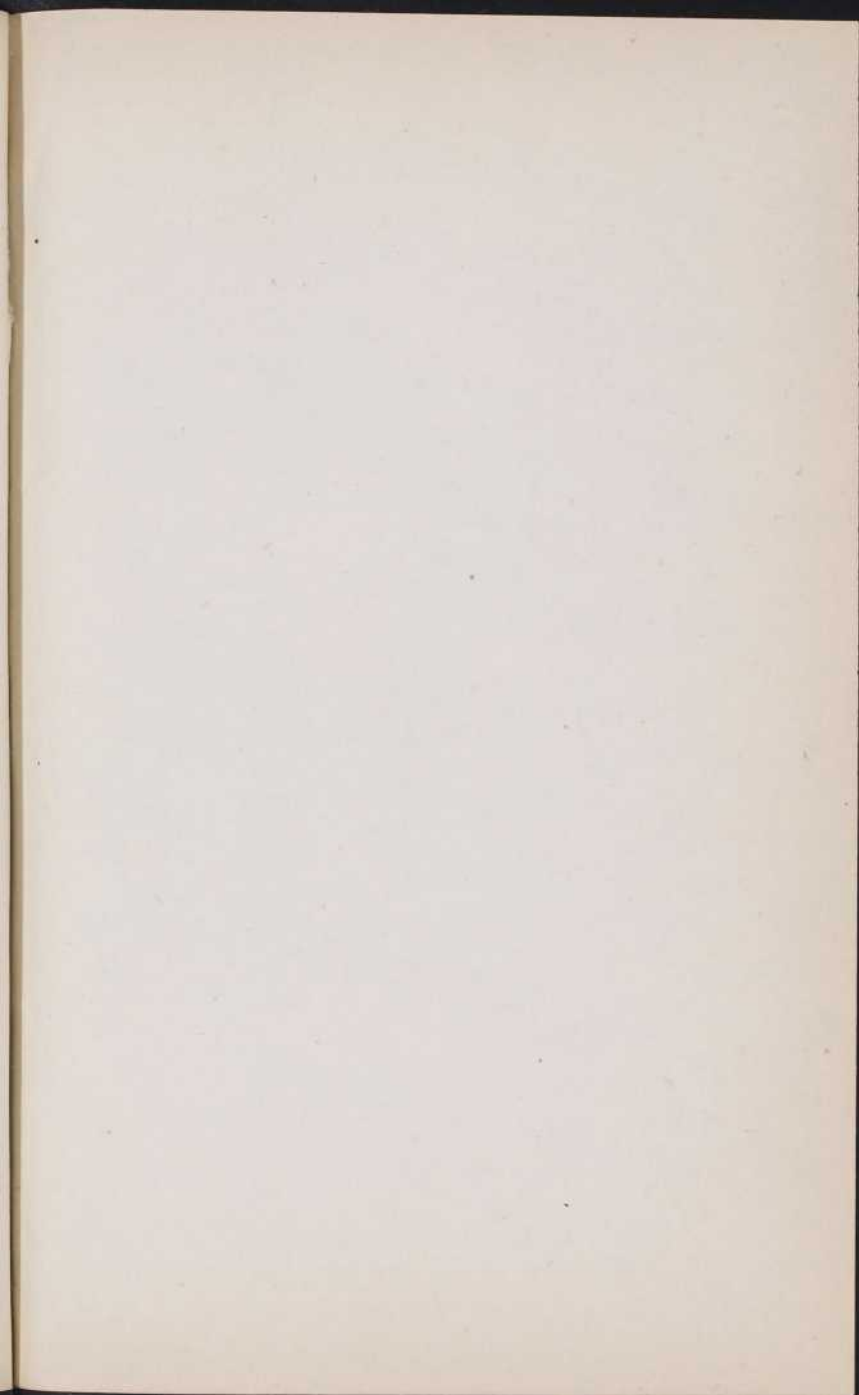
*trop hélas! En feuilletant ce volume vous découvrirez le secret de vaincre votre vie. Vous remonterez à travers les événements, jusqu'aux causes des malaises sociaux et politiques qui énervent notre peuple. Et vous apprendrez, dans les annales du passé, à vivre grand et beau dans la lumière.*

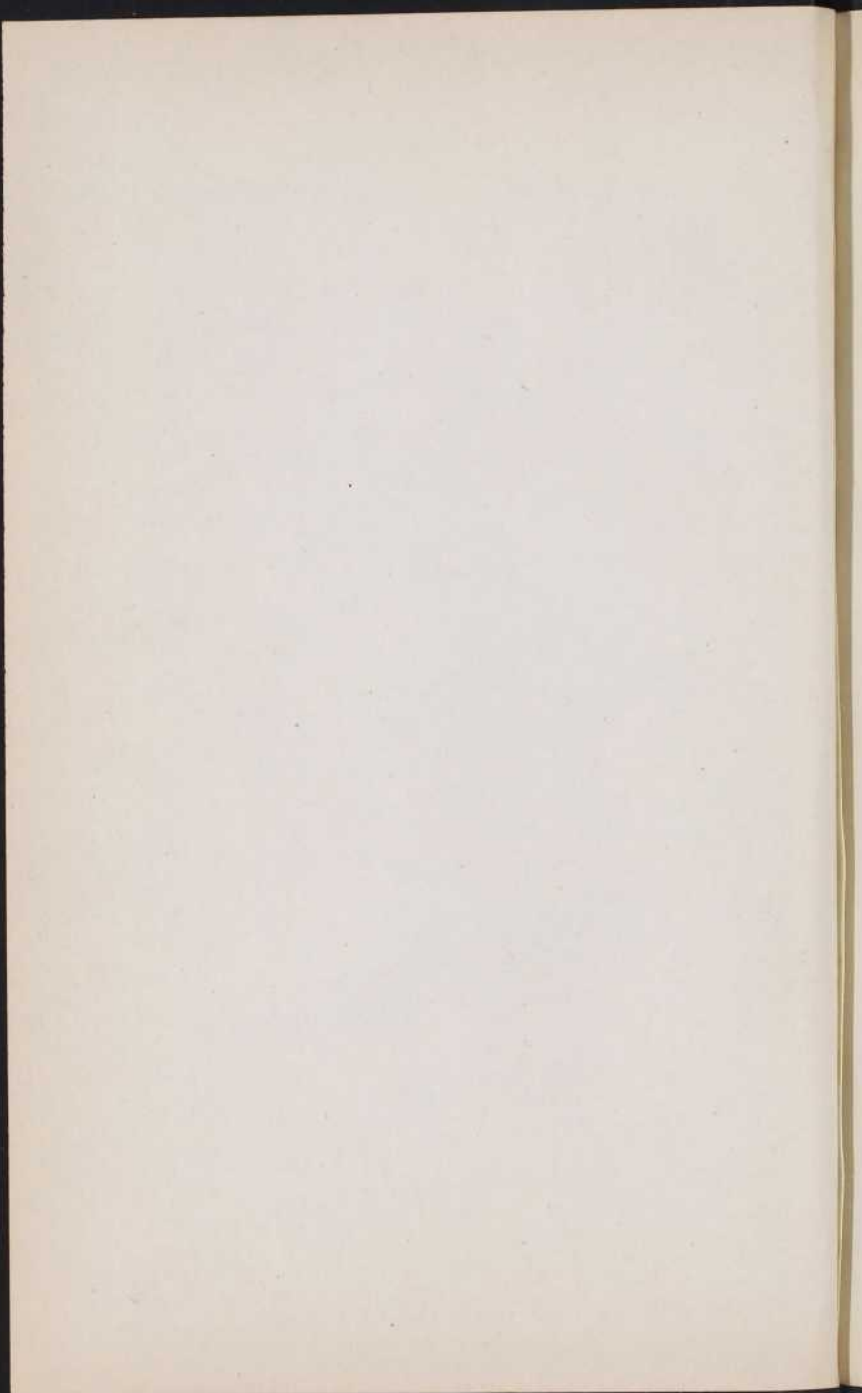
*Rivein DUCAULT*

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation, y compris la cinématographie muette ou parlante, théâtre, spectacles radiophoniques et la télévision réservés pour tous les pays y compris les Etats-Unis et la Russie.*

---

*Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires hors-commerce sur papier Japon et numéros de 1 à 50.*





# ZIRSKA

Immigrante inconnue



## CHAPITRE I

### CHEZ LES FINANCIERS

L'année 1929 restera longtemps gravée dans la mémoire des financiers. Cette année-là, en effet, "la bourse" accusait un recul qui bouleversait les prévisions des connaisseurs les plus avertis. Une dégringolade soudaine et tout à fait imprévue était venue semer la panique dans les rangs des spéculateurs affolés par une baisse que personne n'avait soupçonnée. Tous les intéressés furent "pris par surprise" (1). Les opérations financières les

---

(1) Anglicisme.

mieux recommandées, celles que l'on considérait de tout repos, n'avaient pas échappé au désarroi général et l'on vit avec étonnement des valeurs très relatives, comme des obligations très en vedette, sombrer dans un abîme d'autant plus profond que les placements douteux et les solides perdaient également des points de minute en minute. La baisse était si générale que l'on ne reconnaissait plus dans cette panique les bonnes ou les mauvaises transactions.

Les grands capitalistes que ces coups inattendus frappaient durement s'étonnaient à juste titre et soutenaient avec conviction que ce n'était là qu'une crise passagère. Par ailleurs, les petits financiers et spécialement ceux qui jouaient sur marge furent balayés du coup.

Où trouver le capital requis pour combler les vides dont l'abîme se creusait d'instant en instant? Le nombre d'intéressés était trop grand pour que tous puissent tenir, et la con-

clusion logique fut la ruine ou la faillite pour un grand nombre.

L'événement était presque inexplicable. Ici et là, on voyait des groupes de spéculateurs, dont la confiance tenait encore et qui espéraient, malgré tout, un redressement aussi soudain que la tombée avait été imprévue. Dans leur for intérieur, cependant, ces optimistes réalisaient bien clairement la futilité de leur espérance aléatoire, car ces chances de redressement brusque, on le sentait bien, étaient des plus douteuses.

Les plus affectés, les plus atteints par cette misère se demandaient pourquoi "le marché", dont l'allure avait été d'une vigueur exceptionnelle depuis plusieurs semaines, fléchissait maintenant sans qu'une cause plausible, même après coup, éclaire un peu les intéressés sur un fait qui ne s'apparentait d'aucune façon avec les événements de la vie courante.

Qu'était-il donc survenu? Où trouver une explication? on se perdait en conjectures.

Dans un des principaux centres financiers de la vieille capitale, il y avait foule. La maison "Querry-Bellami", située sur la rue St-Pierre, tout prêt du port de l'antique cité de Champlain, voyait ses bureaux envahis ce matin-là. La maison Bellami était renommée. Elle possédait la clientèle de presque tous les "as" de la haute finance québécoise. Et ainsi donc, ce jour-là, tous, ils étaient réunis au même endroit afin de se consulter ou de trouver le pourquoi de cet effondrement dont aucun d'eux n'avait prévu les dures conséquences et les ruineux résultats.

Pendant que les intéressés suivaient les évolutions de la cote en murmurant ici et là, un jeune messenger inscrivait au tableau les dernières "cotations" (1) variantes qu'un autre employé de la maison lui criait d'instant en instant.

Parmi cette foule anxieuse et haletante, un jeune homme, journaliste à "LA VÉRI-

---

(1) Néologisme.

TÉ", Jean Delande, causait à ce moment avec M. André Grandmar, un des banquiers en vedette dans la vieille capitale. M. Grandmar était certainement un homme fort avisé parmi ces capitalistes. A maintes reprises, grâce à sa perspicacité, il avait évité des revers à un grand nombre de ses amis et connaissances. Jean Delande ne pouvait s'adresser à compétence plus en mesure de lui fournir des explications précieuses. A son grand étonnement, il lui fut impossible de tirer le moindre éclaircissement.

— Croyez-vous que cette situation puisse se maintenir longuement, M. Grandmar..?

— Je le crois, mon garçon.

— Mais enfin, reprit le jeune reporter, rien ne vient motiver un tel état de choses..?

— Souvent, dit M. Grandmar, nous ignorons certaines raisons spéciales. L'avenir nous dévoilera bien des secrets. Malgré la confiance que vous avez en moi, mon jeune ami, je dois vous avouer bien candidement

que, cette fois, je suis “pris tout à fait par surprise”.

Jean Delande n'insista pas. Comme il se préparait à sortir, M. Grandmar, qui le connaissait bien, lui dit :

— Cette baisse vous affecte-t-elle ?

— Moi, M. Grandmar.. ? Comment supposez-vous qu'un pauvre journaliste puisse être compromis dans une dégringolade des marchés ? Moi, je ne puis que gagner à ce jeu.. !

— Comment cela, reprit le financier.. ?

— Oh ! mais c'est simple, n'ayant rien à perdre je n'ai qu'une chance... celle de gagner...

— Mais vous pouvez y perdre votre capital !

— Comment le perdrais-je, puisque je n'en ai pas.. ?

Le jeune homme sourit et se retira, pour se rendre au port tout proche.

Jean Delande était au service de “LA VÉRITÉ” à titre de rédacteur maritime. C'était

un jeune homme sympathique, de taille moyenne et bien prise, brun, et d'une vivacité peu commune. D'un commerce charmant, il possédait un entregent incomparable. Comme le reporter traversait la rue St-Pierre, en direction du havre, un jeune garçon l'interpella :

— Hé! M. Delande, le "Scotland" arrive ce matin..?

— Oui, mon petit, et immédiatement, je crois. Je m'y rends sur-le-champ.

— Ah! mais non, M. Delande, le "Scotland" a du retard. Vous avez certainement deux heures à vous, avant l'arrivée du bateau.

— Tu es certain, mon petit..?

— Oui, certain, même que votre confrère de l'autre journal me l'a dit. Puis les débardeurs ont quitté le port pour se rafraîchir au coin.

— Merci mon petit. Voilà qui va me don-

ner le temps d'écrire mon article, pensa le jeune journaliste.

Et vivement, il se dirigea vers son appartement, rue St-Jean.

## CHAPITRE II

### JEAN DELANDE

Depuis son enfance, Jean Delande n'avait pas été épargné par la vie. Fils d'une famille assez indépendante de fortune, mais où il était de règle à se débrouiller seul, il avait déployé bien des efforts déjà. Il avait fait ses études classiques dans des conditions particulièrement pénibles. Victime à l'âge de quinze ans d'un terrible accident d'automobile, dont il ressentit le choc pendant de nombreuses années, il avait dû faire ses études dans des conditions exceptionnelles. Après son classique, il avait suivi des cours de littérature chez un professeur privé et s'était lancé dans le journalisme avec une ambition bien arrêtée d'y réussir. A moitié remis des difficultés dont il souffrait, ses débuts avaient été vraiment ardues. Malgré les possibilités qu'il lui était permis d'espérer, il aurait cru

s'abaisser en demandant du secours. Non, c'est de lui seul, de ses aptitudes, de son courage, et de son énergie qu'il espérait le succès. Quant à la chance, à l'instar de tout jeune qui débute, il croyait en elle, comme si elle était forcée, obligée de lui sourire.

Avec les connaissances déjà vastes qu'il possédait, il espérait pouvoir parvenir. Par la lecture, dont il était un passionné, il s'était très documenté.

Comme nous le disons, il débuta difficilement et un style enchevêtré et peu clair venait s'ajouter à ses misères.

Cependant, il se rendit vite compte de son erreur et de son manque de clarté à la suite des récriminations constantes du chef des nouvelles. Souvent on lui reprochait son manque de précision. Par ailleurs, il excellait dans le reportage. Si ses nouvelles n'étaient pas des mieux rédigées, il se faisait pardonner par les exclusivités nombreuses qu'il fournissait à son supérieur. Le chef des nouvelles s'amusait à lui dire: "Tu es mon

reporter le plus prolifique, mais en même temps tu es aussi le moins clair." De plus, il excellait dans la contradiction. Souvent après avoir affirmé un fait au début d'un de ses écrits, il le niait par la suite et laissait le lecteur en face d'un point d'interrogation très embêtant et surtout des plus embarrassants. Paul Laurin, rédacteur au même journal, en riait et disait : "A l'occasion ça peut servir pour boucher les trous." En ce moment, attablé en face d'un petit meuble dans sa chambre de célibataire, Jean Delande réfléchissait. Son appartement était assez vaste. Sa chambre paraissait d'autant plus grande que les meubles y étaient peu nombreux. Sa bibliothèque tenait la plus grande place. Le reste se composait de deux chaises, d'un lit, d'un divan et de quelques petits meubles sans luxe. C'était à peu de chose près, tout ce qu'il possédait. En quelques mots, sa chambre ressemblait à celle d'un étudiant amateur de livres. Près de lui, une photographie de sa mère qu'il chérissait avait la place d'honneur. Dans sa

réflexion, Delande voyait le "Laurentic" de la ligne White Star arrivé la veille. Sur ce majestueux navire, l'abbé Paquin, aumônier du port, avait signalé la présence de dangereux révolutionnaires russes, dont les activités ne pouvaient qu'être préjudiciables au pays. Jean jouait souvent ce rôle de "dépisteur" de communistes. L'abbé Paquin avait sa chambre dans l'édifice de l'immigration et, à l'occasion, il signalait certains cas au jeune reporter, dont l'intelligence était vivace. Combien de fois n'avait-il pas réussi à découvrir des indésirables! Après une enquête, dont l'abbé préparait le plaidoyer, ils étaient retournés dans leur pays d'origine. Souventefois (1), on se faisait passer de fameux "Québec", mais parfois et même assez fréquemment, on obtenait d'encourageants succès.

Le "Laurentic" était au port avec près de 2,000 immigrants, peut-être plus. Le nombre

---

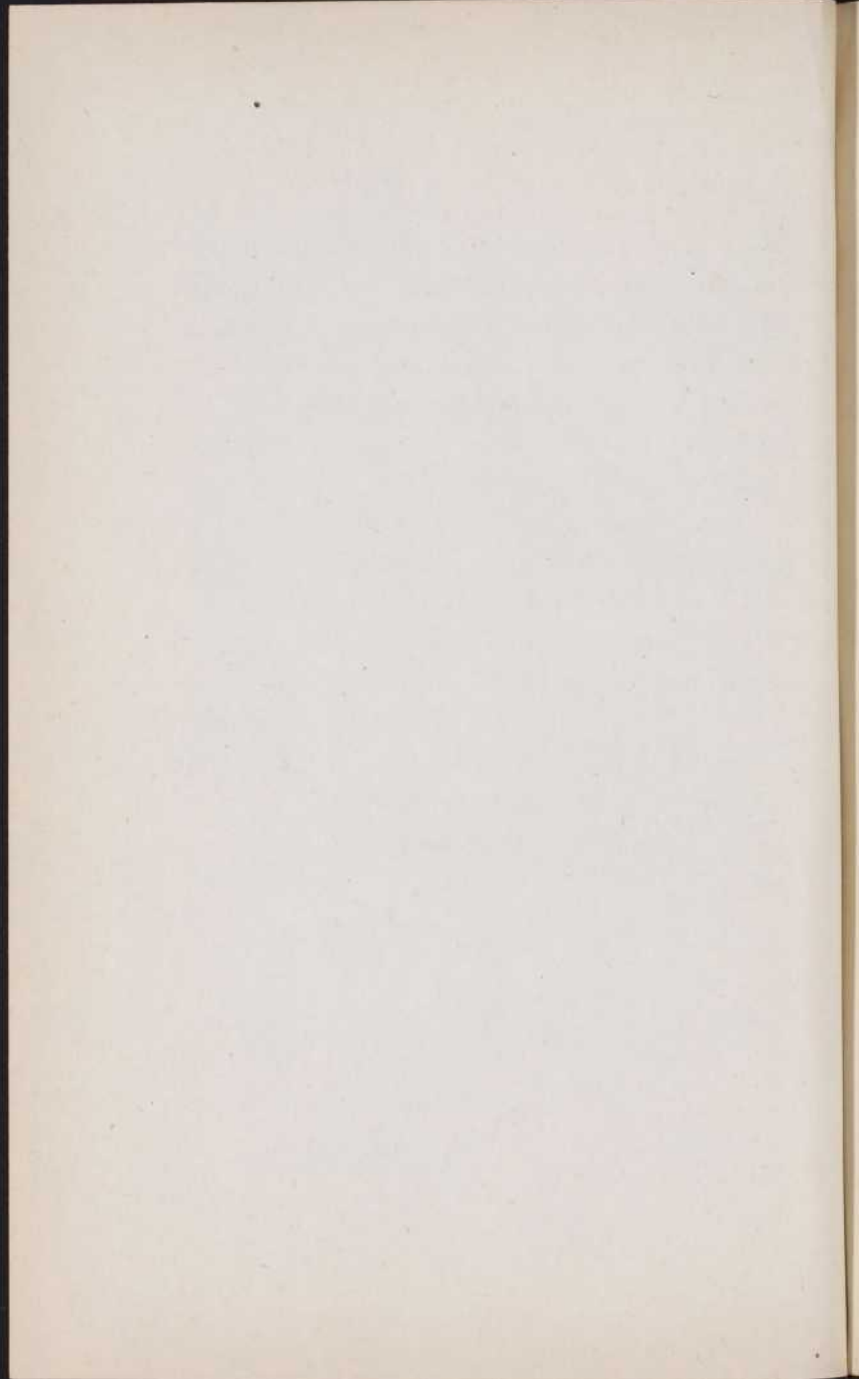
(1) Archaïsme.

était assez imposant pour lui donner martel en tête. Comment retrouver ses sujets dans une telle foule. Parmi les passagers, il y avait des Ruthènes, des Slovaques, des Polonais, enfin toutes les nations du centre de l'Europe y étaient représentées. On comptait quelques Juifs et pas ou presque pas de Français.

Les Russes retenaient l'attention du jeune homme à cet instant. Soudainement, après avoir consulté l'heure, il réalisa qu'il s'était perdu trop longtemps dans ses réflexions. Il était temps de se rendre à l'arrivée du "Scotland".

— Et cet article que je n'ai même pas commencé, pensa le jeune homme...

— Tant pis, ce sera pour ce soir.



### CHAPITRE III

#### L'ABBÉ PAQUIN

L'abbé Paquin, aumônier du port et des immigrants, était un polyglotte bien connu. Toutes les langues du centre de l'Europe lui étaient familières, y compris le russe. C'était cet excellent prêtre qui servait d'interprète aux nouveaux venus.

Il était grand ami du jeune reporter de "*La Vérité*". A maintes reprises déjà il lui avait communiqué des renseignements sur l'arrivée de certains révolutionnaires dans les rangs des immigrants, venant s'établir dans les terres de l'Ouest. Le cas était très commun.

Grand de taille, maigre, il ressemblait au type anglais, avec plus de vivacité et d'enthousiasme. L'excellent prêtre aimait Jean Delande dont il connaissait le bon cœur et la bonne volonté. Souvent les immigrants

avaient été le sujet de leurs conversations. Puis, lorsque l'abbé avait quelque "Scoop" (1) à fournir, son jeune ami en était favorisé.

En ce moment, le vieux prêtre décrivait au jeune reporter des communistes qu'on lui avait fait remarquer et qui arrivaient à bord du "Scotland". De l'aumônier, il obtint tous les détails nécessaires pour les retrouver. La tâche n'était pas des plus intéressantes, pas plus qu'elle n'était simple. On sait que ces habiles chefs de file ont tous les trucs possibles. A l'occasion, ils peuvent devenir ou prendre figure de parfaits citoyens tout à fait respectables. Et, en l'occurrence, il faut bien s'imaginer que toutes les précautions étaient prises pour communiquer clandestinement avec les agents de la ville de Québec, sans attirer l'attention des autorités.

Depuis quelques semaines, le jeune repor-

---

(1) Primeur.

ter avait l'impression d'être surveillé. Il ignorait par qui, mais il l'était à n'en pas douter.

Quelques jours auparavant, "*La Vérité*", sous la signature de Delande, avait publié une déclaration sensationnelle de l'abbé Paquin, sur les activités subversives des agents de Moscou, à Québec. Cette déclaration semblait avoir touché son but, car parmi les débardeurs, (il y avait des communistes, là comme ailleurs), il se sentait surveillé. Le jeune homme connaissait tous ces travailleurs du port et depuis quelque temps, on semblait le fuir. Que se passait-il?.. Il se le demandait. De plus l'abbé Paquin avait reçu des lettres anonymes, relatives aux nouvelles qu'il communiquait au jeune reporter de "*La Vérité*". On n'ignorait pas que le jeune journaliste était son confident. C'est sur lui qu'il comptait pour la diffusion de ses avertissements aux autorités.

A l'aide de longues manchettes, ces nouvelles éveillaient l'attention des autorités du port et voilà ce que ne voulaient pas les sbires

moscovites. L'abbé Paquin obtenait des renseignements de la part des immigrants étrangers eux-mêmes. Il les interprétait si bien qu'il obtenait d'eux de précieuses informations.

Les immigrants étaient sollicités par les communistes pour les inviter à rejoindre certains clubs, et, souvent, l'aumônier surprénait ces révolutionnaires par les discours des Européens disposés d'ailleurs à tout dire. En dépit des promesses ou des menaces des intéressés, plusieurs n'hésitaient pas à tout révéler. On s'imagine bien que les agents moscovites, à la solde des soviets, prenaient toutes les précautions requises pour éviter toute question embarrassante, tout incident, pouvant mettre en lumière leur nom ou toutes les adresses des intelligences qu'ils possédaient à leur arrivée, dans le port de Québec. Ce sont ces agents qui rendaient la tâche difficile. Malgré la surveillance des officiers de l'immigration et leur zèle de tous les instants, ces habiles informateurs trouvaient presque toujours

possibilité de communiquer avec les arrivants. Quelquefois c'était à l'aide d'un miroir qui renvoyait les éclats du soleil dans la grande salle du haut où, à l'aide du "Morse", ils se comprenaient; d'autres fois, à l'aide de mégots de cigarettes, enfin rien n'était négligé.

L'abbé Paquin ne se préoccupa aucunement, il va sans dire, des avertissements ou des menaces des communistes. Il confiait même à Jean Delande qu'il allait redoubler de zèle. Cela fit bien l'affaire du petit reporter qui voyait déjà de beaux articles inédits dont il aurait la primeur.

En plus du travail de reportage dont Jean était accablé à l'arrivée de chaque transatlantique, il ne négligeait pas son ami, l'aumônier, dont les nouvelles étaient d'autant plus intéressantes que son talent de polyglotte lui donnait avantage sur tous. Il faut avoir vécu la vie d'un rédacteur maritime, à cette époque, pour connaître sérieusement ce que signifie, pour un pays comme le nôtre, un plan d'immigration à haute pression comme le Ca-

nada en a vu aux environs de 1925, 1926 à 1929.

Notre pays a dépensé des sommes folles pour introduire ici des milliers de Slovaques, de Russes, de Ruthènes, d'Écossais, d'Irlandais, de Polonais, d'Anglais en nombre restreint, et de Grecs. Ajoutons à cela quelques bateaux d'immigrants juifs, et à quelques exceptions près, nous avons là les principales races les plus représentées dans cet exode d'Européens attirés au pays par une propagande habile à certains aspects, mais entièrement fausse et très pernicieuse. Le reporter connaissait toutes ces choses, et aussi le fiasco obtenu par cette propagande. Les quelques bateaux juifs, ayant quelques milliers d'Israélites à leur bord, n'ont donné au pays aucun agriculteur, on le conçoit. Un essai qui avait révolté Jean et son ami, l'abbé Paquin, fut cette tentative faite à coups de milliers de dollars pour établir sur les terres de l'Ouest quinze mille mineurs anglais, ne possédant aucune préparation, ignorant les

particularités du pays, et étant aussi inaptes à la culture du blé que les journalistes à la plomberie. Sur ces quinze mille pseudo-immigrants, nous nous demandons si cent sont demeurés dans les plaines de l'Ouest.. Qui blâmer en cela? les mineurs anglais? Aucunement.. Le gouvernement?.. Peut-être! Mais, selon notre humble version, les compagnies de transport furent certainement les plus coupables. Ces compagnies intéressées au transport avaient coopéré ou même avaient d'elles-mêmes chauffé à blanc une publicité intense sur les possibilités du Canada, sa richesse et la facilité d'y vivre. Combien d'Européens en sont revenus de cette publicité mensongère! On avait décrit le Canada comme un pays de *Cocagne*, où l'or se trouvait à plein champ et où les agriculteurs étaient tous des *Gentlemen farmer*.

Les compagnies de transport, à tant la tête, étaient plus intéressées à la quantité qu'à la qualité. Aussi Delande et M. l'abbé Paquin, qui voyaient arriver les sujets, étaient-

ils scandalisés en présence des "spécimens" qu'ils voyaient s'établir au pays, aux frais du Canada. Mais cette tentative aux dépens des mineurs anglais fut certainement, si l'affaire eut été connue et dévoilée, le fiasco-record du département de l'immigration. Jean Delande se demandait si le but des supporteurs de cette loi était de noyer l'élément français dans un méli-mélo de races mieux préparées à apprendre l'anglais que le français. Heureusement pour elle, la province de Québec n'a récolté aucun de ces sujets et si on a réussi à établir quelques milliers d'immigrants dans l'Ouest, on peut dire que la majorité des déplacés d'Europe au Canada est retournée à son point de départ, a grossi le nombre des chômeurs des villes ou est maintenant établie aux États-Unis.

Le jeune reporter en était là dans ses pensées lorsqu'il se souvint des recommandations de l'aumônier et de l'arrivée du "Scotland". Il décida alors qu'il devait négliger ses re-

portages s'il voulait obtenir le succès et reconnaître ses révolutionnaires.

Comment démasquer trois ou quatre types, presque tous affublés de la même façon, au milieu de cette foule parlant toutes les langues du centre de l'Europe et dont Jean ignorait le premier mot?

— Tout de même, se dit-il, allons-y.. On ne sait jamais... la chance peut me sourire.

En filant ceux qu'il appelait "intelligences de l'intérieur" (il les connaissait bien), il parvenait souvent à trouver, à repérer ses espions. Delande avait bien l'intention de ne pas manquer son truc.

Dans ces agents révolutionnaires, il y a les "leaders" toujours faciles à connaître. Par ailleurs, il y a aussi les subalternes, les sans-gloire, ceux dont le rôle consiste à seconder les gradés; voilà les plus habiles, les plus difficiles à tromper. Ce sont ces gens de toutes les besognes qui guident d'habitude les arrivants. En général, Jean les connaissait, mais lorsqu'il s'agissait d'une arrivée importante,

on se servait de nouveaux, alors la tâche devenait plus compliquée. Ces nouveaux stylés trouvaient toujours le moyen de faire circuler de fausses rumeurs qui conduisaient invariablement les enquêteurs dans les pommes. Les éviter était la tâche du reporter, mais bien souvent il se retrouva dans le *No man's land*, ayant suivi une piste montée de toute pièce par ces fins renards. Avec une facilité parfois presque comique, ils parvenaient à passer des "Québec" au jeune homme dont la déconvenue n'était pas toujours à son honneur. "Il fallait s'y attendre, se disait-il. Je suis le dindon de la farce". Depuis qu'il se sentait surveillé, il avait l'impression d'être moins efficace. Les communistes devenaient de plus en plus prudents, et Delande commençait à trouver la tâche de plus en plus difficile à résoudre.

Il était dix heures et trente minutes lorsque l'*Empress of Scotland* entra dans le port de Québec. Petit à petit les remorqueurs soufflant et peinant approchaient le majes-

tueux transatlantique vers le quai N° 14. Quelques minutes plus tard, on lançait les câbles, et la passerelle fut abaissée en face de la grande porte centrale du quai.

Aussitôt, les officiers en charge montèrent à bord, et après les formalités coutumières, les journalistes obtinrent la permission de monter. Au premier signal de l'officier chargé de contrôler les "passes" des journalistes, tous les représentants de la presse, à Québec comme à Montréal, montèrent la passerelle au pas de course pour atteindre le transatlantique. Jean suivit ses confrères au bureau du "purser" (1) pour obtenir, comme les autres, la liste des passagers. Pour les voyageurs de marque, ceux dont la venue au Canada est annoncée de Londres ou de Paris ou même d'ailleurs, le reporter ne se met pas martel en tête. Il sait très bien que tous les journaux auront demain, ou ce soir, dans leurs pages, "l'interview" accordé à tous les

---

(1) Officier en charge du bureau général du transatlantique.

journalistes par ces personnages. En plus de cette nouvelle, les journalistes tentent d'obtenir des exclusivités. Parfois c'est un confrère qui a eu la veine de rencontrer un passager de marque et d'obtenir de lui un mot, un commentaire que son voisin aura manqué. Il y a aussi certains excursionnistes se déplaçant sous des noms d'emprunt et susceptibles de fournir aux journalistes, des informations intéressantes. Encore, dans la première, la classe touriste, le reporter trouve-t-il parfois des passagers des plus intéressants. Ce matin-là, Delande savait qu'un important chef ouvrier anglais retenait l'attention de tous les confrères. Les reporters rencontrèrent le distingué visiteur et obtinrent tous à peu près la même chose. Il savait aussi que ses confrères ne se contenteraient pas de cette seule nouvelle, pas plus que lui-même d'ailleurs. Tous ces journalistes ont la même pensée: "obtenir un "scoop". A la suite de "l'interview" avec le passager anglais, plusieurs reporters se rendirent saluer le capitaine. Ce

dernier donna des détails de la traversée, et après une bonne poignée de main, les reporters coururent aux nouvelles. C'est souvent dans la classe touriste que Jean avait trouvé des primeurs, même si parfois dans la troisième, il avait obtenu des nouvelles d'un intérêt remarquable. Dans cette dernière classe, il est possible de trouver de tout : de l'humble fermier slovaque au grand seigneur russe ruiné.

Un jour, Jean fut fort étonné de rencontrer parmi les immigrants un jeune homme à l'allure distinguée, portant monocle et pouvant causer facilement, en français, en anglais, en russe et en plusieurs langues du centre de l'Europe. Ce personnage déclara à Jean être un fils de grande famille ruinée, comme des centaines d'autres d'ailleurs. Il allait tenter fortune au pays de l'Ouest. Le jeune reporter tenta d'ouvrir les yeux à cet ex-aristocrate qu'il imaginait mal à cultiver la terre dans les prairies canadiennes. Cependant, ce jeune pseudo-colon ne semblait

pas partager l'opinion du jeune reporter québécois. Aussi Delande ne fut-il pas étonné lorsque, deux mois plus tard, il revit son aspirant colon, vêtu d'une toilette de fort bon goût, et retournant en France. Un de ses parents lui avait laissé, paraît-il, une jolie petite fortune. Jean le félicita et lui demanda si le pays était bien ce qu'il avait cru d'abord.

— C'est un pays aux grandes possibilités, affirma-t-il; mais vraiment, pour être colon, j'ai vite compris qu'il me manquait à peu près tout.

— Et comment! affirma Jean Delande.

Le jeune Russe n'était pas le seul à reconnaître la fausseté des représentations et de la publicité faites, en Europe, sur le Canada. Si ce précédent était tout à fait hors de l'ordinaire, Jean se demandait tout de même pourquoi personne n'avait ouvert les yeux à ce jeune homme distingué avant que lui-même le fasse. Non, on était à tant la tête. Tête d'aristocrate, tête de paysan ou même tête folle, tout était bon.

Ces compagnies de transport bénéficiaient des largesses du gouvernement canadien. Comme nous l'avons déjà dit, elles avaient décrit le Canada comme le pays le plus riche au monde, ce qui est vrai dans un tout autre sens, et comme l'endroit où la vie est le plus facile, ce qui est totalement faux. Ce n'est pas une vie de plaisir ni d'agrément que l'on offrait à ces immigrants lorsqu'on leur proposait de peupler et de coloniser les grandes prairies de l'Ouest. Si les sacrifices et les conditions réelles eussent été expliqués aux nouveaux venus, un grand nombre d'aventuriers ne seraient jamais venus faire un voyage inutile dans un pays où, comme ailleurs, il faut travailler pour vivre. Un grand nombre, la majorité même, n'étaient pas disposés à s'adapter aux particularités du pays, pas plus qu'ils ne désiraient travailler ferme comme c'est le cas, du moins pour un colon qui veut réussir dans les grandes plaines du Manitoba, de la Saskatchewan et de l'Alberta.

L'immigration que nous avons expéri-

mentée, nous a amené des colons qui n'auraient jamais dû franchir les limites du pays qu'ils habitaient.

Les compagnies de transport tentaient de faire croire qu'elles choisissaient les aspirants mais elles étaient de connivence certaine avec les chefs de bureaux que le gouvernement avait ouverts à cet effet. Le contrôle n'était pas sévère... s'il y en avait!... Jean Delande, qui voyait arriver de près les nouveaux venus, avait l'occasion facile de se rendre compte de la qualité des immigrants. En causant avec l'aumônier, il admettait que parfois il survenait des propositions vraiment avantageuses, mais le pourcentage était tout à fait hors de proportion.

Le Canada a dépensé des sommes folles pour peupler ses grandes prairies et nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que plus de 50% de ces immigrants sont retournés dans les vieux pays, ou chôment à Montréal, à Toronto et ailleurs.

L'abbé Paquin a souvent porté plainte auprès des autorités pour signaler l'arrivée regrettable de certains indésirables.

Par un beau matin ensoleillé, on vit arriver un jour plusieurs groupes de jeunes filles du centre de l'Europe. "Que viennent faire ces Européennes?", se demanda le bon abbé. Après les avoir entretenues, l'aumônier dit à son ami Delande: "Elles ont l'intention de servir comme domestiques au pays". Le jeune reporter confia à M. Paquin qu'il n'acceptait pas cette prétention. A son avis, les lupanars des grandes villes allaient profiter beaucoup plus de ces arrivages que tout autre métier. Et ce beau pays, le Canada, ce riche pays qui assurait une vie confortable à ses habitants et aux immigrants qui venaient s'y établir, ne leur offrait qu'un travail rémunéré au mérite... pourtant on leur avait dit, on leur avait promis beaucoup mieux que cela.

Delande estimait que cette loi d'immigration n'obtenait que ce qu'elle méritait: des

immigrants inaptes et plusieurs inacceptables. De plus, elle était très onéreuse. Oh! ces politiciens ignares qui veulent revenir à cette monumentale erreur... comme ils devraient se renseigner et apprendre ce qui est survenu en réalité dans le passé... comme, par exemple, la farce des quinze mille mineurs anglais!

Un jour, dans la chambre de l'abbé Paquin, Delande remarqua quatre jeunes gens qui étudiaient la carte géographique et à qui l'on entendait chuchoter.. Boston, Philadelphie, New York.

— Comprenez-vous le désir de ces jeunes. Delande? dit l'aumônier.

— Pas précisément, mais je m'en doute fort.

— Regarde, ils étudient la carte... ils ne sont pas plus intéressés à l'Ouest canadien, que moi à Calcutta. C'est aux États-Unis qu'ils veulent se rendre. Quoi y faire..? De la boxe tout simplement.

— C'est absolument ce que je pensais, dit le jeune reporter.

Ces jeunes gens avaient sans aucun doute entendu parler de la possibilité de faire fortune en Amérique par le sport. Les exploits de certains champions leur avaient été racontés... Et voilà des passagers pseudo-fermiers devant s'établir dans nos plaines, perdus pour le Canada comme le prix de leur voyage. Et ces histoires se répétaient chaque jour. Les intéressés qui liront ces lignes peuvent contester partiellement nos prétentions, mais dans l'ensemble elles expriment de grosses et d'importantes vérités.

Il faut, comme ce Delande, avoir vu les immigrants d'alors pour se faire une idée de la récolte que faisait le Canada. Parmi les arrivants, nous en avons rencontré dont l'intelligence ne dépassait pas celle d'un enfant de dix ans.

Jean ne se faisait pas illusion lorsqu'il voyait survenir un bateau juif. Les journa-

listes, d'ailleurs, ne se souciaient pas d'interviewer ces youpins dont la propreté était fort douteuse. De loin, le jeune reporter regardait ces pseudo-immigrants adeptes du *bedit gomme*. Il aurait été superflu de prétendre que ces Juifs se sont installés dans les plaines de l'Ouest. Personne, d'ailleurs, n'aurait cru Jean Delande s'il avait soutenu que ces Juifs deviendraient fermiers au Canada. Pourtant on payait leur passage à cette condition. On passait sous silence ces arrivages plutôt indésirables.

Lorsque M. Paquin avait quelques instants, il causait souvent de la qualité des immigrants avec Jean Delande. Ce dernier soutenait, auprès de l'abbé, que l'Écossais semblait être le meilleur sujet qui soit. On a rapporté à l'abbé des cas très intéressants parmi les Écossais. Jean Delande connaissait tout cela, mais ce qu'il savait surtout, c'est que dans chaque bateau, dans chaque transatlantique, il y avait des révolutionnaires plus à

craindre que tout autre arrivant. Il se faisait un devoir de les dénoncer aux autorités, lorsque lui et l'abbé Paquin obtenaient les informations requises. Le jeune journaliste était, en ce moment, appuyé près du bureau du *purser* et consultait la liste des passagers. Parmi eux, il y avait un M. Novarro. Serait-ce ce Ramon Novarro qui est venu à Québec l'hiver dernier? Cette étoile de cinéma?.. A tout événement sans plus, Delande se dirigea vers la suite 426.

En face du numéro se trouvait une *stewardesse*.

— Est-ce la cabine de M. Novarro? demanda Jean.

— *Yes*, répondit la jeune fille.

Après avoir frappé, une voix anglaise dit en français:

— *Enntrez*.

Jean connaissait le jeune acteur qu'il avait vu au Château Frontenac l'hiver précédent.

— Bonjour! M. Novarro.

— Quoi! dit le jeune acteur, avec un accent anglais, *viours* me connaissez?

— Bien quoi! reprit Jean Delande, n'êtes-vous pas venu à Québec l'hiver dernier?..

— Oh! oui, répondit-il, mais moi, pas me souvenir...

— C'est juste, vous rencontrez bien des gens, mais j'ai eu l'occasion de vous serrer la main en compagnie de plusieurs journalistes et du *City Editor* du journal, au Château Frontenac, l'hiver dernier.

— *Woui, woui*, je me souviens... plusieurs reporters. Je vous reconnais.

— Vous êtes de retour des vieux pays? demanda Jean.

— Oui. Je suis à apprendre le français et la *miousique*. Le français! *quel beau langue!* *Viours* me comprenez?

— Et comment? dit le jeune reporter, je vous félicite, car l'hiver dernier, si je me souviens bien, vous parliez seulement l'anglais.

Et le jeune acteur continua ainsi en fran-

çais. Il avait bien un peu de difficulté, mais ne voulait pas parler anglais. Ramon Novarro apprenait la musique et la langue française. En voici un qui en apprendrait à bien des Ontariens, se dit Delande.

En quittant le jeune acteur, Jean avait promis de se rendre sur le train qui le conduisait à New York. Novarro avait quelque chose à lui montrer, disait-il. Immédiatement, le jeune homme se dirigea vers les escaliers qui conduisent à la troisième classe.

— Au diable les *scoops*, se dit Delande, je veux trouver mes oiseaux.

En l'occurrence, les noms des arrivants constituaient un bien maigre renseignement, car Delande savait que ces communistes ont bien des *alias*.

A cet instant, comme il traversait une cabine à double porte, il fut surpris d'entendre la première porte qu'il venait de franchir, se fermer en arrière de lui. Par curiosité, il revint sur ses pas et tenta d'ouvrir, mais il cons-

tata qu'on l'avait fermée à clef.

— Bon ça! se dit le jeune homme.

Au moment où il réalisait ce fait, il entendit se fermer la porte d'en face.

— Si cette dernière est aussi fermée à clef, pensa Jean, me voilà prisonnier. Et elle était précisément fermée à clef!

— Ah! les salauds. Qui peut me jouer un si sale tour? C'est certainement une farce d'un de mes incorrigibles confrères.

Ce qu'ils sont intelligents parfois!

## CHAPITRE IV

### ZIRSKA

Par le chemin couvert qui conduit à la grande salle d'immigration—chemin que l'on utilise pour le débarquement des immigrants qui doivent subir les examens requis et suivre les formalités ordinaires—les quelque deux mille et quelques centaines d'arrivants qui viennent tenter fortune au pays de l'or et de la vie facile, s'entassent et se suivent, jusqu'à un endroit qui leur sera assigné par les officiers du port. Tous ces gens ignorent où ils vont, où on les conduit. Un murmure confus accompagne cette cohue de gens venus de toutes les parties de la vieille Europe et dont les langues différentes s'entremêlent avec le bruit des pas, des cris et du bruissement des paquets, des paniers ou des valises que l'on traîne et que l'on porte jusqu'au lieu qu'on leur indiquera. La foule parvient à une

grande salle barricadée de clôtures de fer, d'où personne ne peut échapper ou sortir avant d'avoir rempli toutes les formalités requises et être en ordre avec les autorités de l'immigration.

Après un travail long, pénible et difficile, quand les nouveaux colons ont rempli toutes les conditions exigées, ils sont descendus dans la grande salle du bas, d'où ils obtiendront les billets qui les conduiront dans le pays qu'ils ont choisi.

Delande savait très bien qu'aucun d'eux ne venait s'établir à Québec, pays dont heureusement la propagande n'avait pas mentionné le nom. Non, tous ces immigrants se dirigeaient vers l'Ouest canadien où ils devaient s'établir comme fermiers. C'était d'ailleurs l'intention du gouvernement canadien de peupler ses grandes prairies de ces gens. Une lacune cependant rendait cette intention impossible, c'était le manque de préparation et l'ignorance totale des particularités du

pays, de la part des arrivants. Bien des nouveaux-venus de bonne volonté ont souffert de ce manque de formation. Aussi, que de déceptions, que de désillusions!

Disons à la gloire de nos compatriotes qu'à quelques exceptions près, ils sont sans contredit les meilleurs colonisateurs de l'Ouest. Où un Canadien-Français s'établit comme colon, il a bien des chances de succès. Connaissant le pays et les sacrifices qu'il doit s'imposer, le cultivateur canadien n'est battu par aucune nation colonisatrice du dehors.

Et c'est ainsi que l'on voit des centres canadiens-français dans toutes les provinces canadiennes, et leurs nombreuses familles les font se développer d'année en année.. Voilà pourquoi aussi la population française bat de loin, en nombre, toutes les races établies au Canada depuis ses débuts.

Au lieu de critiquer le Canadien français avec sa famille nombreuse, nos Ontariens devraient avoir le courage de l'imiter, et ainsi

certains politiciens ne gueuleraient peut-être pas si haut à l'immigration de l'Ouest, pensait le jeune reporter.

Dans cette foule houleuse et bruyante, une jeune fille de Pologne assise sur un paquet qui, avec une petite valise, renfermait à peu près toute sa fortune, regardait cette activité fébrile et ne semblait pas comprendre le pourquoi de tout cela. Fatiguée sans doute par le long voyage qu'elle venait de terminer, elle s'appuya sur ses paquets et attendit que les officiers lui communiquent les renseignements qu'elle semblait attendre.

La pâleur de ses traits, ses yeux creusés d'une ombre donnaient à cette figure de madone un attrait particulier. Son visage marquait le souci et le chagrin qui avaient dû atteindre déjà cette enfant pourtant si jeune. Au milieu de tout ce monde, elle semblait perdue, seule et inquiète. Ses regards se dirigeaient souvent vers la porte centrale du grand hall d'où semblait devoir apparaître

une connaissance, un ami, quelqu'un qu'elle attendait.

Soudain, un intrus, vraisemblablement russe, s'approcha d'elle et lui adressa la parole. L'enfant le regarda et lui tourna le dos. L'entreprenant ne se tint pas pour battu et revint à la charge dans un langage qu'elle semblait comprendre, car elle se leva et intima, par un geste, au blanc-bec, l'ordre de s'éloigner. Le garçon était tenace, car il ne se rendit pas au désir de l'enfant et s'approcha d'elle comme pour lui faire comprendre ce qu'il désirait, lorsqu'une main solide s'accrocha à son bras. Un jeune homme élégamment vêtu à l'américaine et d'une exquise politesse fit comprendre au polisson qu'il n'avait qu'à s'éloigner. A la vue de cet Américain, qui semblait si familier avec les lieux, le Russe n'insista pas, mais il lui lança un furieux regard.

— Je crois te reconnaître, dit Jean en

français. Il se pourrait que l'on se rencontre de nouveau.

Puis, le chapeau à la main, le jeune garçon s'approcha de l'enfant qui, cette fois, semblait beaucoup plus intéressée. Gauche et timide, Jean Delande, car c'était lui, avait réussi à sortir de sa prison et en filant le Russe qu'il venait de rencontrer, il prit connaissance de son manque de délicatesse. C'était, selon Jean, un des plus habiles informateurs de la clique. Il devait ne pas le perdre de vue.

L'enfant sourit à ce jeune Américain, dont la toilette était toute une révélation pour cette petite Polonaise.

— Anglaise..? fit-il.

— Polonaise, dit-elle.

Jean demeura médusé. Elle parlait le français.

— Immigrante? dit-il.

— Oui, dit la jeune fille.

Le langage de la mignonne enfant était teinté d'accent étranger.

— Vous venez d'Europe?

— *Worsa.*

— *Worsa? Worsa?* se demandait Jean...

Oh! Oui. Varsovie.

— Oui, Varsovie.

Le reporter se sentait intimidé par cette belle enfant.

— Venez avec moi chez le père Paquin.

— Père Paquin?

— Oui, *Father* Paquin.

— Oh! oui, oui, très bien.

Parle-t-elle anglais aussi, se dit Jean? Elle semble bredouiller un peu toutes les langues.

Immédiatement les deux jeunes gens se dirigèrent vers la chambre du bon aumônier. En quelques mots, Jean expliqua à l'abbé Paquin comment il avait rencontré cette enfant, et le pria de causer avec elle afin de connaître son histoire. Après une assez longue conversation entre le prêtre et la petite Zirs-

ka, l'abbé Paquin dit à Jean, qui regardait la voyageuse lui sourire :

— Tiens ! Jean, tu vas conduire cette jeune fille chez un oncle qu'elle dit avoir à Québec. Voici l'adresse. C'est une Polonaise qui parle un peu le français. Je lui ai dit qui tu étais pour la rassurer. Sa vie semble avoir été bouleversée par bien des épreuves. Cela ne me surprend pas, que ne voit-on pas en Pologne?.. Cet oncle, elle ne le connaît pas. Il devait être ici ce matin. Enfin, débrouille-toi ; je te la confie.

— Très bien ! M. l'abbé, vous pouvez avoir confiance en moi. Je trouverai bien cet oncle.

Jean fit passer l'enfant et commença quelques recherches dans la grande salle. Soudain, le voyou qu'il avait rabroué quelques instants plus tôt, s'approcha de l'enfant et voulut lui adresser la parole. Jean lui dit en anglais :

— *What do you want?*

— *Mind your own business!*

Il n'eut pas le temps d'achever. Jean le tenait par le collet et, le poing levé, lui rétorqua :

— *The best you have to do, is to go out of this place and immediately, or you may hear from me.*

Puis avisant une porte tout près, il le lança hors de la grande salle. "C'est un de mes sbires, se dit Jean... J'ai mal fait de le jeter dehors... J'aurais pu le suivre. Enfin! il reviendra peut-être". Il ne se trompait pas, car quelques instants plus tard il revit son homme qui s'entretenait avec quatre immigrants.

"Voilà mes oiseaux", se dit le jeune reporter. Avisant Alfred Germain, officier de l'immigration, il lui confia en quelques mots ce que désirait l'abbé Paquin, et lui demanda son aide.

— Vous voyez ces quatre gaillards qui causent avec ce jeune homme à taille d'athlète-

te? Ce sont eux. Pouvez-vous leur demander des renseignements et surtout retarder leur départ? Ce sont les révolutionnaires russes dont j'ai parlé dans "*La Vérité*" d'hier.

— De quoi les accuse-t-on?.. demanda l'officier.

— M. Paquin vous en dira plus long, M. Germain.

Et le journaliste eut la joie de voir l'officier s'approcher des quatre Russes qui devinrent visiblement fort mal à l'aise.

— Vous allez retarder votre départ, leur dit-il... et veuillez vous tenir à ma disposition. Montrez-moi vos cartes d'identification.

Quelques instants plus tard, les communistes que Jean recherchait prenaient un tout autre chemin que celui qui leur était assigné par leurs agents de Québec.

Après avoir averti l'aumônier de sa réussite, Jean lui recommanda de ne pas oublier de faire son rapport aux autorités. Et Delande avait réussi à dépister quatre des plus

célèbres agents de désordre que le Canada aurait hébergés.

La jeune Polonaise suivait le reporter sans trop comprendre, mais elle le suivait pas à pas. C'est sur lui qu'elle comptait pour retrouver cet oncle qui ne venait pas.

Après s'être assuré de ses *communistes*, Jean Delande se tourna vers l'enfant et dit :

— Je crois que votre oncle n'est pas venu au port. Il ignore peut-être le jour de votre arrivée et le nom de ce navire. L'en avez-vous informé?.. Lui avez-vous dit la date de votre arrivée et sur quel océanique?..

— Moi? dit-elle. Je ne sais pas... Rien...

— Oh! alors! se dit Jean, le mieux à faire est de le relancer chez lui.

— Venez avec moi, mon enfant.

Et la prenant par la main, il revint à l'endroit où se trouvaient ses bagages, et se dirigea vers la sortie du grand hall.

— Où allez-vous avec cette jeune fille? lui dit un officier.

— Je vais la conduire chez un de ses oncles, dit le reporter. C'est un service que je rends à l'abbé Paquin. Il vous donnera tous les renseignements nécessaires.

L'officier n'insista pas, car il connaissait Delande. Jean héla un taxi.

— Vous, *être* américain? risqua la jeune fille.

— Moi? Oh! Non! mademoiselle. Je suis Canadien. Et pour se faire comprendre mieux, *Canada, Canadien.*

— Oh! oui! je comprends.

— Vous travaillez dans les *papiers*?

— Non! dit Jean, qui ne saisissait pas bien. Puis, sortant une copie de "*La Vérité*", il lui montra. — J'écris, fit-il en accompagnant ses paroles du geste.

— Journaliste!

— Journal...?

— Oui! Vous comprenez?

Puis lui montrant le journal, il souligna son nom au haut d'un article.

— Jean Delande, fit-il. Moi! en personne, en s'indiquant lui-même.

—Oui! Oui! *moi* comprends bien, dit l'enfant. Vous *être* Jean Dlande.

— Jean Delande.

— Dlande!

— Non! Delande. Enfin! ça n'a pas d'importance.

Et pour démontrer qu'elle comprenait bien, elle reprit:

— *Newspaper*.

Ça y est. Elle bredouille toutes les langues, pensa le reporter.

L'oncle de la jeune fille demeurait rue Ste-Anne. La course en taxi fut donc brève, car du port de Québec, en montant la Côte de la Montagne, la rue Ste-Anne est toute proche.

A leur arrivée, le galant journaliste s'empara des paquets de la petite Polonaise et frappa à une porte qui se trouvait située au haut d'un long escalier. Une femme sympa-

thique répondit aussitôt.

— Pardon de vous déranger, madame, dit le journaliste. Je suis Jean Delande, rédacteur à "*La Vérité*". J'ai avec moi une jeune fille qui arrive directement de Pologne. Elle dit avoir ici, en pension, un oncle du nom de... Se tournant vers l'enfant, il lui dit : "Au fait, comment s'appelle-t-il, votre oncle?..."

— Léon Cherbosky.

— Comment dites-vous? s'enquit le reporter qui n'avait pas bien compris avec l'accent de la petite voyageuse.

— Léon Cherbosky.

— Vous connaissez ce nom? Madame.

— Du tout. Oh! pas du tout. Ce nom est tout à fait étranger pour moi.

— Ah! fit Jean, étonné.

En se tournant vers la jolie fille, il lui dit :

— Vous êtes certaine de l'adresse, mademoiselle?

L'enfant semblait toute bouleversée.

— Oh! mais oui! et ouvrant un petit sac,

elle tendit à Jean un feuillet sur lequel il lut clairement: *Léon Cherbosky*, rue Ste-Anne.

En se retournant vers l'enfant, Jean sentit qu'elle avait le cœur gros et qu'elle était prête à pleurer. "Allons, réfléchissons, se dit-il. Cette enfant a reçu une lettre de son oncle qui dit demeurer à cette adresse. Ici, on nous dit qu'il n'a jamais existé".

— Au fait, vous n'avez jamais eu de pensionnaires polonais ici?... ajouta le galant nouvelliste.

— Oh! oui! dit la maîtresse de pension, mais on l'appelait M. Firmin.

— C'est lui, sans aucun doute, affirma le reporter.

— Oui! dit la dame. M. Firmin nous a même parlé de sa nièce de Pologne. Il ne nous a jamais dit, cependant, qu'elle devait venir, mais souvent il en a causé.

— Bon! c'est un commencement.

— Cependant, ce monsieur nous a quittés il y a bien cinq semaines.

A ces mots, la jeune immigrante éclata en sanglots.

— Allons! Allons! dit Jean, il ne faut pas vous désespérer pour cela, mademoiselle. Il viendra, votre oncle. Tenez, c'est facile, dit Jean qui était assis sur les paquets de la petite étrangère. Vous allez vous installer ici, en attendant votre oncle et puis... Vous n'êtes pas riche, n'est-ce pas? dit-il. Qu'à cela ne tienne... Qu'aurait-il fait? Était-il riche votre oncle?

— Non! dit l'enfant en pleurant.

— Alors! il vous aurait trouvé du travail?

— Oui! dit-elle.

— Ainsi! rien n'est désespéré. Faites ce que je vous dis, mademoiselle, et ne vous inquiétez pas. Je vais informer notre bon aumônier qui aura soin de vous, et moi, moi surtout. Vous aurez du travail et tout sera pour le mieux. Ne vous inquiétez pas de la pension. M. l'abbé Paquin y verra...

— Ah!... Mais!... dit la maîtresse de mai-

son, si mademoiselle veut bien m'aider dans la pension, je suis prête à lui donner un emploi immédiatement.

La jeune fille devint blanche de surprise.

— Vous *faire* cela, madame?

— Tiens! vous voyez mademoiselle, dit Jean... Mais au fait... Mademoiselle qui?...

— Zirska, dit la jeune fille en souriant au reporter.

— Zirska... Zirska... c'est bien polonais... du moins, je le crois, car je ne suis pas professeur de la langue du pays de Chopin.

— Chopin? dit Zirska, vous *connaître* Chopin?

— Oh! mais qui ne connaît pas Chopin?

Puis, pour rassurer la jeune fille, Jean lui dit:

— Votre oncle reviendra sûrement, et s'il ne revient pas, vous pourrez toujours compter sur votre oncle *Jean*. Je reviendrai vous visiter et vous allez voir, tout ira pour le mieux.

Zirska sembla plus rassurée.

— De plus, ajouta l'incorrigible bavard, vous aurez la chambre de votre oncle... pensez donc... vous êtes privilégiée? Et puis, pour la perte d'un oncle, vous en retrouvez un autre plus jeune et des mieux intentionnés.

Jean réussit à faire rire la petite Zirska.

— Voilà qui est mieux, lui dit le jeune reporter. L'abbé Paquin viendra vous visiter et, croyez-moi: c'est l'homme le plus aimable qui soit. Et puis, il y a l'oncle Jean... celui-là n'est pas à négliger surtout, dit-il, blaguant.

Le reporter intéressait la jolie fille plus qu'elle ne voulait le laisser voir. Enfin, après l'installation de Zirska, Jean la rassura de nouveau et lorsqu'il fut bien sûr qu'elle prenait confiance à son entourage, il la quitta en lui promettant de la revoir.

— Oui, vous *venir* me voir, dit-elle... Ça

m'aidera à reprendre *mon sûreté*... Vous être gentiment rassurant.

— Bonsoir, Zirska !

— Bonsoir, M. Jean, dit-elle en souriant.

Avant de quitter la pension, Jean avait demandé à la maîtresse de maison de ménager cette petite étrangère dont l'éloignement devait lui être extrêmement pénible.

— Ne craignez rien, Monsieur, nous l'aiderons.

Et Jean se dirigea vers le port pour faire rapport de son travail à son ami, l'abbé aumônier.

Zirska était en effet une fille de Pologne. Cette malheureuse Pologne que toutes les grandes puissances jurent de protéger en temps de paix, mais qui a subi sans défense les pires agressions que le monde ait connues. L'Allemagne et la Russie ont attaqué la pauvre Pologne sans être inquiétées, si ce n'est lorsque tout fut réduit à feu et à sang. Elle souffre, elle a souffert et elle souffrira encore

sans doute cette pauvre Pologne martyre, ce pays victime du manque de parole des forts. Aujourd'hui encore, n'est-elle pas à la merci d'un gouvernement traître et veule devant qui elle doit courber la tête? La situation a toujours été la même et il y a peu de chances, même aujourd'hui, qu'elle s'améliore. Le monde entier a perdu confiance dans les promesses faites à grand fracas par les grandes puissances et la Russie, particulièrement, a soulevé la colère et le dégoût de toutes les nations de la terre.

Zirska était, comme des milliers d'autres, la victime innocente de la guerre. Élevée par une vieille tante dont le mari, un Français, était tombé sur le champ de bataille, comme son père à elle, et sa pauvre mère victime de bandits germaniques, elle avait gardé une haine implacable des ennemis de sa patrie, l'Allemagne et la Russie. Les quelques mots de français qu'elle savait lui avaient été enseignés par cette tante qui lui avait en même

temps montré à aimer la France... mais elle ne savait rien ou presque rien du grand pays qu'elle venait habiter et dont l'immensité lui faisait peur.

Qu'était-ce que cet immense Canada qu'on avait déclaré le pays le plus grand, et le plus riche de la terre...?

A la mort de sa tante, aidée de quelques amies, Zirska avait réuni tout ce qui lui restait et était venue rencontrer cet oncle qu'elle ne trouvait plus dans ce vaste pays. Où était-il...? Ne le retrouverait-elle jamais?

Elle se rappelait son enfance heureuse et insouciant, avant que la guerre et ses conséquences ne vinssent briser tout son bonheur. Et aujourd'hui, elle se retrouvait dans cette chambre de pension de la ville de Québec qu'elle ne connaissait pas, dans la pension d'un oncle qui demeurait introuvable. Elle en était là dans ses pensées, lorsque la figure sympathique de Jean lui revint à l'esprit. Instinctivement, elle sourit. "Quel jeune homme

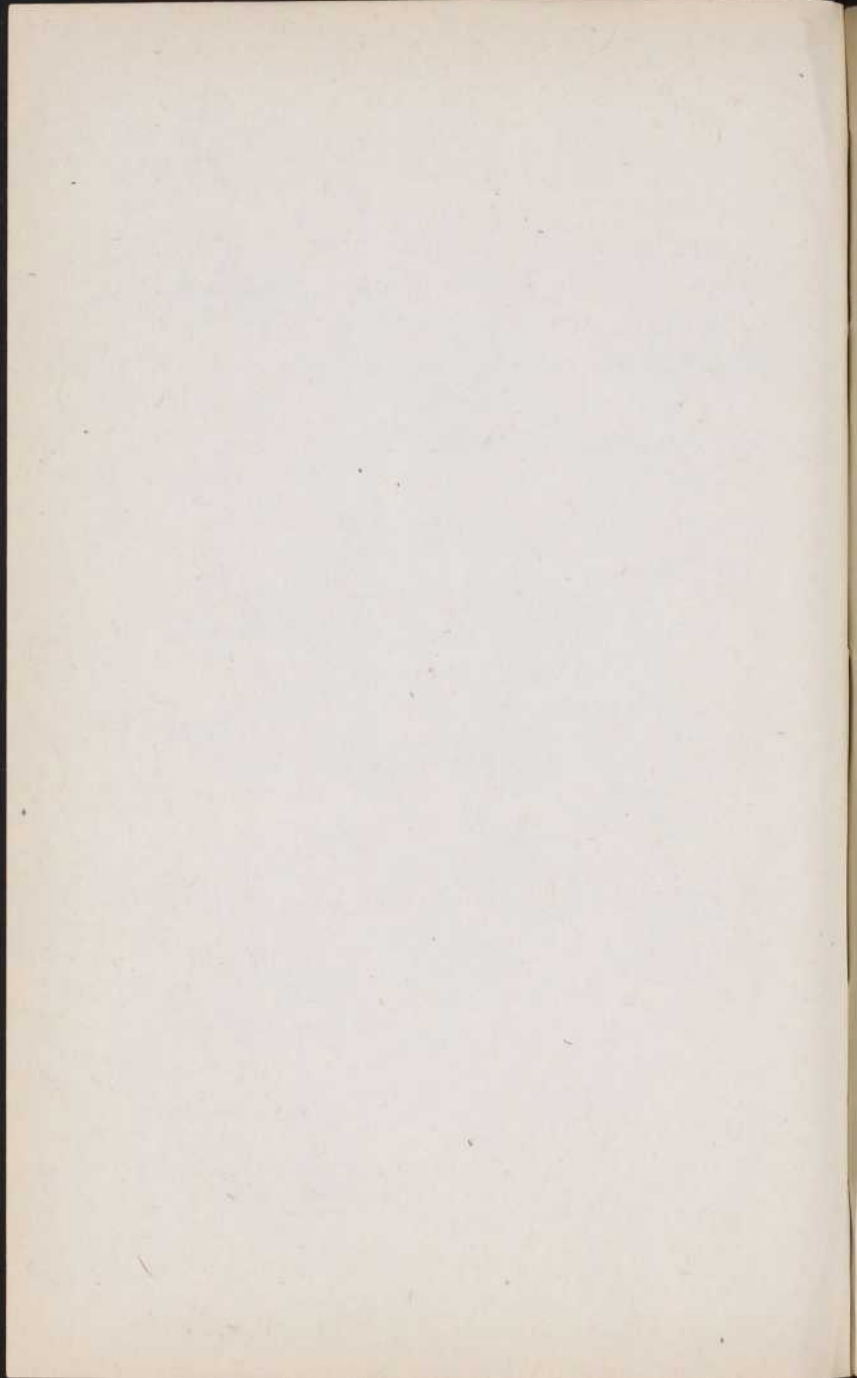
charmant ! La bonté se lit sur sa figure, se dit-elle. Puis, il reviendra... il l'a dit."

"Comment se nomme-t-il déjà?" Aussitôt elle pensa au journal que lui avait donné Jean Dlande... non Dlnade... non Delande, c'est Delande. La jeune enfant bredouillait déjà le nom de celui qui la guiderait et jouerait un grand rôle dans sa vie de jeune immigrante.

Puis une pensée lui vint... "S'il allait ne pas revenir? Oh! non, il m'a dit qu'il reviendrait". Zirska avait raison.

Jean retrouva son ami, l'abbé Paquin, à son poste ordinaire. Il lui raconta la déconvenue de l'enfant, ses craintes et enfin comment il avait tout arrangé. "C'est très bien, dit l'aumônier. En somme, elle parle un peu le français; et elle sera mieux dans un milieu catholique que nulle part ailleurs. Que pourrait-elle faire dans les autres provinces, au milieu de gens parlant des dialectes particuliers à leurs pays d'origine? Oui, c'est bien

dans Québec qu'elle sera chez elle. Je vais voir à lui trouver une occupation en dehors de cette pension, dit le bon abbé. Elle n'est pas mal où elle est, mais ces pensions, même si elles sont recommandables, ne valent pas certaines places très avantageuses".



## CHAPITRE V

### LES IMMIGRANTS

“Le Laurentic” de la ligne White Star était arrivé le matin. En ces années d’immigration intense, il y avait de nombreux arrivages dans le port de Québec. (Tout est bien changé depuis). Sur ce paquebot, comme sur nombre d’autres, c’était encore des habitants du centre de l’Europe qui formaient le gros du chargement.

En parcourant le navire, Jean trouva un cas si exceptionnel qu’il ne put s’empêcher de le signaler à son ami, l’aumônier. Il s’agissait d’un pasteur Hongrois qui arrivait au pays, nanti d’un magnifique magot et accompagné d’une trentaine de Hongrois, tous en mesure de coopérer personnellement au développement d’une colonie que le Révérend allait ouvrir dans l’Ouest. Ce cas était si ex-

ceptionnel que l'abbé Paquin en informa les autorités. L'on apprit plus tard qu'avec leur argent, leur savoir-faire et l'aide du gouvernement, ces Hongrois avaient fondé une colonie des plus prospères dans les prairies. Jean et l'abbé Paquin parlèrent souvent de ce cas exceptionnel. Si cela arrivait plus souvent! regrettaient-ils. Les cas de dénuement complet étaient si généraux que la proposition du Révérend constituait, pour le Canada, une véritable aubaine. Comme Jean le disait souvent, le choix des immigrants était fait sans discernement et sans compétence par les compagnies de transport. L'abbé Paquin se désespérait parfois en songeant aux millions de dollars dépensés en pure perte pour amener ici des spécimens tout à fait inaptes à la culture. Chez les Écossais, Jean avait souvent signalé des succès. Quant à la France, elle était nulle. Il n'y avait pas deux Français sur chaque bateau.

Cela, et tout cela, Jean le savait. Il rageait

parfois dans ses écrits à "*La Vérité*" contre le gouvernement, mais jamais ses écrits ne dépassaient le bureau du *City Editor*. Pensez donc, critiquer le gouvernement! Quelle audace!

Il était trois heures ce jour-là lorsque Jean termina son travail. En arrivant à son bureau, il fut interpellé par le chef: "Dis donc, Delande, tu ne couvrirais pas un banquet demain soir?"

Un banquet, cela veut dire des discours plus ennuyeux les uns que les autres. Et des notes, ah! ces notes... conserver l'idée et monter le discours "de fil en aiguille"... Refaire soi-même le discours de façon à ce que ce soit français. Avez-vous déjà écouté ces orateurs d'occasion dans les banquets de noces ou d'anniversaires?... Le reporter qui écrirait textuellement les paroles de l'orateur se ferait assommer par ce dernier. Il doit donc, tout en conservant l'idée et tout en glissant par-ci par-là le mot que l'orateur utili-

sera à profusion, faire croire à ce monsieur que c'est là sa pièce d'éloquence. Le reporter a assez d'habileté pour lui faire croire qu'il a eu du succès en lui montrant un petit discours qui aurait dû être prononcé mais qui ne l'a jamais été...

Jean acquiesça à la demande du chef, et obtint un billet de faveur pour deux personnes.

“Tiens, tiens, se dit-il. Je vais amener avec moi ma petite Polonaise. Sans doute, ça lui plaira.”

On était en octobre. Ce matin-là, Jean s'éveilla par un soleil radieux. Dans sa chambre, la lumière pénétrait à flots. La première pensée du jeune garçon fut pour Zirska. Zirska, ce nom... il lui semblait qu'il l'avait déjà entendu. Du moins, il sonnait bien à son oreille. Zirska, il y avait quelque chose d'étrange dans ce mot... Et puis comme elle était jolie, cette petite Polonaise... Qu'elle était jeune! C'est bien une des plus belles fil-

les que j'ai rencontrées... se disait-il... Oh! mieux que cela oui, c'est sans aucun doute la plus belle jeune fille que j'ai connue! Puis, elle semble avoir beaucoup souffert. Ses beaux yeux sont tristes et toujours anxieux... Certes, un drame a dû passer dans sa vie. Mais ici, au moins, elle sera heureuse. Je me propose bien de lui faire oublier tous ses tracas.

Pourquoi ces Polonais sont-ils si malheureux...? Ils ont pourtant la sympathie du monde entier...? Ah! oui, la sympathie c'est ce qu'ils ont de mieux, mais rien de plus.

Et c'est ainsi depuis toujours.

Cette fois, Jean, dont le bon cœur était constamment disposé à rendre service, désirait bien rendre cette petite la plus heureuse possible. Sans aucun doute, pensait-il, elle est venue au Canada pour y trouver la paix et il allait la lui faire la plus belle possible.

Puis se parlant à lui-même il ajouta: "Oui, petite Zirska de mon cœur, tu cherches

la tranquillité, j'y ajouterai le bonheur. Cette paix, le Canada te la donnera. Le bonheur, je vais m'appliquer à te le procurer. Depuis plus de 40 ans, nous aussi nous nous sommes battus dans ces guerres européennes, mais heureusement le Canada a toujours été en dehors de la ligne de feu... on se bat chez les autres... car, paraît-il, la frontière de notre pays va jusqu'en Pologne, jusqu'en Allemagne, jusqu'en Russie peut-être; jusqu'où ne va-t-elle pas?..."

Jean s'habilla en hâte et soigna particulièrement sa toilette. On lui aurait dit qu'il le faisait pour Zirska, qu'il aurait énergiquement soutenu le contraire. Allez donc faire admettre cela à un type comme ce Delande... mieux aurait valu tenter de blanchir un négillon.

Dehors, Jean humait l'air frais du matin. La température était magnifique... dirigerait-il ses pas vers la pension de Zirska?

Avez-vous déjà marché sur la rue St-

Jean, de la bonne vieille ville de Québec, par un beau matin ensoleillé..? C'est un spectacle réellement magnifique. Le brillant soleil qui se reflète dans les vitrines des magasins, la propreté de la rue et les mille feux des glaces, donnent un aspect de neuf à tout ce qui vous entoure.

Jean marchait avec entrain. Où dirigeait-il ses pas?... Instinctivement vers l'appartement de la jeune fille qui l'intéressait beaucoup plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Il consulta sa montre. "Neuf heures. Ce n'est pas trop tôt. Allons prendre des nouvelles de notre jeune protégée".

Puis il descendit toute la rue St-Jean, monta la Côte de la Fabrique et arriva rue Ste-Anne...

Là, il hésita... Peut-être était-ce un peu à bonne heure... Enfin, il frappa à la pension... et Zirska elle-même vint lui ouvrir.

La joie illumina la figure de l'enfant. "Jean, Monsieur Jean..."

— Vous n'êtes pas étonnée de me voir ce matin?

— Oh! non, moi *attendais* même votre visite... je suis si inquiète...

— Inquiète... mais pourquoi...?

— Vous savez bien, dit-elle... Mon oncle introuvable... puis *moi* si étrangère...!

— Étrangère... et moi? Êtes-vous étrangère pour moi...?

— Oh! non, par pour vous. Aussi quand vous *être* là, je suis tout à fait rassurée.

— Venez vous asseoir. Nous pouvons bien causer un peu, n'est-ce pas...?

— Certain, car *moi être* seule, Madame est partie pour faire des achats. Tous les pensionnaires sont aussi dehors.

— Bon, bon, voilà qui est bien! Écoute, ma petite, à partir de maintenant, tu vas abandonner ce *vous*. Appelle-moi Jean, et moi je t'appellerai "Zirska".

— Très bien, dit l'enfant.

— Tu sais, Jean, dit-elle, *moi* suis un peu

inquiète. La dame est *beaucoup* bonne, mais je crois que cet hiver, elle n'aura pas besoin de moi.

— Cet hiver, il y aura bien des choses de changées, ma petite.

— Oui, et quoi... ?

— Écoute. Le bon Père Paquin m'a dit hier qu'il te placerait dans un autre endroit, beaucoup mieux qu'ici. Imagine-toi que j'en suis heureux.

— Moi, partir d'ici, *alors moi* ne te verrai plus... ?

— Oh ! oui, et plus souvent encore... si la petite Polonaise le veut bien.

Jean remarqua que Zirska parlait déjà beaucoup mieux.

— Oh ! si, je le veux, ne m'abandonne pas, Jean. Je me sentirais si seule, car il semble à *moi* que je te connais depuis longtemps.

— C'est curieux, moi, ce nom, Zirska, il me semble que j'ai déjà entendu cela.

— Ah ! tu es comique, Jean.

— Tu sais, ma petite Zirska, nous, les Canadiens-français, nous ne faisons pas partie de ce que l'on appelle les grandes nations. Non, nous sommes en grande majorité dans le Québec, mais nous sommes entourés de l'élément anglais. Nous avons un rôle à jouer dans le Canada et nous entendons conserver l'héritage que nous ont légué nos aïeux. Mais, je te conterai tout ça plus tard. Pour l'instant, j'aimerais savoir s'il te plairait de jouer, avec nous, un rôle dans nos ambitions... Aimerais-tu être une petite Canadienne française...? Tu épouserais un bon gars de chez nous, et tu trouverais certainement le bonheur.

— Jean, bon Jean... *J'ai pas* tout compris! Mais j'aimerais cela et beaucoup.

— Bon, nous en reparlerons. Pour l'instant, je viens t'inviter à un banquet ce soir.

Jean, prime-sautier, la dévorait des yeux... Il aimait déjà cette enfant.

— Un banquet, moi, mais où?...

— A l'hôtel Victoria. J'ai deux cartes. Une pour moi et une pour mon invitée. Mon invitée, c'est toi.

— Pauvre Jean, *moi n'ai pas* ce qu'il me faut pour cela.

— Je vais tout arranger. La dame va t'allover une avance sur ton salaire et tu te trouveras ce qu'il te faut.

— Comme tu es drôle! Enfin, puisque *toi arranges tout*, j'accepte. Un banquet, qu'est-ce...?

— Bon! Tu verras, et tu sais, si tout va bien, je te dirai un grand secret, à toi toute seule.

— Quand *toi* le dire?

— Plus tard, un peu plus tard.

— J'ai hâte! J'aimerais beaucoup le savoir.

— Tu aimerais le savoir? c'est un peu vite... mais...

— Dis-le-moi!

— Eh bien ! dit Jean tout bas, en l'entourant de ses bras, ma petite Zirska, ma petite Polonaise, ma petite immigrante, ton oncle Jean t'aime de tout son cœur.

Sans réfléchir, ni regarder autour d'elle, elle se jeta à son cou, et lui donna un retentissant baiser.

— Merci, petite, merci ma Zirska.

Puis soudain, Jean remarqua que l'enfant semblait songeuse. Elle ne parlait plus et le regardait avec de grands yeux.

— Qu'as-tu ma petite Zirska ? Je t'ai fait de la peine ?

— Oh ! non, non ! Jean, je *suis beaucoup* heureuse, mais moi *te dire* quelque chose plus tard.

— Toi aussi ? Ça se communique. J'aime à croire que ce n'est rien de grave, dit Jean, anxieux.

— Je ne crois pas, dit la petite.

— Comment dis-tu ? Tu ne m'aimes pas ma chérie ?

— Oh ! non ! ce n'est pas cela, dit-elle, en l'enlaçant. Non, pas cela ; *moi t'aime* et de tout mon cœur. Gros, gros...

— Alors, tout ira pour le mieux.

— Espérons, dit-elle.

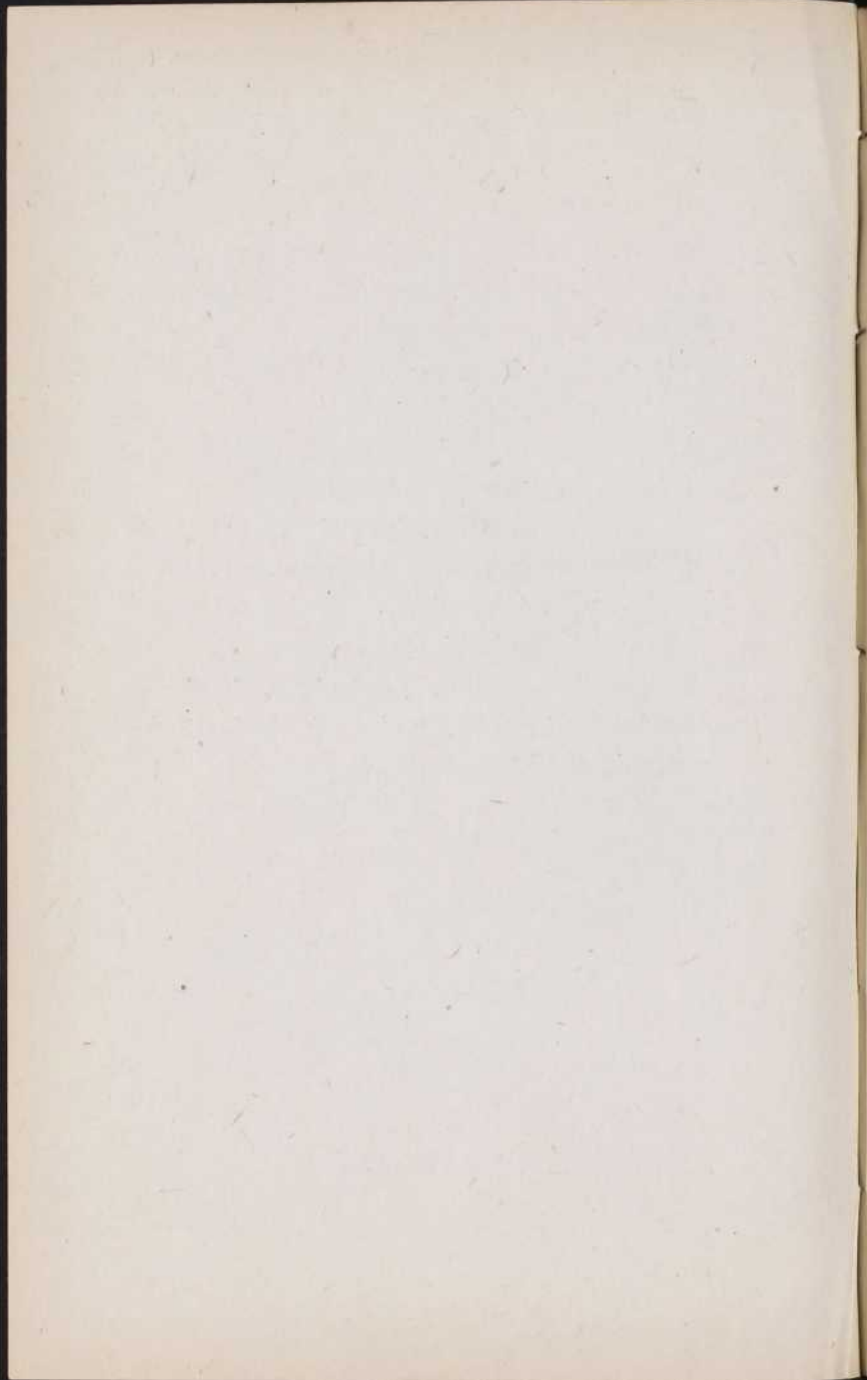
Cette espérance laissait Jean dans une perplexité qu'il ne comprenait pas.

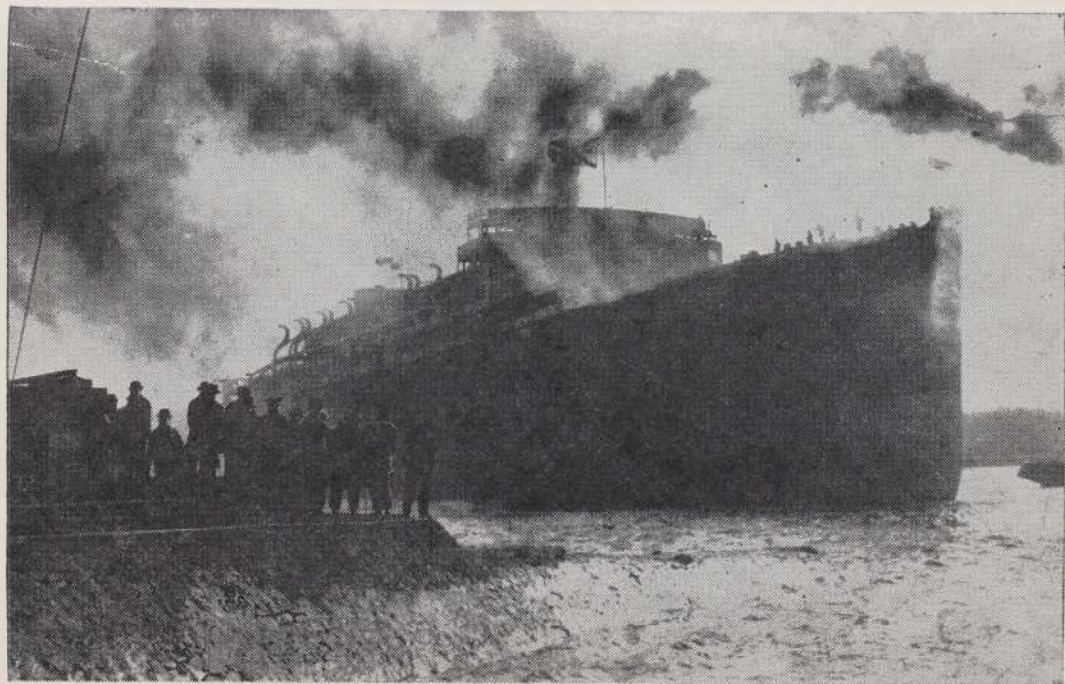
— Mais enfin, ma chérie, si tu m'aimes et si je t'aime, que peut-il y avoir entre nous ?

— Je te dirai ce soir.

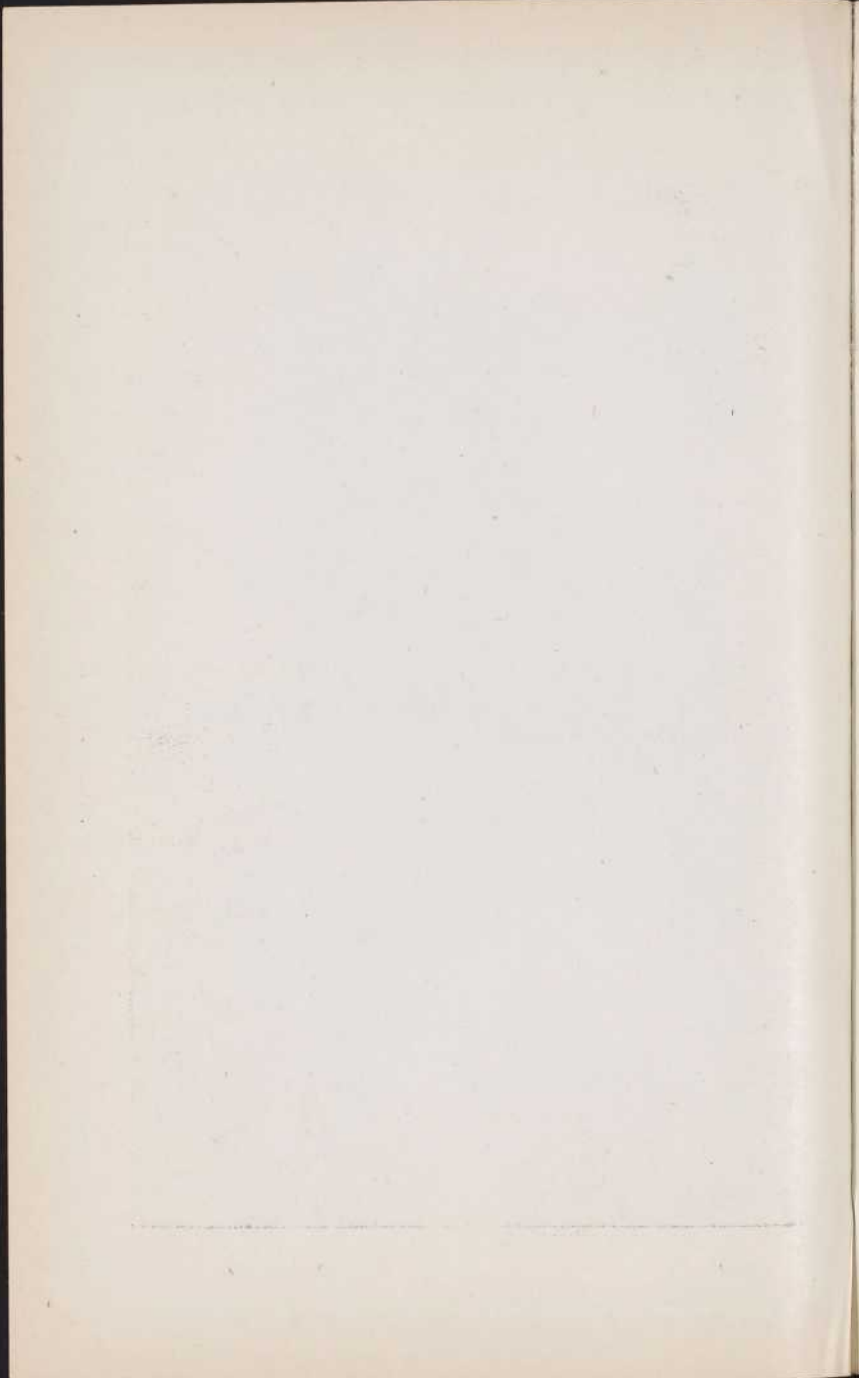
— Ce soir ? très bien.

Et Jean la prenant dans ses bras, l'embrassa tendrement. Zirska pleurait de bonheur. Jean était aimé.





"LE MONTNAIRN"



## CHAPITRE VI

### LE MONTNAIRN

L'abbé Paquin passait ses longues journées au port, en ces jours d'immigration intense. C'est là que Jean le retrouva, le lendemain, avant l'arrivée d'un *Empress* de la Ligne du Pacifique. Après quelques paroles, Jean s'informa des quatre Russes qu'il avait signalés aux officiers du port.

— Ah! oui, dit le bon abbé, tu sais, tes oiseaux sont en très bonnes mains.

— Que sont-ils au juste?

— Des vrais, entends-tu? des chauds; et je crois que leur séjour au Canada sera de courte durée.

— Tant mieux, dit le jeune reporter. Nous en aurons toujours trop de ces sujets de désordre. Et dire que chaque bateau a ses

pieuvres. Car, vraiment, rares sont les transatlantiques qui n'ont pas leur petite cargaison de communistes. Je crois que lorsque nous n'avons pas d'informations de certains navires, c'est que nous sommes dans les pommes.

— C'est fort possible, dit l'abbé. Avec une classe d'immigrants plutôt passables et encore peu passables, nous récoltons des révolutionnaires, dans une proportion, ma foi, disons trop, beaucoup trop élevée.

— Avez-vous fait votre rapport au département?

— Tu crois! Je n'y ai pas manqué.

— Savez-vous, M. Paquin? Il faudrait demander aux officiers de surveiller ces informateurs de l'intérieur. Je les connais presque tous. Même j'en ai découvert deux nouveaux hier. Ce sont ces espions qui nous roulent, lorsque nous ne parvenons pas à mettre la main sur nos sujets. Qu'en pensez-vous?

— C'est bien cela. Sais-tu que tu es devenu, avec mon aide, un véritable dépisteur de communistes au Canada ? J'admire ta manière, car sur le nombre que je t'ai signalé, tu en as trouvé une forte proportion.

— Admettez que vous me donniez des *tuyaux* fort à point.

— Oui, mais tu as eu du flair. C'est indiscutable.

— Il me semble que chaque fois que j'ai du succès, je me sens plus patriote. N'est-ce pas bien d'aimer son pays jusqu'à désirer en éloigner ceux qui pourraient troubler la vie tranquille et heureuse du Canada ? Les Canadiens méritent bien cela ! Ensuite, il y a la vanité de sentir son travail couronné de succès. C'est quelque chose ! Puis, (changeant de sujet) dans votre rapport, avez-vous ajouté que les Russes ont des *Intelligences* à Québec ? Ainsi ce petit brun, à la carrure d'athlète, que vous voyez sans cesse rôder à l'arrivée des transatlantiques... ? Je suis certain

que c'est un de leurs plus habiles informateurs.

— J'y verrai un de ces jours.

— Tiens, voyez-le près de la cantine ! Que vient-il faire ici ?

L'abbé Paquin jeta un coup d'œil vers le jeune athlète.

— En effet, dit-il, je vois souvent ce type. Tu as l'œil prime, mon petit.

— L'habitude... c'est un plaisir pour moi de jouer au détective.

— Au fait, M. Paquin, la petite Zirska semble se plaire à sa pension, mais comme vous devez lui trouver une autre situation, il serait bon que ce soit du choisi... n'est-ce pas ?

— Oh ! mais c'est déjà fait. Je lui indiquerai l'endroit demain.

— Vous me direz où elle est, n'est-ce pas M. Paquin ? Je l'ai invitée pour ce soir à un banquet au Victoria... un banquet d'anniversaire ! Je me demande si j'ai bien fait. Vous comprenez, il lui manque bien des

choses, mais j'ai vu sa maîtresse de pension, qui lui fournira ce dont elle a besoin.

— Allons! Allons! dit le bon abbé, je vois que ta petite protégée t'intéresse... mais en somme, elle ne peut être en meilleure main.

— Merci du compliment, M. Paquin, je dois vous avouer qu'elle me plaît beaucoup. Et puis je me sens si heureux de lui faire oublier ses malheurs! Elle est loin de tout parent, de tout ami, et son sourire est si confiant lorsqu'elle se sent en ma compagnie!

— Très bien! très bien! dit l'aumônier. Je sais que tu seras juste avec elle. Tu as bien fait de l'inviter. Elle rencontrera des gens et se fera à la vie canadienne. En effet, cet après-midi, je dois monter à bord du *Montnairn* de la ligne du Pacifique. Tu sais que la compagnie a vendu ce bateau aux Grecs?

— Je l'ignorais, dit Jean.

— Oui, il paraît que ce transatlantique, de la taille des *Duchess*, tire trop d'eau et possède un système de chauffage désuet. J'ai

obtenu la permission de monter à bord pour mettre ordre aux ornements sacerdotaux et ramener le tout ici. J'ai bien besoin de quelqu'un pour m'aider et j'ai pensé à toi.

— Avec plaisir, M. Paquin, j'y serai. A quelle heure ?

— Disons à trois heures. N'oublie pas ta passe, car tu en auras besoin pour obtenir la permission de me suivre ! C'est par une autorisation spéciale que j'ai obtenu d'y monter. Avec ta passe, tu pourras m'accompagner.

— C'est entendu, M. l'abbé.

Jean sortit de la grande bâtisse et se dirigea vers un restaurant tout proche. Il commanda un *hot dog* et un café. Ce n'était pas la première fois que le jeune journaliste dînait d'un *hot dog*. Les journalistes ont souvent recours à ce moyen expéditif et peu dispendieux. Expéditif, parce qu'ils sont accablés de travail à des heures impossibles ; et peu dispendieux, car à l'instar des étudiants,

ce n'est pas eux, ces reporters, qui traînent le Pérou dans leur poche.

A trois heures moins dix minutes, Jean entra dans la chambre de l'abbé.

— Tu es exact, dit le bon prêtre. Trois heures moins dix, allons-y!

Le *Montnairn* était un beau vaisseau. Les salons étaient du style Louis XIV. Les autorités avaient vendu ce navire aux Grecs, pour le remplacer par les *Duchess*, qui firent leur apparition à Québec, à cette époque-là. On disait que son tirant d'eau ne lui permettait pas de se rendre à Montréal, tandis que les *Duchess* de même taille le faisaient. Comme les *Empress*, il n'allait pas plus loin que Québec.

Après avoir traversé plusieurs couloirs et un grand nombre de salons, on arriva enfin au lieu où l'on célébrait le saint sacrifice. Les ornements étaient là et les deux amis mirent tout en ordre, les lingeeries comme les vases sacrés. Soudainement, Jean trouva deux bou-

teilles de vin dans une petite armoire. Il y en avait une troisième à moitié vide. Il n'est pas nécessaire d'être journaliste pour aimer le vin... mais on sait que c'est une *douce* très en vogue chez eux. Avec la permission de l'abbé, Jean se rinça la dalle avec le reste de la bouteille.

— Excellent, dit Jean. On doit célébrer une messe fort méritoire, avec une telle qualité!

L'abbé sourit.

Au retour, l'abbé glissa sous le bras de Jean un paquet qu'il reconnut : les deux bouteilles du bateau!

— Merci, dit-il. Je vais célébrer avec mes confrères. A votre intention, dit-il.

Il était sept heures et trente minutes, lorsque Jean arriva à la pension de Zirska. Il était dans une élégante tenue de soirée.

C'est Zirska, encore une fois, qui lui ouvrit. En la voyant, Jean sourit. Zirska s'était acheté une petite robe garnie de rubans qui

lui donnait l'apparence d'une enfant, qu'elle était d'ailleurs... Ce n'était pas une de ces élégantes robes de soirée, mais c'était vraiment original pour le bébé qu'elle était.

Jean ne put s'empêcher de lui dire :

— Dieu ! de ce que tu as l'air jeune !

— Bon ! dit-elle, boudant. Tu n'aimes pas ma robe ?

Jean éclata de rire et, la prenant dans ses bras, il lui dit :

— Ta robe ? mais elle est ravissante.. pas encore comme le bébé qu'il y a dedans, cependant !

— Je vais leur plaire à tes... comment dis-tu... tes banquets... comment ?

— A tes Canadiens, tout court, dit-il.

— Ah ! aux Canadiens. C'est tous des Canadiens ?

— Comme moi, dit-il.

— Oh ! alors, ils seront charmants.

— Ah ! tu es d'une naïveté comique. Oui, tu leur plairas et beaucoup. Comme à moi...

et il l'embrassa. Zirska le retint un instant... et lui dit.

— Comme tu es beau! C'est beau, hein! un Canadien?

Diab!e, pensa Jean, elle est encore plus jolie que je ne me l'imaginais. L'appréciation était bien mutuelle.

— Petite fée, dit-il, tu es ravissante et, la tenant par les épaules, il lui dit: Laisse-moi te regarder. Ça une petite immigrante...? C'est la plus jolie des petites Canadiennes!

Zirska lui sourit de plaisir.

— Et le petit secret que tu devais me dire..?

— Pas maintenant. Attends que nous revenions de ton...

— Bousquet... comment?

— Banquet!

— Ah! oui, banquet! c'est un mot nouveau pour moi.

— C'est diablement inquiétant, dit Jean.

Quel secret tu as? Ça ne me plaît pas, oh! oh! non, mais là pas du tout.

— Tu sauras..., mais quoi qu'il en soit, souviens-toi bien que c'est toi maintenant que j'aime et pour toujours.

— Je me doute un peu de ton secret! Enfin, nous verrons.

— Bon, continue le grand bavard, tu sais, ces banquets, ce n'est généralement pas ce qu'il y a de plus gai. On rencontre du monde, pas toujours intéressant. A tout événement, pour moi, il sera agréable, avec toi à mes côtés. J'oublierai les discours...

— Oh! moi, dit Zirska, je suis certaine d'aimer cela.

— Comment cela..?

— Avec toi, je ne m'ennuierai jamais.

— Ah!

La soirée fut plus intéressante que Jean ne l'avait prévu. Au programme, une agréable cantatrice fut fort appréciée. Le choix des pièces était excellent. Quand la cantatri-

ce annonça *l'Amour est enfant de Bohême*,  
Jean sourit à Zirska.

— C'est dans tes parages, petite!

La jeune fille ne comprit pas.

Puis vint la partie que Jean appréhendait.  
A sa grande surprise, les orateurs furent rien  
moins que très spirituels et très intéressants.  
Ce fut un plaisir pour Jean d'entendre des  
discours à point et bien préparés. Sa surprise  
fut encore plus grande lorsqu'on vint lui ap-  
porter les textes des orateurs.

— Voilà qui fait mon affaire, se dit Jean.  
Pas de notes à prendre... c'est magnifique.  
Pour être complet, Jean prit quelques notes  
tout de même, et passa ses feuilles à Zirska,  
qui les empilait avec une attention digne d'un  
travail des plus sérieux et des plus impor-  
tants.

Puis, les discours terminés, Jean souffla à  
l'oreille de Zirska :

— On part maintenant?

— Très bien! dit-elle.

Les deux amoureux revinrent à la pension et trouvèrent le salon libre... il n'y avait personne à l'étage. Zirska enleva son manteau et dit à Jean :

— Voilà tes papiers.

— Tes notes !

— Ce n'est pas un piano, dit-elle sérieusement.

Jean ne put s'empêcher de rire longuement.

— Tu es ravissante, conclut-il !

— Ce n'est pas cela, dit-elle ?

— Ah ! je te conterai cela plus tard. Pour l'instant, viens près de moi. Nous avons à causer. Dis-moi ce secret qui t'occupe.

Zirska s'approcha près, tout près de son Jean et demeura silencieuse.

— C'est un secret si difficile que cela à dire, dit-il ?

— C'est que... que j'avais en Pologne un ami... Oh ! un simple ami... je ne te connaissais pas, alors, et je me suis promise à lui.

— Vrai? Zirska... Maintenant que tu me connais, tu m'abandonnerais pour en épouser un autre?

— Oh! non! jamais. Mais il faudrait que je lui demande ma liberté.

— Où est-il cet ami...?

— Je l'ignore. J'ai tout fait pour le savoir, pour le retrouver et je ne sais où il se trouve.

— Ah! mais alors, rien n'est désespéré... tu parleras de cela à mon aumônier. Je suis certain qu'il te dira que cette absence te libère. De plus... l'aimes-tu encore ton Européen?

— Oh! non, oh! mais là pas du tout. Depuis que je te connais, il n'y a personne dans la vie à qui je tiens plus qu'à toi.

— Alors, tout est pour le mieux!

Cette soirée fut des plus agréables pour Jean. Cette fois, Zirska lui promit de l'épouser si l'aumônier lui assurait qu'elle le pouvait. Puis elle lui raconta comment son ami avait quitté la Pologne pour l'Afrique du

Nord. Jamais il ne lui avait donné de ses nouvelles et Zirska avait tenté de le retrouver avant de rejoindre cet oncle qu'elle ne connaissait pas.

— Je n'avais que ces deux personnes qui s'intéressaient à moi : mon ami et mon oncle. Je les ai perdus tous les deux.

— Ah ! ça, par exemple, n'as-tu pas retrouvé l'oncle Jean, dit-il, avec un sérieux des plus comiques.

— Oh ! oui ! dit-elle et celui-là... c'est l'oncle le plus chéri.

— Et puis, cet oncle, l'autre, y tiens-tu mordicus ?

— Comme cela. Je ne le connais pas du tout.

Les deux amoureux parlèrent ensuite de la nouvelle situation de Zirska.

— Tu viendras m'y voir, dit-elle ?

— Et souvent, encore.

— Oui, n'est-ce pas mon Jean ? J'aurais tant de peine si je ne te voyais plus.

— Crois-tu que je vais abandonner ma petite nièce? Les devoirs d'un oncle sont là. Je m'y soumettrai.

— Comme tu es amusant!

Zirska lui prit la tête entre ses mains et le regarda longuement. Puis elle se blottit près de lui et dit :

— Parle-moi, parle-moi de toi?

Alors, Jean lui raconta son histoire, comment il était entré dans le journalisme, comment sa mère le supportait souvent, et son père... et ses ambitions pour l'avenir...

— Elle doit être bonne ta mère, n'est-ce pas?

— Oh! oui! dit-il. Et puis, tu vas la connaître. Quand elle viendra chez moi, je t'inviterai à la rencontrer. Elle sera ravie de connaître ma petite Polonaise. Tu sais, elle veut que je me marie.

— Avec qui? dit-elle, sursautant.

— Oh! avec, avec... mais avec toi.

— Oh! Jean, Jean, comme tu me fais plaisir!

— Aimerais-tu cela t'appeler Mme Jean Delande?

— Oh! mon Jean, ce serait trop beau. J'ai peur que ce soit trop beau pour être vrai.

— Jamais de la vie, dit Jean, il faut que ce soit beau.

— Tu dois gagner cher à ton journal?

— Oh! ma petite, c'est le Pérou. On gagne, oh! mais on gagne, c'est incroyable. Il la regarda en souriant.

— Tu es un charmant menteur.

— Eh! bien là, c'est vrai, je suis diablement menteur. Mais tu sais, je gagne assez pour deux.

Zirska rit de bon cœur. L'heure avançait.

— Il me faut te quitter maintenant. Mais ne crains rien, je reviendrai souvent.

Dans un long baiser, les deux amoureux se firent la promesse de s'aimer toujours.

— Toujours, Zirska, et tu seras Mme Delande bientôt.

— Vrai? Jean... Je n'ose y croire.

Puis après de touchants adieux, ils se quittèrent.

## CHAPITRE VII

### LE BANQUET SANS CONVIVES

Le lendemain, Jean Delande se rendit très tôt à son poste. On sait que le journaliste qui "couvre" le port pour un journal, doit être alerte constamment. Les transatlantiques n'arrivent pas à heure fixe. Quelque temps avant l'arrivée, les officiers déterminent le moment approximatif. Quelquefois, les remorqueurs prennent plus ou moins de temps à approcher l'imposant navire. Les vagues ne sont pas toujours favorables et même parfois elles sont traîtres. C'est ainsi qu'un jour Jean vit un de ces beaux frêteurs entrer dans le quai la bagatelle de quinze pieds... Ce fut tout un émoi, et l'accident fut causé par une lame traîtresse, du moins on l'assura... A tout événement, l'accident méritait d'être vu, et cette entrée spectaculaire donna au petit reporter une nouvelle fort intéressante.

Ce matin-là, il s'agissait de l'arrivée de l'*Aurania* de la ligne Cunard. A son bord, il y avait plus de quinze cents immigrants. Comme toujours, Jean monta à bord, consulta la liste des passagers et n'y trouva rien de sensationnel.

En classe touriste, Jean eut l'avantage de faire quelques rencontres assez intéressantes pour les relater dans sa chronique. Jusque là il n'avait rencontré aucun journaliste. "Est-ce parce que je suis seul qu'il n'y a presque rien"? pensa-t-il. Mais Jean n'était pas convaincu que son confrère manquait cette arrivée. Il peut facilement se dissimuler et me passer un "Québec" de belle envergure et des mieux conditionnés.

Soudain, il rencontra le rédacteur d'un journal de Montréal.

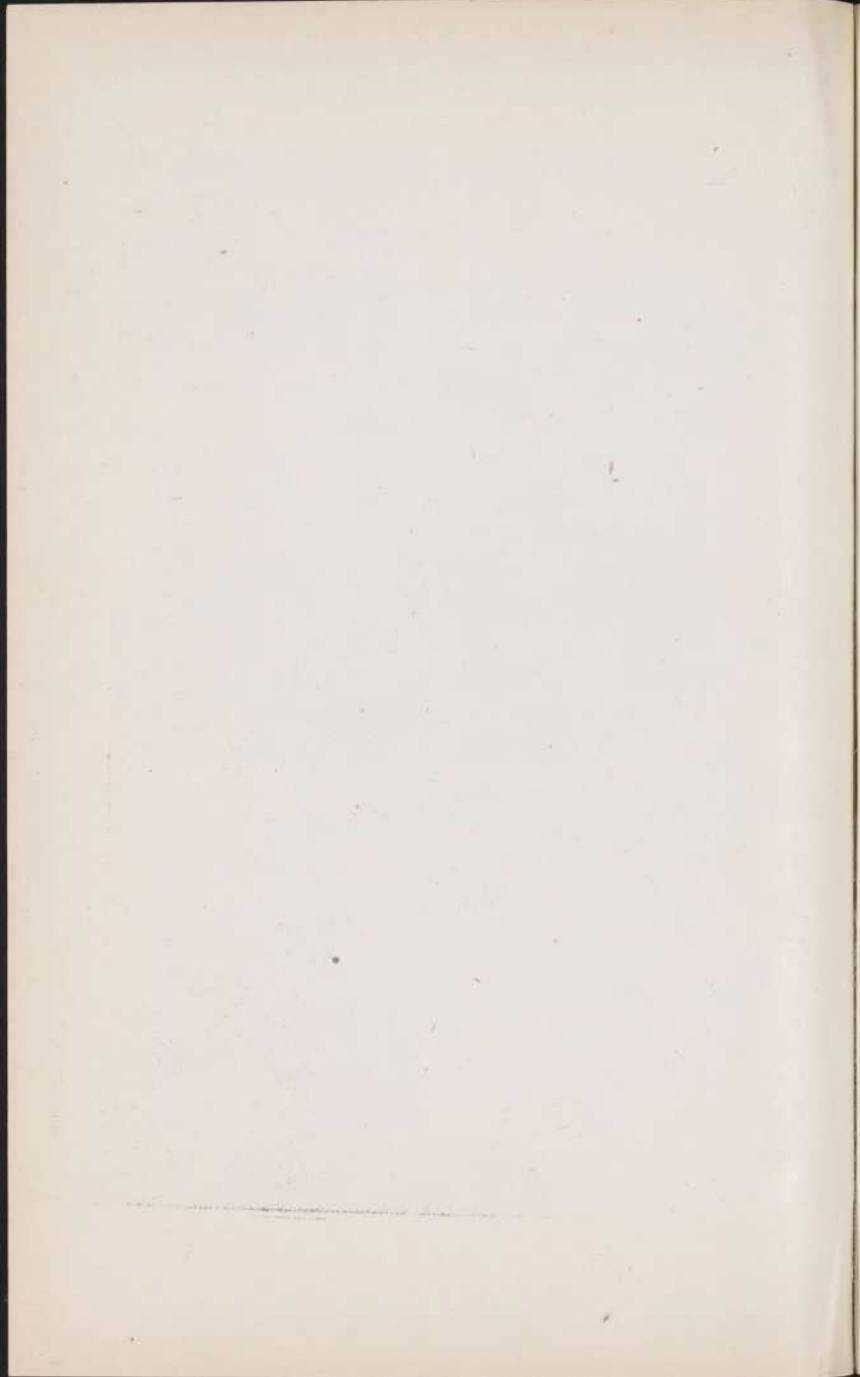
— Mon copain ne doit pas être loin.

Et de fait, comme il descendait la passerelle, il rencontra son homme.

— Pas de *scoop* ce matin, Maurice?



Maurice, le publiciste de la ligne Cunard et Jean Delande (Cette photo fut prise sur l'"Athenia"  
que les Allemands ont coulé au début de la guerre.



— Pas grand'chose, n'est-ce pas?

— Je le crois, mais même si tu avais une primeur, ce n'est certainement pas à moi que tu la vendrais!

A ce moment la conversation changea et les deux confrères se rappelèrent un incident fort comique dont les deux amis avaient été les principaux acteurs.

Le printemps précédent, un transatlantique de la ligne Cunard était arrivé bon premier au port de Québec. On sait que cet événement est suivi de près par tous ceux qui ont intérêt à la navigation. Le capitaine qui accomplit cet exploit reçoit la canne à pommeau d'or, au cours d'une intéressante cérémonie. Les journalistes, comme toujours, y assistent et en racontent les échos dans leur journal respectif.

Pour terminer l'affaire en beauté, on avait décidé, cette année-là, avec l'aide du publiciste de la ligne Cunard, de fêter le capitaine au cours d'un *lunch* où tous les journalistes

seraient invités. Et l'idée fut acceptée. Seulement, les rédacteurs passèrent toute l'après-midi sur le bateau, aidant ceux qui avaient la charge de préparer les décorations et les tables. Naturellement, ils arrosèrent le tout de royale façon, le reste de la journée. A la fin, les trois ou quatre rédacteurs maritimes étaient passablement... mouillés et à sept heures, Jean Delande s'écria :

— Et les invités... ! nous avons oublié d'inviter les confrères... Qu'allons-nous faire ?

C'était un désastre. Il était trop tard pour trouver les représentants de la presse, dont plusieurs demeuraient assez loin.

Delande et un confrère trouvèrent une idée qui sauva la situation.

— Nous allons inviter des amis, les mieux que nous trouverons, et nous les baptiserons rédacteurs d'un journal.

Et ainsi fut fait.

Pendant que les rédacteurs couraient à la recherche des convives, le publiciste de la li-

gne Cunard, passablement gris, monté sur une caisse, faisait le petit discours suivant : “Allez par les chemins, invitez pauvres, aveugles et boiteux. Dites-leur que le maître attend et qu'ils ne doivent pas être en retard pour le festin. Remplacez les convives qui ont refusé de manger à ma table. Car, un doit voir les bœufs qu'il a achetés, l'autre, la maison de campagne qu'il vient d'acquérir. Qu'ils viennent à ma table, revêtus de la robe nuptiale, car il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.”

Delande et son copain revinrent peu de temps après, accompagnés d'un groupe fort disparate.

Alors on commença la distribution des rôles.

— Toi, tu représentes le *Cri*.

— Toi, l'*Opinion*.

— Toi, *La Lumière*.

Enfin, chacun eut son rôle. Cependant tous n'étaient pas à la hauteur de la situation.

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SILPICE

Puis le *lunch* arriva.

Le capitaine, homme très observateur, trouva fort curieux ce groupement de journalistes dont trois ou quatre faisaient un tintamarre de tous les diables et causaient avec une spiritualité étonnante, pendant que dix à douze autres convives étaient d'une sagesse exemplaire et écoutaient ces enragés bavards — intéressants et comiques — muets comme des carpes.

Dans son petit discours, le capitaine ne put s'empêcher de dire : "Vos rédacteurs québécois forment un mélange à n'y rien comprendre. Quatre ou cinq journalistes spirituels, bavards et des plus intéressants, ont tenu en haleine dix à douze nouvellistes dont la sagesse n'a d'égale que la gaieté bruyante des cinq autres. Vraiment, il faut venir à Québec pour voir cela."

Et pour comble, en guise de point final, ce furent Delande, son confrère et le publiciste de la ligne Cunard qui adressèrent seuls la

parole; les autres applaudirent avec ardeur... c'est bien ce qu'ils pouvaient faire de mieux, hélas!

Nous ne sommes pas prêts à affirmer cependant que le capitaine ne se douta pas un peu de la supercherie...

L'incident fit du bruit, surtout lorsque, le lendemain, les rédacteurs présents, pour ne pas être en reste d'amabilité avec le capitaine, relatèrent le banquet, dans leur chronique maritime. Ce fut un holà général chez les confrères...

Longtemps après, on rappelait encore à Delande le banquet sans convives.

Les intéressés faisaient, contre mauvaise fortune bon cœur, et se gardaient bien d'insister. Peu de temps après, un nouvel incident vint semer la gaieté chez les journalistes.

Un vieil employé du bureau, bien connu de tous, se présenta un jour dans la salle de rédaction, avec une douzaine de visiteurs. Il

expliqua aux étrangers le fonctionnement général d'un journal... à sa manière, bien entendu.

En passant par la rédaction, il expliqua que c'était la salle où se trouvaient les chroniqueurs qui avaient la charge de rédiger le journal. Un visiteur plus curieux que les autres, sans doute, s'informa :

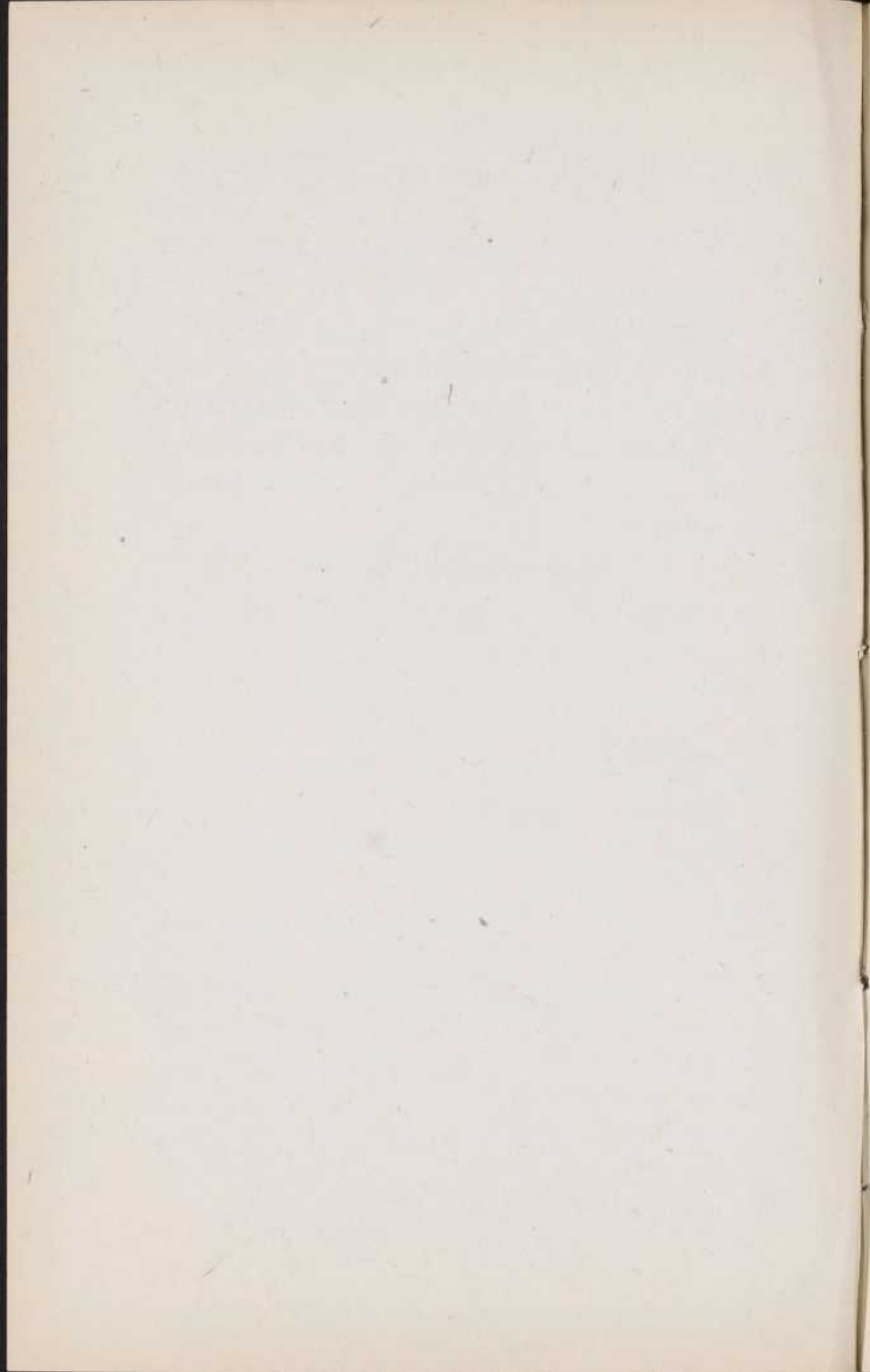
— Où prenez-vous toutes ces nouvelles datées de Londres, Paris, et ailleurs ?

— Ah ! ça mon ami, c'est par un procédé spécial. Les nouvelles de l'extérieur nous arrivent par la "broche". Ce fut un éclat de rire général. Pour notre vieil informateur, le "fil" ou la "broche"... voyons, c'est la même chose. La farce fit le tour des bureaux et on s'en amusa pendant longtemps.

Raconter toutes les histoires vraies ou fausses de ces journalistes, suffirait à faire un livre assez volumineux. Enfin, après l'histoire du banquet sans convives, Jean, qui comme on l'a vu, avait négligé un peu son re-

portage, en se reposant sur le fait que son confrère était absent, se vit alors gratifié, par son ami Maurice, de tout un *scoop*. En effet, comme cadeau d'anniversaire, Maurice lui passa un beau "Québec", sous la forme d'un intéressant et important reportage que le rédacteur de "*La Vérité*" avait totalement manqué.

— Ah! le salaud, pensait Jean... Il me paiera ça!



## CHAPITRE VIII

### PROMESSES

Zirska avait quitté sa pension la veille. Elle était maintenant au service d'une vieille dame distinguée à qui l'abbé Paquin avait recommandé la petite Polonaise.

Jean appréhendait la vieille dame aux mœurs rigides et se demandait s'il n'allait pas être reçu d'une façon cavalière, et éconduit proprement. Madame François Rowley était, par ailleurs, une personne affable.

Jean se présenta un jour chez la vieille dame et demanda à voir Zirska. La maîtresse de maison demeura muette de surprise. Avec son habileté coutumière, il renversa complètement la situation.

— Sans doute, Madame, je vous surprends en demandant de voir cette petite immigrante. Laissez-moi vous dire d'abord que je suis

un ami très intime de l'abbé Paquin. Je suis Jean Delande, rédacteur maritime à "*La Vérité*". Sans doute, mon titre de rédacteur maritime vous apprend que j'ai connu votre protégée au port, lors de son arrivée. C'est moi qui ai conduit cette petite à mon ami, M. Paquin, et qui l'ai suivie depuis son arrivée. Je ne vous surprendrai pas, non plus, sans doute, en vous disant que je me suis intéressé beaucoup à elle et même si cette enfant me plaît, je puis vous assurer, Madame, que je suis aussi hautement intéressé à son bien-être.

— Votre titre d'ami de M. Paquin, m'est connu. Le bon abbé m'a en effet parlé de vous. Vous pouvez voir votre protégée, je n'y vois aucune objection. Je connais un peu votre histoire... c'est bien de votre âge. De plus, j'ai eu l'occasion de vous lire dans votre journal.

A cet instant, Zirska arriva souriante. La vieille dame se retira discrètement, et Jean put embrasser amoureusement sa petite amie.

Ils causèrent plus d'une heure dans le grand salon de la maîtresse de Zirska.

— J'ai pensé à quelque chose, ma Zirska... Vit-il encore seulement ton ancien ami?

— Oh! je l'ignore. Il peut être mort, car je n'ai jamais eu de ses nouvelles.

On causa longuement de cet ami... Jean quitta la petite après lui avoir fait promettre de venir avec lui, prochainement, rendre visite à M. Paquin.

— J'irai, dit l'enfant, et si ton bon prêtre me dit que je puis épouser mon petit reporter, je serai la femme la plus heureuse du monde.

\* \* \*

Quelques jours plus tard, l'abbé Paquin vit arriver à son bureau Jean Delande, son ami, et Zirska, sa petite protégée.

— Tiens, tiens, dit-il, voilà de la visite intéressante.

— Bonjour M. Paquin, dit Jean Delande. Je vous ai amené ma petite protégée qui, se-

lon moi, s'embarrasse de scrupules pour le moins fort douteux.

— Ah! ça, nous allons bien voir. Au fait, Jean, tu peux te vanter d'avoir fait un reportage sensationnel le jour de l'arrivée de ta petite Zirska..? C'est le reportage de ta vie.

— Oui, dit Jean, avec conviction, et mon plus beau.

Puis, prenant à part le bon aumônier, il lui expliqua le dilemme de Zirska.

— J'ai pensé que cet homme peut être mort ou disparu. Que sais-je..?

Jean demanda à l'aumônier de causer avec sa petite amie.

La conversation fut longue car l'enfant fournit tous les détails qu'elle possédait et lorsqu'elle quitta le port avec son Jean, elle lui dit tout bas à l'oreille: "Je *serai* Madame Jean Delande!"

\* \* \*

Pendant quelques semaines, le jeune reporter continua son travail, mais il semblait

d'une exhubérance dont les confrères ne furent pas longs à deviner la cause. Le bonheur rayonnait sur sa figure et il se sentait heureux de vivre comme jamais.

Le matin, en quittant sa chambre pour se rendre au journal et au port, il se sentait le cœur léger et l'âme en joie tellement qu'il aurait embrassé volontiers le premier balayeur qu'il eût rencontré sur sa route.

Au journal, la nouvelle transpira et un jour il se rendit compte que les confrères savaient qu'il allait bientôt unir sa vie à sa petite Zirska. Ceci déplut à Delande.

Vais-je être obligé de subir le supplice de leurs remarques et de leurs moqueries, pensa-t-il..?

Ce fut inévitable.

Un matin, le chef dit pour être entendu :

— Notre chroniqueur épouse une immigrante. C'est bien digne d'un journaliste maritime.

— Elle lui est venue par bateau... comme ses nouvelles.

— Elle doit avoir le pied marin, ajouta Laurin, rédacteur judiciaire... et c'est pour cela qu'il est si à flot depuis quelque temps.

— Avez-vous fini, dit Delande..? C'est à vous dégôûter de se marier.

— Et c'est une Polonaise... relança Lebel, en sifflant la "Polonaise" de Chopin.

Le lendemain, comme les confrères semblaient calmés, Jean admit son mariage avec la jeune immigrée. Il raconta plus en détail son histoire à Laurin qui était son ami le plus intime.

Puis le jeune homme s'approcha du chef et lui dit :

— Vous avez raison, chef, je me marie. Pourriez-vous me donner congé demain, afin que je fasse un voyage en Beauce, chez mes parents? Bien entendu, je vous demanderai quinze jours, plus tard, car voyez-vous, il pa-

rait qu'il faut que je sois présent à mon mariage. C'est une condition *sine qua non*.

— Très bien... as-tu quelque chose d'important au port?

— Bien, il y a l'arrivée d'un *Duchess*... Peut-être que Paré pourrait me remplacer? Qu'en dis-tu, mon vieux?

— Pour une telle circonstance, j'accepte.

— Alors, ça va, dis le chef. Bon voyage.

— Merci.

Jean avait supplié Laurin de faire en sorte qu'on lui fiche la paix. "Je suis sérieux, Laurin... La moindre manifestation m'embêterait de royale façon". Il fut écouté; c'est étonnant, mais il en fut ainsi.

De bonne heure, cette après-midi-là, Jean sonna à la maison de Madame Rowley. Zirska vint lui ouvrir.

— Bonjour, petite. Bon, je viens te chercher.

— Me chercher?

— Oui, demain nous irons ensemble en

Beauce visiter mes parents. Il leur faut te connaître avant notre mariage. Tu sais, notre union aura lieu dans deux semaines.

— Oh! comme je suis heureuse, Jean. Je vais devenir madame Jean Delande. Oh! je serai une grande dame!

— Oh! là! là! fit-il; dis, petite, veux-tu demander à Mme Rowley de venir ici un instant. Je dois l'informer de notre désir.

Mme Rowley arriva immédiatement.

— Bonjour Madame, dit le jeune homme. Je viens vous informer d'une décision qui va peut-être vous surprendre, mais, évidemment, il me faut vous en informer! Je viens vous demander, Madame, si vous pourriez vous passer des services de votre petite dame de compagnie, Zirska.

— Je le puis en effet, mais je me demande...

— Pardon, Madame, de ne vous avoir pas tout dit. Je dois vous informer que j'épouserai Zirska dans quelques jours.

— Oh! alors, Monsieur, je comprends. C'est une raison qui ne souffre pas de retard; je vous accorde ce que vous me demandez avec plaisir et j'ajouterai: avec mes meilleurs vœux.

— Merci de votre amabilité, Madame. Demain, Zirska et moi, irons visiter mes parents en Beauce, car je suis Beauceron.

Et c'est ainsi que la maîtresse de la petite Polonaise apprit le départ et le mariage de sa jeune protégée.



## CHAPITRE IX

### VOYAGES

Connaissez-vous la Beauce? C'est le plus beau pays du monde. La nature y est très accidentée. Les collines qui encadrent le paysage sont d'une beauté qu'on ne trouve nulle part ailleurs et la grande rivière Chaudière, qui reflète ses jeux de lumière sur tout ce qui l'entoure, donne à ce coin de notre province un charme tout à fait particulier. On appelle aussi la Beauce: la Vallée de la Chaudière. Ce nom lui est propre et bien réel. Le poète Chapman a décrit dans des vers magnifiques ce pays admirable, dont les habitants sont d'une hospitalité à nulle autre pareille.

C'est vers ce joli coin du Québec, que Zirska et Jean se rendaient par ce beau matin d'octobre.

Jean était bien aise que la température fût si belle ce matin-là. Zirska pourrait admirer son pays d'enfance dans tout son éclat et sa beauté. Déjà les feuilles tombaient à profusion et leurs couleurs étaient incomparablement variées. Elles semblaient se colorer de toutes les teintes du soleil et de la nature. Quel superbe spectacle ! On sait que la Beauce, c'est aussi le pays de l'érable. Qui n'a pas admiré la beauté des feuilles d'érables en automne ? Elles ne peuvent subir de comparaison. C'est donc par ce brillant matin d'octobre, que Zirska Parenski et Jean Delande descendirent d'un convoi qui les avait conduits de Québec en Beauce.

La famille Delande était bien connue dans ce district. C'est dans un superbe et progressif village de cette division, que le grand-père de Jean avait fondé, quelque soixante ans plus tôt, une manufacture de voitures à traction animale qui devint la plus importante de

ce district. Le père de Jean vivait retiré des affaires.

Zirska se sentait confuse, mais Jean était sûr de lui-même. Il raconta à sa mère l'histoire de sa petite fiancée et les arrangements furent de courte durée.

Zirska était au comble du bonheur.

Au cours de la journée les deux amoureux visitèrent les amis et les parents du jeune Delande et Zirska fut reçue partout avec la plus grande affabilité. C'est surtout la mère de Jean qu'affectionnait le plus la petite. La tendresse de cette vieille dame lui plut et les deux femmes devinrent vite de grandes amies. Le congé de Jean n'était que d'une journée, mais il dut retarder son départ au lendemain pour plaire à Zirska, qui en avait exprimé le désir, et à la mère de Jean, qui y tenait également.

La soirée fut des plus agréables. Plusieurs parents du jeune homme vinrent pas-

ser la soirée en compagnie des futurs époux dont le bonheur était bien apparent.

Les amoureux revinrent à Québec le lendemain par le premier convoi.

— J'ai été dans l'impossibilité de faire mieux, chef, voilà pourquoi je suis un peu en retard, ce matin.

— Très bien, dit-il.

En le quittant, Zirska avait embrassé Jean, avec toute la passion de son cœur amoureux. C'est le plus beau voyage que j'aie jamais fait, admit-elle.

Il était dix heures le lendemain, lorsque Jean Delande arriva du port.

Immédiatement, le chef l'avisa et lui dit :

— Il y a demain une réunion très importante de journalistes à Montréal. Je suis dans l'impossibilité de quitter la ville maintenant. Pourrais-tu te rendre à cette réunion et nous représenter ?

— Ma foi, cher ami, je crois qu'il y a des journalistes beaucoup plus qualifiés que moi

pour accomplir pareille représentation. C'est sûr... Et que dois-je y faire?

— Nous représenter tout simplement. Je vais, d'ailleurs, te donner les explications requises. Ça va?

— Très bien, si je puis être utile.

— J'oubliais, dit le chef; tu passeras par la comptabilité. On te donnera une passe et une avance pour tes dépenses.

— C'est un point important, car dans le moment, je dois avouer que j'ai besoin de tout ce que j'ai et même de ce que je n'ai pas.

— Je comprends; tu auras ce qui est nécessaire.

Le lendemain, Jean quittait à regret sa vieille ville de Québec qu'il aimait bien, et surtout sa petite Zirska qui lui avait recommandé toutes les prudences possibles et impossibles.

— Ne crains rien, ma petite, je serai prudent... et sage surtout... c'est ça que tu veux?

— Oh! tu sais, je ne te crains pas.

— Tu as tort, dit-il en riant.

La ville de Québec, chère aux Québécois, l'est également pour tous les campagnards qui vivent autour d'elle. Elle est le centre, le lieu de rendez-vous de tous les habitants de Lotbinière, Beauce, Dorchester, Portneuf, Montmagny, L'Islet, Lévis et de plusieurs autres comtés. Tout ce qui se passe à Québec intéresse ces villageois qui la considèrent comme leur ville, leur lieu de réunions. Il n'est pas de jour où, au cours d'un voyage dans la vieille cité de Champlain, on ne rencontre un ami, une connaissance ou quelqu'un qui vient des centres avoisinants, mais spécialement de la Beauce. Chaque division a sa place préférée. Les Beaucerons se tiennent en majorité aux environs du Palais. Le charme particulier de Québec ne gagne pas seulement le cœur des étrangers mais aussi celui de tous les campagnards qui l'entourent.

A bord d'un train du C.P.R., Jean s'ins-

talla le plus confortablement possible et attendit le départ.

Quelques instants plus tard, en route pour Montréal, il admirait, par la fenêtre, l'incomparable et riche campagne de notre province de Québec.

Le voyage de jour entre Montréal et Québec, même si le rapide couvre la distance en un temps record, est assez long. Le jeune reporter demeura quelques instants dans son banc. Puis désirant griller une cigarette il se dirigea vers le fumoir.

Sans doute, trouverait-il quelqu'un avec qui causer... car les journalistes ont souvent la langue bien pendue.

Le premier mot, ou la première phrase, que Jean entendit, le cloua sur place. On sait que l'étroite petite salle du fumoir peut contenir de huit à dix personnes. Jean entendit donc ceci :

— Moi, disait quelqu'un, je les connais, ces curés hypocrites... ils ne désirent qu'une

chose: notre argent.

Pristi! pensa-t-il, en voilà un fort catégorique.

— Oui, ajouta un autre, si je disais tout ce que je sais d'eux, vous seriez scandalisés.

Sur ces paroles, Jean entra et s'installa en face des jeunes gens qui causaient entre eux.

— Oui, s'exclama un jeune homme. Et le tout est facile à prouver. Ainsi, voyagez dans la province et vérifiez leur installation. Dans certains villages, on voit au plus cinquante maisons dont une seule semble confortable et solide: c'est le presbytère. Allez ensuite faire une visite dans leur cave. Vous y trouverez du vin de messe et bien d'autres liqueurs.

Jean écoutait ces jeunes gens dont l'éducation, sans être parfaite, semblait tout de même avoir été assez soignée.

— Moi, ajoute un autre, quand je vois venir un curé, je fais un détour de deux rues pour ne pas avoir à le saluer.

A cet instant, le même garçon interpella Delande.

— Sans doute, Monsieur, vous devez les connaître vous aussi, n'est-ce pas?..

— Oh! oui, très bien, mais pour les connaître, je ne fais pas deux coins de rues pour les éviter, je les rencontre et cause avec eux. Ainsi je les connais.

— Vous ne partagez pas notre opinion, vous aimez les curés...?

— Mais j'en connais de très intéressants et bien peu de si mal intentionnés.

— Ah! je vois, Monsieur est un ami des curés.

— Pourquoi pas? Mes amis, je suis Jean Delande, rédacteur à "*La Vérité*". Vous savez comme moi que les journalistes ne sont pas toujours les plus prudes. Je suis certain que vous ne pensez pas un mot de ce que vous affirmez. Tenez, j'entendais à l'instant ce jeune homme rapporter que les presbytères sont les plus belles résidences dans chaque village.

Ce jeune homme a dit la vérité, en partie du moins et très "en partie". Mais, vraiment, est-ce bien toujours le curé qui est en cause s'il est logé comme vous le dites? Ainsi, dans un village de la Beauce, j'ai connu un saint prêtre. Il demeurait dans un superbe presbytère. Mais je puis vous affirmer sans me tromper que ce n'était pas lui qui recherchait le confort. Non, mes amis, à y regarder de près, nous pouvons assurer que nous avons un excellent clergé. Ainsi, moi, j'ai fait mes études en leur compagnie. J'ai eu l'occasion de coudoyer, de voir à l'œuvre ces prêtres et de vivre avec eux. Ils ne sont pas ce que vous dites. Et vous pouvez me croire, je les ai connus de bien près.

— On reproche aux prêtres d'aimer l'argent, d'organiser des bingos, où il se passe des choses extraordinaires, et quoi encore.

— Il y a des cas singuliers parfois, je l'admets, mais c'est ce qui vient confirmer la règle générale. Somme toute, cet argent est

destiné à de bonnes œuvres. S'il y a des détournements, sans doute, ce sont des cas isolés. La propagande bien montée vient ensuite généraliser ces histoires.

“Moi, j'ai vu un communiste notoire se déguiser en prêtre, à Montréal, et insulter une jolie femme dans un tramway, en plein jour, au vu et au su d'une foule compacte. J'ai suivi ce faux prêtre qui racontait son exploit de voyou, qu'il était, en riant à gorge déployée. Sans doute avez-vous déjà rencontré de ces saloperies.

“Pour les presbytères, ne croyez-vous pas que le paroissien est plus en cause que le curé lui-même? Je n'ai pas d'objection à ce que le prêtre ait une belle résidence. Nos gens sont fiers de leur curé et aiment à ce qu'il soit bien logé. C'est tout à leur honneur.

“Je sais qu'il existe des histoires très singulières. Cela, tout le monde le sait. Est-ce la généralité? Non. La propagande monte une histoire et généralise des cas isolés bien

regrettables qui incitent des jeunes gens comme vous, bien élevés, à critiquer sans trop de raison.

“J’ai toujours cru que nous qui recherchons l’aisance et le confort dans la vie, ne devons pas critiquer celui qui nous imite, même s’il est membre du clergé. S’il se trompe, il sera jugé par un autre. Le mal existe, mais il n’est pas général.

“Par ailleurs, les scandales sérieux, vous comprenez ce que je veux dire, ceux que l’on raconte sur les membres du clergé, sont faux. J’ai eu la preuve de leur fausseté assez de fois pour ranger les autres dans le même tiroir.

“Voilà mon opinion, mes amis.

“Je sais qu’au fond, c’est un peu la vôtre car vous n’êtes pas assez stupides pour vous laisser monter la tête par une propagande que les communistes, dont je suis un ennemi, montent de toute pièce.”

Et là se termina cette affaire. Jean retourna à sa place, mais en arrivant à Mont-

réal, il eut le plaisir d'entendre le plus jeune lui chuchoter à l'oreille: "Monsieur, vous avez raison."

Cette réunion d'écrivains fut une corvée pour Jean. Cette fois il eut la désagréable surprise de rencontrer certains types de journalistes anglais et français, imbus d'une sottise fatuité et d'un pédantisme qui cadraient mal avec le type sans prétention et tout naturel qu'il était. Sans doute, les confrères qui liront ces lignes, ont-ils déjà été dans la même situation, en présence de certains novellistes de talent, mais prétentieux, qui vous regardent du haut de leur piédestal. Cette classe de journalistes est plutôt rare, mais il en existe. Le voyage de Jean eut été gâché, tout simplement, si, dans la soirée, il n'eut rencontré l'incomparable Louis Francœur, au *Queen's Hotel*. A cette époque, Louis Francœur était président de l'Association des Hebdomadaires français du Québec. Dans la chambre du président, on passa une des plus

agréables soirées. Debout, au milieu d'un groupe de quinze à vingt journalistes, Louis Francœur, un verre à la main, tint en haleine tous ses confrères. Son naturel et sa bonhomie en faisaient un insurpassable conférencier.

On écouta cet infatigable causeur raconter ses expériences, ses voyages, enfin, on écouta Louis Francœur presque toute la nuit. Les jeunes n'osaient pas interrompre cet intéressant et captivant journaliste, vraie encyclopédie vivante, dont la verve semblait intarissable.

Le lendemain, Jean revint par le premier convoi et se rendit directement au journal. Après avoir fait rapport de son voyage au chef, il appela Zirska.

— Allo, ma chérie, c'est Jean.

— Tu es de retour ?

— Oui, je me suis rendu directement au journal, car il était déjà tard. Rien de nouveau ?

— Oui, tu sais, j'ai trouvé un bel appartement et j'ai loué, car un autre l'aurait fait.

— C'est loin?

— Oh! non, tout près d'ici et toujours sur la rue St-Jean que tu aimes tant.

— C'est très bien. Je te verrai à midi. Mme Rowley est satisfaite?

— Oh! oui, elle a bien compris mon retard de quelques heures. C'est très bien, m'a-t-elle dit.

— Bon, je t'embrasse. Attends-moi à midi, je passerai. Ce soir, nous irons voir ta trouvaille.

Jean s'informa auprès de son remplaçant s'il y avait eu quelque chose de sensationnel, au port, en son absence.

— Tu sais, mon vieux, ton Maurice en a profité pour te passer un autre poulet que nous avons manqué.

— Ah! ah! laisse faire...

— D'ailleurs, lui dit le jeune homme, tu n'as pas à te plaindre. Tu le fais assez couramment.

— Ça arrive, mais là, il devient dangereux. Faudra y voir.

Le midi, Jean passa quelques instants seulement auprès de sa Zirska. Et le soir, les deux amoureux visitèrent l'appartement loué. La petite avait eu la main heureuse. Jean fut très satisfait.

Pendant les jours qui suivirent, Jean profitait de ses temps libres, (c'est une façon de s'exprimer), pour organiser son *home*.

Les jours se succédaient et la date du mariage était très proche.

L'avant-veille de cet événement, les journalistes se groupèrent autour du bureau de Delande et l'on bavarda avant de commencer la besogne.

On vint à parler des débuts de certains nouveaux dans la carrière.

— Moi, je m'en souviens comme d'hier, dit Delande. Notre chef m'avait envoyé à l'Académie Commerciale pour couvrir un congrès de l'U.C.C. Il y avait là, au moins huit cents

cultivateurs, venus de toutes les parties de la province. Un M. Caron, je crois, était alors ministre de l'agriculture.

“Les discours suivaient les discours et les journalistes avaient beaucoup à faire. A un certain moment, je fus interpellé par un doyen de la presse qui me demanda, en me remettant des textes, de bien en vouloir faire faire des copies, par les Académiciens. Et toute l'après-midi, je voyageai de la salle du congrès à la salle de dactylographie de l'Académie. Le doyen avait prétendu que c'était pour fournir des textes à tous les confrères; ce à quoi je n'avais aucune objection. Ce n'est que lorsque tout fut terminé que je réalisai mon erreur. Les journaux du soir n'avaient aucunement besoin de textes puisqu'ils n'avaient qu'à se servir des journaux du matin pour obtenir ce dont ils avaient besoin. Les plus vieux s'amusèrent beaucoup de ma déconvenue, mais j'acceptai l'initiation de bon cœur.

— Une autre fois, je serai plus intelligent, me dis-je.

D'ailleurs, je ne suis pas le seul qui fut initié de la sorte, et je connais des victimes de farces beaucoup moins drôles.”

## CHAPITRE X

### LE MARIAGE

Enfin, par un beau matin de novembre, dans la chapelle du Séminaire, le Révérend Paquin, aumônier des immigrants et ami du nouvel époux, unissait pour la vie Jean Delande, rédacteur à "*La Vérité*" à Zirska Parensky, la belle petite immigrante polonaise.

Jean était accompagné de son père et Zirska s'avancait au bras de Paul Laurin, confrère et ami intime de Jean, au même journal.

Après la cérémonie, il y eut réception dans un luxueux restaurant de la haute-ville, où les journalistes de "*La Vérité*" et des autres publications de la ville, s'étaient donné rendez-vous pour saluer les nouveaux époux.

Après le banquet, les invités se groupèrent autour du nouvel époux et de sa petite

femme, et on leur offrit les meilleurs vœux. Puis la conversation tomba sur les misères du métier de journaliste, des salaires de famine consentis par le bureau de direction et des heures de travail, après la journée. Sur ce chapitre, tous furent unanimes pour demander aux autorités un supplément de rémunération, lorsqu'un reporter est appelé pour couvrir un banquet ou tout autre reportage, après les heures régulières. Ce n'était que juste.

— Je crois, dit Laurin, qu'au retour de Jean, on devrait faire pression afin que nos représentations soient considérées.

Et l'on entendit toutes sortes de commentaires et d'opinions. Puis, après un dernier verre de *Cocktail* les invités commencèrent à se retirer les uns après les autres. Les journalistes reprirent leur travail de tous les jours, pendant que Jean entraînait sa Zirska à l'écart et lui demandait :

— Comment as-tu trouvé la cérémonie ?

— Oh! mon Jean, ce fut beaucoup mieux et beaucoup plus intéressant que je ne me l'étais imaginé. Tes confrères ont été charmants... ils semblent t'aimer, tes amis du journal. Ils m'ont souhaité les meilleurs vœux en des termes que seuls doivent posséder ces écrivains de carrière. J'en ai été touchée jusqu'au fond de l'âme.

— Moi, dit Jean, je suis un peu fatigué de serrer des mains et de m'entendre souhaiter le bonheur de toutes les façons. Combien m'ont souhaité des héritiers et des héritières! Pour leur donner satisfaction, il me faudrait avoir une famille de vingt-cinq enfants. Je veux bien avoir des fils et des filles, mais mes désirs ne vont pas jusqu'à vingt-cinq! Et puis, combien de fois on m'a dit que je serais heureux! C'est visible, n'est-ce pas?

— Oui, mon amour, et toute la vie.

— Bon! Maintenant, il va falloir nous préparer pour notre voyage. Tu sais, tous les journalistes ne peuvent se payer un voyage comme celui que nous allons faire. Heureu-

sement que ma mère a pensé aux dépenses, sans cela, il nous faudrait nous contenter de faire le traditionnel voyage à Ste-Anne-de-Beaupré.

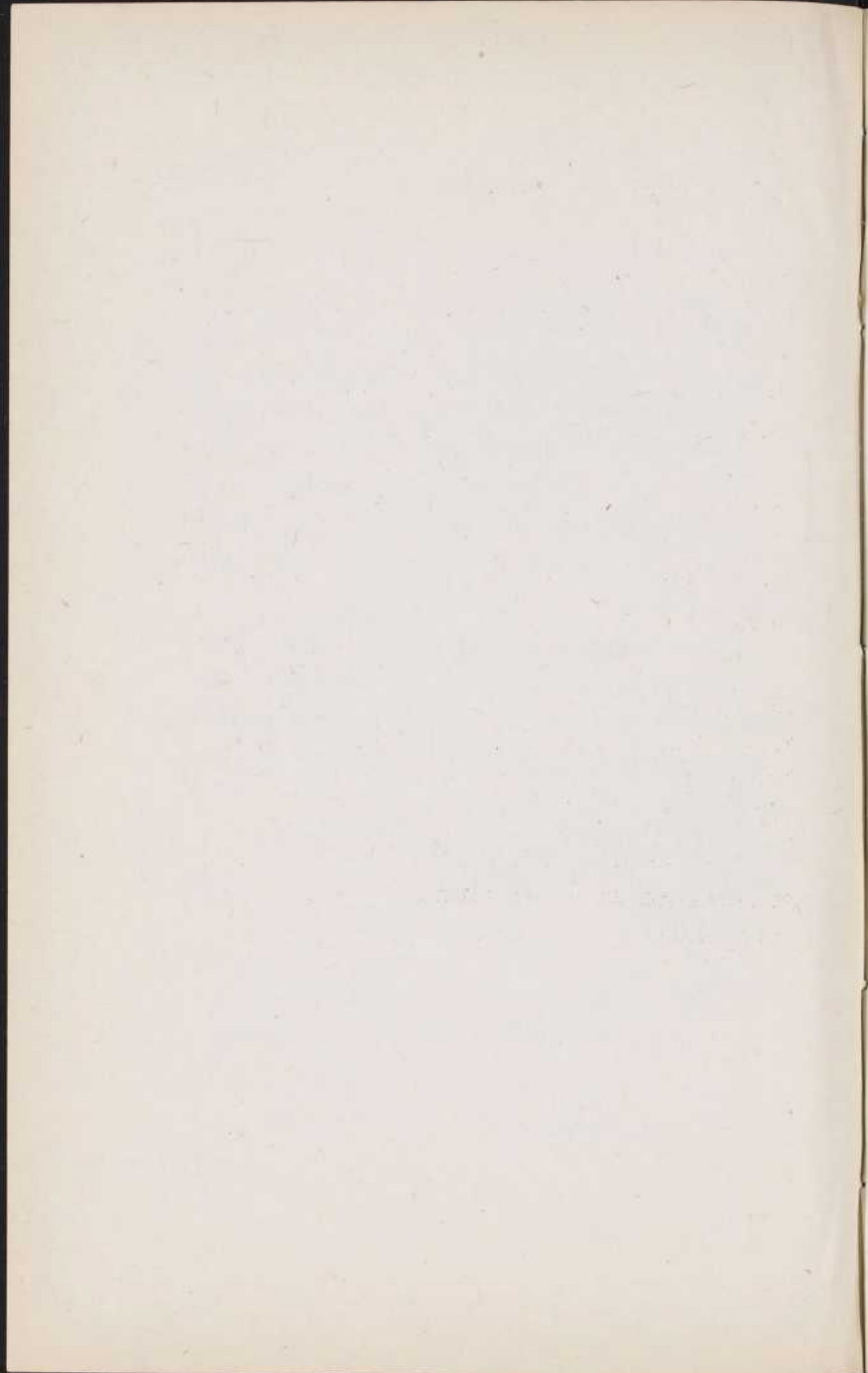
— Au fait, où allons-nous, mon chéri?

— Pas ailleurs qu'au Canada. On vante et l'on chante la beauté et l'immensité de notre pays. Il est certainement assez vaste pour nous permettre un long et intéressant voyage. Je veux te faire faire un voyage vers l'ouest et vers l'est de notre Canada. Nous ne le parcourrons pas dans toute son étendue mais nous irons vers les plaines de l'Ouest dont j'ai tant entendu parler par les immigrants, et tu constateras comme il est grand, comme il est beau, notre pays! Ensuite, nous ferons un retour vers les Maritimes. Ainsi, sans visiter notre patrie dans toute son étendue, nous aurons une idée de ce qu'elle est en réalité. Je n'aime pas ces voyages à l'étranger avant de connaître les beautés, les endroits pittoresques de ma propre patrie. Je veux te faire aimer ta patrie d'adoption, car

tu sais, le Canada sera, à l'avenir, ta patrie, celle de tes enfants comme elle est la mienne à moi. Lorsque tu le connaîtras plus étroitement, tu l'aimeras, tu aimeras la paix qu'il nous offre, la vie qu'il nous fournit sans parcimonie et les immenses possibilités, la richesse de son sol généreux. Le Canada, vois-tu, c'est l'avenir, car ses ressources sont illimitées et peuvent fournir de tout à ceux qui y demeurent.

Alors Zirska s'approcha de Jean, le regarda droit dans les yeux et dit en se tournant vers la fenêtre d'où elle voyait toute la basse-ville et le majestueux fleuve St-Laurent.

— O Canada, ma patrie d'adoption, pays de mes enfants! Je t'aime et te serai toujours fidèle.



## DEUXIÈME PARTIE

Freddy Groversky

### CHAPITRE XI

#### LE "GRAND CANADA"

Depuis un mois, Jean et Zirska savou-  
raient leur bonheur. Les deux amoureux  
avaient fait un inoubliable voyage de noces.  
Comme nous l'avons déjà dit, c'est au Cana-  
da et au Canada seulement qu'ils avaient  
voyagé. Sans l'avoir parcouru dans toute son  
étendue, ils avaient tout de même admiré no-  
tre beau grand pays de l'ouest à l'est. Ils n'a-  
vaient pas poussé la curiosité jusqu'aux limi-  
tes, mais aujourd'hui, Zirska avait une idée  
de ce qu'étaient nos grandes plaines de  
l'Ouest, comme elle n'ignorait plus le déve-  
loppement de nos provinces maritimes et mê-  
me l'Ile-du-Prince-Édouard. Ce fut toute une

révélation pour la jeune Européenne.

Les Américains ont une compréhension plus réaliste du vaste, du grand, de l'immense. Ces gens des vieux pays voient, et c'est naturel, l'étendue d'un pays d'un œil plus étroit, plus limité, plus cadré. Ils ne conçoivent pas de la même façon les immensités à perte de vue. Pour être clair, c'est comme si l'Européen calculait l'étendue des États-Unis, état par état, au lieu d'une unité indivisible, car c'est ainsi qu'il juge l'Europe avec la délimitation des frontières de chaque nation. En Amérique, on voit grand; les limites sont ignorées. C'est un tout, c'est presque un continent. C'est l'Europe sans délimitation de frontières, c'est l'union d'États tous administrés par le même gouvernement, formant un vaste pays, riche en tout, mais surtout d'une étendue que les Européens ne réalisent que difficilement.

Ce fut bien l'impression de Zirska. Cette vaste étendue, de pays presque illimité n'a-

vait pas de barrière, pas de frontière. Le mot *Province* divise moralement le pays par zones, comme le mot *État* divise le pays des Américains, mais le tout n'est pas étranger l'un à l'autre. Comme en Europe, le Québec et l'Ontario diffèrent par la langue, mais aucunement par l'administration, par l'idéal, par la nationalité. La prospérité de l'un fait la prospérité de l'autre. Les difficultés de l'un sont les difficultés de l'autre. En temps de paix comme en temps de guerre, c'est un seul pays, une seule nation et l'ennemi qui attaquerait Vancouver attaquerait Québec, comme celui qui attaquerait Halifax attaquerait la Colombie canadienne. Tous ces gens qui vivent dans ce grand Dominion ont la même nationalité canadienne.

Zirska, démonstrative, répétait souvent à son mari: "Quelle immensité, quel grand pays!" Elle comprenait maintenant la signification du mot "Grand" Canada.

Puis elle s'informait: "Avons-nous vu une grande partie du Canada, Jean?"

— Pas du tout, petite chérie. Nous avons visité le Manitoba. Il y a d'autres provinces encore plus grandes comme la Saskatchewan, l'Alberta, la Colombie canadienne, d'une étendue colossale. Tu ne pourras jamais comprendre son étendue en jugeant notre Canada avec des yeux d'Européenne. Nous sommes en mesure de recevoir des millions d'immigrants, mais nous désirons des immigrants choisis, des sujets normaux et bien intentionnés... Puis il ajouta :

— Ta venue efface à mes yeux bien des erreurs de notre gouvernement. Si tous les arrivants étaient des sujets comme toi, ma petite Zirska, comme il serait intéressant de faire de l'immigration !

Jean ne manquait pas d'occasions pour instruire sa petite épouse, pour lui faire aimer son pays d'adoption. Son succès était d'autant plus grand que l'enfant avait en lui une confiance qui allait jusqu'à la naïveté. Pour Jean, le Canada était un tout indivisible. Il ne ramenait pas son pays au cadre pro-

vincialiste de certains esprits étroits. Tous les habitants du Canada, qu'ils soient français, anglais, slovaques, ruthènes, russes, italiens ou irlandais, étaient des Canadiens et des Canadiens tout court. La question de langue était secondaire pour lui, d'autant plus qu'il maniait très bien la langue de Shakespeare. Jean n'ignorait pas la diatribe de certains extrémistes entre les deux plus grandes races : les Français et les Anglais. Ces querelles ou ces prétentions, aussi erronées les unes que les autres, n'ont jamais, croyait-il, intéressé la masse. Le peuple demeure indifférent aux préjugés de races. L'élément anglais est peut-être un peu plus fanatique, mais c'est dans la classe ignare, ou dans celle de certains parvenus ridicules et prétentieux que cette "bêtise" prend de l'ampleur. Les Anglais sérieux, instruits et intellectuels ne se laissent pas tromper par une argumentation de têtes fanatiques et exaltées, relativement à la nationalité. N'est-ce pas

stupide que ce mépris affiché par certains Anglais ou Français à l'égard de l'une ou l'autre race? Il y a belle lurette que la supériorité raciale ou, selon l'expression courante, la race "supérieure" a été admise comme une utopie qui ne trompe que les têtes chaudes ou les extrémistes sans jugement. Le passé des deux grandes nations qui ont fourni à notre pays ses colonisateurs n'est-il pas la garantie irréfutable de leur égale valeur..? Depuis quand la race française a-t-elle démérité aux yeux de l'humanité? Depuis quand les Anglais sont-ils devenus le sujet de mépris qu'affichent quelques fanatiques? Le Canada a été colonisé par les Français et si Louis XV n'avait pas tant négligé le Nouveau-Monde pour ne penser qu'à une cour corrompue, dont quelques femmes étaient le point de mire... les maîtres d'aujourd'hui n'auraient pu si facilement s'emparer du pays. Le fait est là, il faut l'accepter et somme toute, malgré la mesquinerie un peu explicable de la part des Anglais à de multiples égards, nous avons

des raisons, nous Français, de ne pas trop nous plaindre, et de vivre en excellente harmonie avec nos voisins. Telles étaient les pensées qu'exprimait Jean Delande. Zirska l'écoutait avec admiration, lorsqu'il lui disait toutes ces choses. Jamais, certainement, homme ne fut écouté plus religieusement. Et petit à petit, de mieux en mieux, tous les jours, elle devenait familière avec le français et avec son pays.

Quelle joie ce fut pour elle, lorsqu'elle put lire les articles de son mari. A ses yeux, c'était bien le plus grand écrivain qui soit ! Elle aurait soutenu cette prétention avec la dernière énergie. Mais, qui donc aurait pu le surpasser ? Ça ne se discute pas et ça se passe de commentaires.

Pour un enfant, les fourchettes et les couteaux s'envolent à l'occasion, avec leurs propres ailes... c'est tout naturel ; pour Zirska, il était aussi naturel que Jean fût le plus fort, le plus lancé... et cela sans discussion. Et la vie, avec la confiance naïve de la petite Zirsk-

ka, s'écoulait heureuse et belle pour les deux enfants. Nous l'avons déjà dit; Jean avait pu se payer un voyage de noces intéressant, grâce à la générosité de ses parents. Ce n'est pas avec le maigre salaire payé par le journal qu'il aurait pu se payer le luxe, non seulement d'un tel voyage, mais d'une vie confortable ou même aisée. Combien de fois Jean avait assisté à des discussions entre confrères au sujet des salaires. Les grands journaux français n'ont jamais donné un bel exemple de compréhension des sacrifices du journaliste et même si les magnats de la presse sont des millionnaires et possèdent des bureaux luxueux où sont logés les journalistes, ces derniers y crèvent depuis toujours. Jean eut l'intention de se fixer à Montréal, un jour, mais après des démarches nombreuses, il se rendit compte que, si les salaires étaient sensiblement plus élevés, la vie y était plus coûteuse et que le même mal existait là comme dans la Capitale.

Si Jean possédait des appartements assez confortables et assez luxueux, il le devait un peu à l'aide qu'il recevait de ses parents et aussi à son habileté dans bien des cas. Ainsi, à l'arrivée de quelques transatlantiques, le jeune reporter avait l'habitude de faire certaines besognes pour un restaurateur chinois, qui lui accordait des rémunérations vraiment intéressantes. D'autres fois, Jean parvenait à sortir du bateau une petite boîte dont il se doutait fort du contenu qu'il avait toujours voulu ignorer. Le céleste lui donnait un numéro, et dans la cabine correspondante, Jean trouvait une petite boîte qu'il utilisait pour coucher les feuillets dont il se servait pour prendre ses notes.

Un jour, cependant, un officier de douane dit à Jean qu'il se doutait du contenu de la boîte. A la surprise de ce dernier, il l'ouvrit et il n'y avait absolument rien. Mais si l'officier avait voulu faire du zèle, il aurait peut-être découvert que le couvercle était à double

fond, mais tout passa inaperçu. Est-ce condescendance ou oubli? toujours est-il que Jean ne fut jamais inquiété.

\* \* \*

Un soir, il assista à un caucus à la résidence d'un confrère. Il y eut des protestations et toutes sortes de commentaires. On désirait protester auprès de l'administration contre les salaires de famine de la rédaction. Longtemps on argumenta sur le choix de celui qui présenterait les doléances des chroniqueurs. Aucun ne voulait accepter la charge de peur de faire figure de chef et de déplaire aux propriétaires... Comme les rats qui voulaient attacher le grelot au cou du chat... tout le monde était d'avis, mais personne ne voulait accepter la tâche.

Enfin, la réunion se termina dans la gaieté. Laurin, chroniqueur judiciaire, était sur le piano et pendant que quelques reporters servaient de la bière, on chantait à tue-tête les plus belles folies du Jazz.

Soudainement, Laurin se mit à gueuler les strophes suivantes —

*Ah! Ah! pauvres journalistes,  
Quittez vite ces lieux;  
Faites-vous biffer de la liste  
Et rendez le monde heureux.*

Avez-vous déjà assisté à ces réunions de journalistes en goguette? Il n'y a rien de plus fou et aussi de plus bêtement spirituel. On entend de tout et comment! Ces jeunes, plus riches d'idées que d'argent, trouvent tout de même l'occasion de chanter et de rire dans leurs difficultés.

Enfin, avant de se quitter, après bien des discours persuasifs, on décida que Jean serait le porte-parole et que tout le monde supporterait ses doléances. Lorsque Jean informa Zirska que ses confrères l'avaient choisi comme porte-parole, elle le regarda avec des yeux admirateurs. Comme il était populaire, et puis, c'était bien naturel qu'on l'ait préfé-

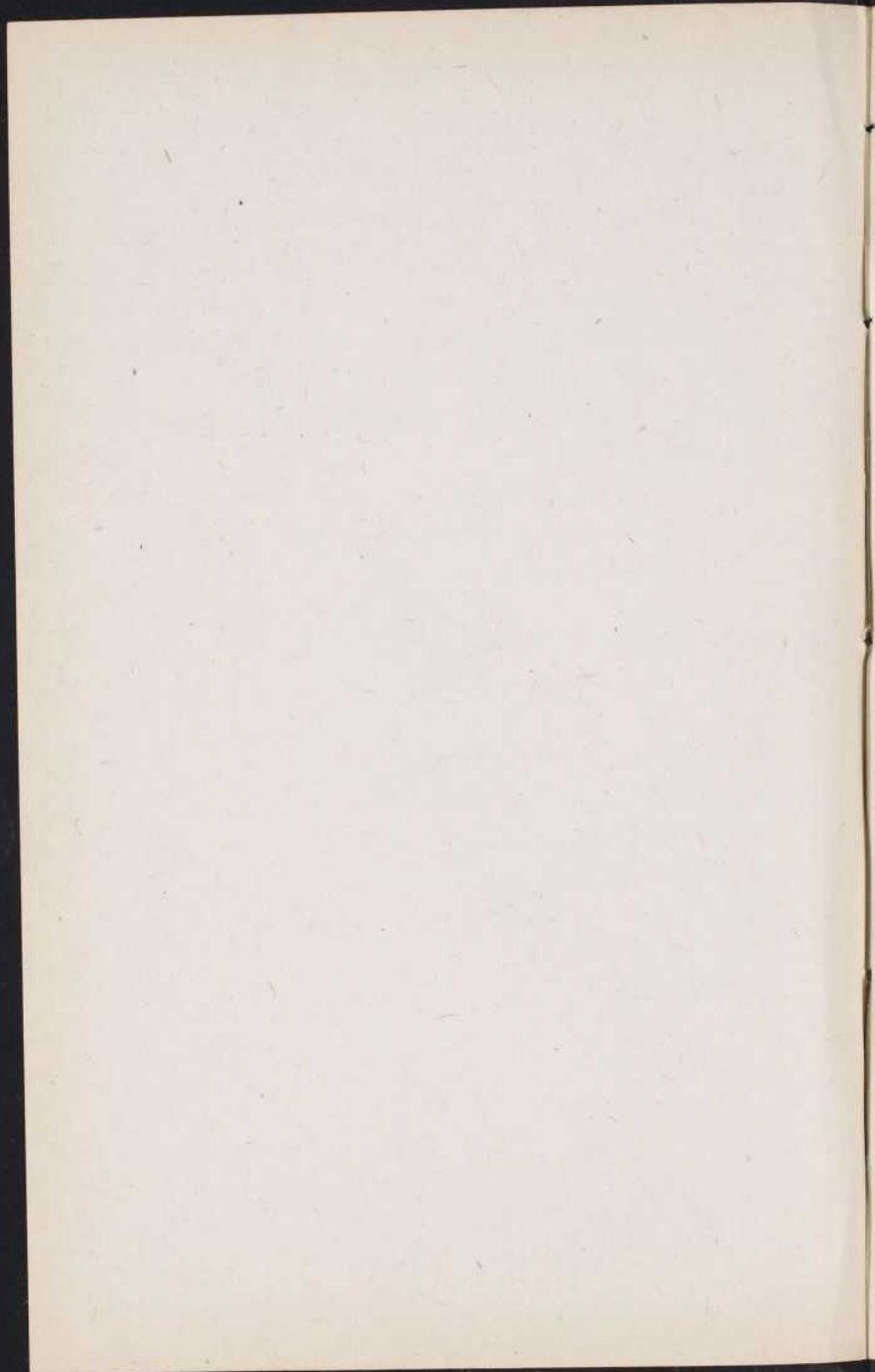
ré à tout autre; c'est un choix qui ne souffre pas de comparaison. Évidemment!

De son côté, Jean n'était pas si enthousiaste que Zirska de ce choix. Il craignait la réaction des patrons. Le croiraient-ils plus décidé que les autres? Le traitement qu'il recevait étant moins disproportionné que plusieurs, cela le plaçait, croyait-il, dans une situation presque dangereuse.

Il connaissait l'attitude des patrons à l'égard de la rédaction. C'est le département qui coûte cher et qui ne rapporte pas directement. Le journal bien fait, bien rédigé, bien présenté et bien écrit paye à la longue, mais trop à la longue... Et puis la rédaction représente le service dont on ne peut calculer le revenu à la fin de la journée, celui qui a une colonne de dépenses mais n'a pas la colonne du revenu. C'est important aux yeux des directeurs à tant le cent.

C'est bien pour cette raison que les employés de ce département sont les boucs émis-

saïres du journal. Nous connaissons des commis dont la capacité se résume à savoir allonger une colonne de chiffres, à entrer les écritures dans un grand livre et dont le salaire bat de moitié celui de ce pauvre bougre de reporter toujours en alerte, jamais libre, le soir pas plus que le jour.



## CHAPITRE XII

### LA RÉDACTION

La rédaction c'est donc la plaie. Mais elle-même, cette salle, contenait ses plaies vives. Elle les a sous forme de rédacteurs d'occasion protégés par certaines influences dont la principale est l'influence politique. Que d'injustices commises au nom de la protection politique ! Que d'incapables sont venus peupler la salle de rédaction du journal de Delande. Ici, c'était un Monsieur protégé par M. le Ministre un tel ; là, c'était le protégé d'un cousin du cousin du président, comme l'autre était le parent du gérant ou cet autre supporté par un ami du premier ministre. Dans la nomenclature des favorisés, on rencontre de tout. Et c'est ainsi que sur quinze rédacteurs, six ou sept étaient forcés de faire tout le journal, de se déployer, de se multiplier pour faire le travail de ces "fils à pa-

pa" installés confortablement en face d'une machine à écrire, pour rédiger les reportages de leurs confrères, moins bien partagés qu'eux. Bien des fois, ces favoris n'étaient même pas en mesure de rédiger un article convenablement, et le reporter devait compléter le travail commencé, le terminer sans gloire, car le titre de rédacteur de tel ou tel département appartenait à l'un de ces incapables.

Que d'injustices et d'actes de favoritisme révoltants ont été commis au nom de la politique et de la protection abusive!

Jean était en charge de la page maritime, et lui aussi avait ses envieux, des favorisés qui lui tiraient dans le dos. Sans être d'une capacité exceptionnelle, il était du moins dans les plus efficaces. Son activité en faisait, comme nous l'avons déjà dit, un rédacteur prolifique qui plaisait grandement au chef des nouvelles. Travailleur toujours en alerte, il était fort estimé de son chef pour les "exclusivités" que lui fournissait son départ-

tement, le port, aidé qu'il était par son ami, l'abbé Paquin. Cette aide, il l'appréciait d'autant plus qu'elle lui arrivait parfois dans des moments de "sécheresse" démoralisants. Et c'est alors qu'il lançait à l'aide de grandes manchettes des nouvelles inédites qui faisaient la joie du metteur en page et plus encore, celle du chef des nouvelles.

Enfin, le jour de la démarche arriva. Contrairement à ce que tous avaient appréhendé, le succès fut complet. En présence du patron, que tout le monde appelait le "Boss", Jean expliqua les doléances des ouvriers de la plume, avec une teinte de soumission et de bonne volonté qui plut au patron. On revint à la salle de rédaction avec la promesse certaine d'une révision de tous les salaires.

— Ça y est, dit Chagnon, enthousiaste.

— Félicitations!

— Oh! alors, dit Jean, il n'y a pas de félicitations à adresser à qui que ce soit. C'est notre travail à nous tous.

Pour célébrer cette bonne nouvelle, les journalistes se donnèrent rendez-vous au club des Marchands; à la sortie, il fut convenu qu'on se réunirait chez Delande le soir.

Après quelques verres, au club, Jean ne tarda pas. Il retourna à la maison, afin de voir où Zirska en était dans ses préparatifs.

Avant de quitter le club, Laurin, chroniqueur judiciaire, avait présenté à Jean, sa jeune sœur, Jacqueline Laurin. Ce fut une surprise pour Jean, qui ne revint pas d'étonnement de voir la ressemblance de la jeune fille avec son épouse. "C'est frappant", se disait-il...!

— Vous êtes la vivante image de Zirska, dit-il..!

— Ah! vous trouvez...? Mais qui est Zirska...?

— Ah! C'est juste, c'est ma femme!

— Crois-tu, Laurin, as-tu déjà vu deux personnes se ressembler autant?

— Je vous invite, mademoiselle, avait dit

Jean. Zirska sera heureuse de vous connaître. D'ailleurs, il n'y aura pas de plus beau spectacle que celui de se faire servir par deux mignonnes fillettes se ressemblant comme des sœurs.

— J'accepte, avait dit Jacqueline.

— Vous savez, ma jolie femme a un nom un peu étrange. C'est une jeune Polonaise que j'ai connue au port au cours de mes reportages.

— Ah! ah! dit Jacqueline... beau reportage.

— On me le dit souvent.

Et après une conversation sur le trottoir, avec quelques confrères, avant le départ pour la résidence de Delande, ce dernier dit au revoir à ses collègues pour retourner chez lui, accompagné de Jacqueline Laurin. Et c'est ainsi que Zirska connut un soir, chez elle, la sœur de Paul Laurin, chroniqueur judiciaire de "*La Vérité*", charmante Canadien-

ne qui était la vivante image, le sosie frappant de Zirska, la jolie Polonaise.

La surprise de l'enfant fut très grande. Jacqueline elle-même n'en revenait pas de voir une petite étrangère lui ressembler avec autant de fidélité. La seule marque apparente entre les deux enfants était la teinte de leurs cheveux qui variait, mais très légèrement. Il n'en fallut pas plus pour qu'elles devinssent de grandes amies. L'amitié qui débutait entre ces deux jeunes filles ne devait pas être brisée.

Dans la grande salle de la maison de Delande qui était, nous l'avons déjà dit, assez luxueuse, était dressée une table bien garnie de confiseries, de petits plats de toutes sortes et de bouteilles différentes ainsi que de nombreux mets. Jean regardait évoluer ces deux petites filles qui semblaient si jeunes, et il admirait ce superbe tableau. Une chevelure épaisse encadrait ces deux visages que Jean aurait comparés aux plus beaux profils du monde.

Zirska s'affairait autour de sa table tout en expliquant à Jacqueline la façon dont elle entendait servir ses visiteurs.

— Vous savez, Jacqueline, je veux faire le mieux possible... je ne connais pas encore bien tous les usages du Canada, mais vous m'aidez... et puis vous savez, Jean n'est pas difficile. Tout ce que je fais, il dit que c'est bien. Je soupçonne qu'il est un peu menteur et peut-être trop indulgent parfois! Mais vous savez, je fais mon possible.

— Ça se voit, dit Jacqueline, et vraiment vous réussissez à merveille.

— A merveille? Il me semble que c'est la première fois que j'entends ce mot... Ça veut dire bien ou mal?

— Bien, bien, Zirska...

— Oh! c'est bien alors.

— Vous savez, je connais beaucoup de "noms" maintenant, je veux dire de "mots". Avant longtemps, je parlerai bien la langue de Jean. Et puis, vous savez, je commence à lire les articles de Jean. Je comprends presque

tout, excepté quand il se sert de mots longs comme ça, (en indiquant avec ses deux mains).

— C'est bien de votre part, Zirska, d'apprendre la langue de votre mari... Je ne sais pas comment vous parliez à votre arrivée, mais vous faites réellement merveille aujourd'hui.

— Vous savez, quelquefois, je fais semblant de comprendre, quand Jean me parle, et parfois je ne comprends rien du tout. Mais **en le regardant bien**, il est si expressif, que je parviens à saisir ce qu'il veut me dire. Alors, je ris en moi-même. (Puis continuant)

— Jacqueline, vous êtes Canadienne... vous devez les aimer, hein! les Canadiens...? Ils sont si beaux...

— Oh! oui, dit Jacqueline.

— C'est drôle, quand je l'ai vu, Jean, pour la première fois, il avait l'air si gai, si rassurant et si bon! Je l'ai aimé tout de suite, comme ça... j'avais bien raison, n'est-ce pas, Jacqueline?

— Il me semble que les Canadiens, continuait la bavarde enfant, ne sont pas des hommes comme les autres. Moi, je les aime bien tous, mais j'aime d'abord mon Jean. Attendez, je vais aller le chercher et lui montrer notre travail... vous verrez... il va dire que c'est bien.

Jean avait tout compris et riait seul de la naïveté de sa petite femme.

— Jean, Jean, dit Zirska, viens voir notre table.

Jean entra, souriant, et dit... Bien, il me semble que tu aurais dû disposer ce plat au milieu, ces asperges sont trop près du coin, elles peuvent culbuter et les petits plats sont trop près des assiettes.

Zirska le regarda, surprise. Jean éclata de rire.

— J'ai tout entendu, petite bavarde, et si tu crois que je suis menteur, il faut que je me corrige.

Les deux enfants rirent de bon cœur, et Jean ajouta :

— C'est magnifique, comme cela. Nos invités peuvent arriver. Tout est prêt.

— Tu sais, Jacqueline m'a secondée et elle m'a promis de venir m'aider demain à dégarnir le tout. J'ai accepté.

— Très bien, très bien, vous ne pouvez que vous entendre vous deux.

— Venez souvent nous voir, Jacqueline. Zirska en serait ravie.

A ce moment, du bruit se fit entendre à la porte.

— Tiens, dit Jean, voilà nos invités qui arrivent.

Zirska s'élança vers la porte et dit :

— Entrez tout le monde.

Il faisait un peu sombre dans le vestibule et ce n'est que dans le grand salon où Zirska les avait conduits que l'on remarqua la grande ressemblance des deux enfants. Là, les réflexions succédaient aux réflexions.

Jean avait présenté Zirska d'abord et lorsqu'il arriva avec la sœur de Laurin, ce fut une surprise que tous ces spirituels bavards

commentèrent à leur façon. Oh! mais, dit Chagnon, le plus bruyant de la bande, quelle ressemblance!

Laurin, qui était un des plus remarquables, expliqua à ses amis son étonnement lorsque lui-même fut présenté à l'épouse de Jean.

— Il me semblait voir ma sœur en personne. Ce qui est encore curieux, c'est qu'elles sont à peu près du même âge et que leurs manières sont également identiques.

Les reporters sont naturellement curieux et l'on demanda à Jean de raconter comment il avait connu son épouse.

— Au port, mes amis, au port. Je venais de réussir à sortir d'une prison temporaire où m'avait enfermé un confrère, ai-je cru d'abord, mais plutôt des agents à la solde de Moscou, ai-je découvert par la suite. Soudain, je pris en filature un de ces espions que j'appelle "intelligence", favorable aux révolutionnaires dans notre port, agent que j'avais remarqué aux arrivages précédents, lorsque mon homme s'intéressa à ma petite

Polonaise et voulut sans doute lui faire la cour. Je suis intervenu et c'est ainsi que j'ai fait connaissance avec Zirska. En quelques mots, c'est en filant un communiste que j'ai découvert le bonheur. Zirska baissa les yeux.

— Tiens, tiens, dit Chagnon, les communistes ont du bon parfois... du moins cette fois-là.

— Oui, en cherchant quatre révolutionnaires russes, j'ai découvert mon amour et aussi mes quatre moscovites.

— Ah! dit Laurin, tu as également découvert tes hommes!

— Oui, dit Jean, tout en m'intéressant à Zirska qui avait causé longuement avec M. Paquin, je suivis mon jeune entreprenant avec qui j'ai boxé, s'il vous plaît, et que j'ai lancé par une porte, hors de la bâtisse de l'immigration. Furieux, le jeune homme revint et n'eut qu'une pensée: expliquer son humiliante sortie à quelqu'un et c'est précisément à ces quatre oiseaux qu'il confia son

histoire. En le voyant causer avec ces quatre arrivants, je n'eus plus de doute. J'avisai un officier et lui expliquai le but de M. Paquin. Conclusion: ils ont passé devant un bureau d'enquête et sont maintenant dans leur pays d'origine, la Russie, jusqu'à une nouvelle tentative d'introduction, sans doute.

— Bien, bien, dit Lebel, tu as eu du flair. Comment as-tu deviné que c'étaient tes révolutionnaires?

— Ah! mais c'est bien simple. A qui pouvait-il causer parmi ces arrivants si ce n'était avec ceux qu'il désirait informer. J'ai pris une chance et je ne me suis pas trompé. D'ailleurs, une erreur tirait à peu de conséquence.

A cet endroit, Zirska risqua...

— Vous savez, il savait bien qu'il serait mieux reçu que son communiste.

— Ah! dit Chagnon, vous croyez qu'il savait?

— Oh! il avait bien des chances. Les Canadiens sont si charmants.

Cette réplique fut applaudie par tous les confrères.

— Votre opinion des Canadiens nous fait hautement honneur, dit Laurin. Vous êtes bien sûre que les Canadiens sont si... charmants comme vous dites?

— "Sûre, oh! oui et certaine."

— Tiens, dit-elle. J'avais un ami en Pologne. Vous pensez que je l'ai vite oublié lorsque j'ai connu Jean. Ah! non, mais là... C'est Jean après tout.

On rit de bon cœur d'une telle naïveté.

On s'amusa ferme à cette soirée. Naturellement, il fut question de l'augmentation promise. On n'insista pas cependant.

Puis chacun y alla de son petit boniment. Chacun dans son département du journal a sa petite histoire.

Laurin raconta que la cour tout entière fut déridée le matin même, lorsqu'un pochard offrit poliment et avec un grand sérieux au président du tribunal à trinquer avec lui. L'offre était faite sans malice et avec le

plus grand sérieux, si sérieux que tout le monde éclata. Le président lui-même, amusé par le pochard, prit la chose en riant.

\* \* \*

Zirska et Jacqueline circulaient autour de la table; celle-là offrait du café et celle-ci des cubes de sucre. Rien de plus charmant que ces deux enfants.

On se quitta assez tard. Laurin et sa sœur cependant étaient demeurés après les autres.

Les deux amis causèrent longuement de leurs problèmes.

— Il est fort regrettable, disait Laurin, que l'on ne comprenne pas mieux notre travail. C'est bien humiliant de voir des typographes, habiles, je le concède, mais dont l'instruction est fort relative, gagner des salaires supérieurs aux nôtres. Il est vrai qu'ils ont leur union, ils sont unis et cela est leur force. Tu comprends comme moi que les journalistes n'accepteront jamais une union de

métier. Il faudrait la reconnaissance professionnelle de leur art et les patrons ne seront probablement jamais favorables à cette idée.

— Et réalises-tu, mon cher Laurin, que nous ne pouvons même pas défendre nos idées, notre politique, enfin notre manière à nous, d'envisager les problèmes? Non, c'est l'opinion du patron. Combien de fois, j'ai écrit des articles pour protester contre les mauvais immigrants qu'on nous a amenés au pays. Jamais une seule protestation n'a trouvé place dans le "journal". Mes articles n'ont pas dépassé le bureau du chef des nouvelles. De plus, ces critiques dont le patron a eu vent ne le disposent pas en ma faveur. Sans raisonnement, il faut savoir se courber en face d'un gouvernement qui représente la force, ou un parti, enfin. Et le moyen à notre disposition pour nous affranchir est paralysé par la finance. Fonder un quotidien publié par une association de journalistes et de typographes! L'idée est bien belle, mais la fi-

nance qui est à la base de cette entreprise manque à tous et tu sais comment.

“Pour ma part, je songe, oh! je ne sais comment, à publier un hebdomadaire où je pourrais écrire mon opinion, défendre les causes que je crois bonnes, protester contre les scandales comme ceux que j’ai vués au port, et encourager les mouvements qui méritent de l’être.

— Ainsi, dit Laurin, as-tu songé dans quel cercle vicieux nous sommes? A Trois-Rivières, à Sherbrooke et à Québec, c’est le même magnat qui contrôle les journaux. De l’est à l’ouest, il faut chanter avec lui les gloires du gouvernement ou critiquer les gouvernements qui lui déplaisent. Va à Montréal. Le plus grand quotidien français est encore entre les mains d’un magnat et si tu veux choisir le second sur la liste, eh! bien, tu t’aperçois que c’est le même conseil d’administration qui a le contrôle. Comment veux-tu sortir d’une telle impasse?

— A mon avis, je crois que des deux solutions: du quotidien publié par des journalistes et de l'hebdomadaire, c'est ce dernier qui offre le plus de garantie. Le capital... il en faut moins et qui sait, une offre, la chance et la bonne volonté aidant, avec tout cela, on peut peut-être réussir. A tout événement, en ce qui me concerne, je surveille et crois que si j'entrevois une chance de me lancer, je ne la manquerai pas.

— Toi, dit Laurin, tes parents peuvent te supporter, mais moi?...

— Je ne compte aucunement sur mes parents pour me lancer dans une telle entreprise, d'ailleurs, je serais mal venu. Jamais je ne pourrai me faire à cette idée. C'est sur moi seul que je compte. J'ai rencontré des éditeurs de journaux hebdomadaires et vraiment, ils ont du succès.

— Oui, oui, dit Laurin, mais le capital, toujours le capital.

— Quel mot! quel mot! dit Jean.

“ Voici comment j’entendrais le départ de mon affaire, Laurin, dit Jean...

“ Je désire étudier certains politiciens... il y en a de sincères parmi eux et lorsque j’aurai trouvé mon homme, je lui proposerai de lancer un journal pour supporter sa cause. Avec ses amis et les miens, il y aura peut-être moyen. Je cherche un centre et lorsque je l’aurai trouvé je travaillerai tellement, j’y mettrai tant de dévouement, j’y apporterai assez de bonne volonté, que je devrais trouver quelqu’un de bonne foi pour m’aider.

— Tu es optimiste, dit Laurin... mais qui sait, tu peux frapper.

— Tu sais, l’hebdomadaire bien rédigé et bien travaillé devrait faire vivre son homme. Un éditeur m’a confié que le journal seul ne suffit pas pour arriver, mais chaque petite imprimerie a son département de travaux de ville qui est nourri par la publicité du journal. A bien y penser, c’est acceptable, ce raisonnement. Et vois-tu, mon cher Laurin, l’indépendance, le plaisir de pouvoir dire : je puis

défendre les bonnes causes et supporter la politique la plus favorable à mon pays, sans être obligé de suivre les directives d'un patron plus intéressé aux piastres que lui rapporte sa lutte qu'au bien-être des administrés... C'est grisant seulement que d'y penser!

— Ton enthousiasme est communicatif. Oui, ce serait bien, mais comment arriver à ce résultat?

— C'est possible, c'est possible... il faut un peu de patience, du courage et de la ténacité. Je tiens à mon idée mordicus et je ne serai satisfait que le jour où je l'aurai réalisée. Après tout, le seul fait d'être délivré de ces magnats de la presse, en vaut la chandelle.

— Par ailleurs, je songe à autre chose parfois, dit Laurin. A l'amélioration de nos conditions de travail.

— Ah! ça, mon cher Laurin, tu tombes mal. Comment veux-tu améliorer un système vicieux en lui-même. Comment faire comprendre aux millionnaires de la presse une

telle idée? Plus ils en ont, moins ils payent.

— Tu sais, Jean, dit Laurin, je t'écoute. Je te trouve enthousiaste et tu vois grand. Peut-être réussiras-tu, mais j'en doute.

— Eh! bien, je n'en doute pas du tout, moi. Je suis peut-être trop confiant, mais ça n'est pas mal. Et il y a la chance. Pourquoi ne serait-elle pas aussi favorable à moi qu'à un autre? Je crois en la chance... je l'aurai certainement.

— Je te le souhaite de tout mon cœur, dit Laurin, en lui serrant la main.

— Bon, maintenant il faut partir. Tu es prête, Jacqueline? Les deux enfants avaient écouté religieusement les deux journalistes. Zirska regardait Jean avec des yeux admirateurs comme toujours. Jacqueline elle-même semblait partager l'enthousiasme de Jean. Son plaidoyer était si confiant... Sûrement, pensait-elle, il va réussir.

Avant de quitter la maison, Jean avait invité Jacqueline à venir fréquemment visiter sa petite épouse.

— Oh! oui, dit-elle, et demain je viendrai pour lui aider à tout remettre en place.

— Merci, Jacqueline, avait dit Jean.

Après le départ des Laurin, Jean s'approcha de sa petite Zirska et lui dit :

— Comme tu as été charmante, ma chérie!

— Moi, dit Zirska, étonnée? Mais non, c'est toi qui a été si intéressant avec Paul Laurin. Quel excellent journaliste tu fais! Tu es un grand savant, tu sais...

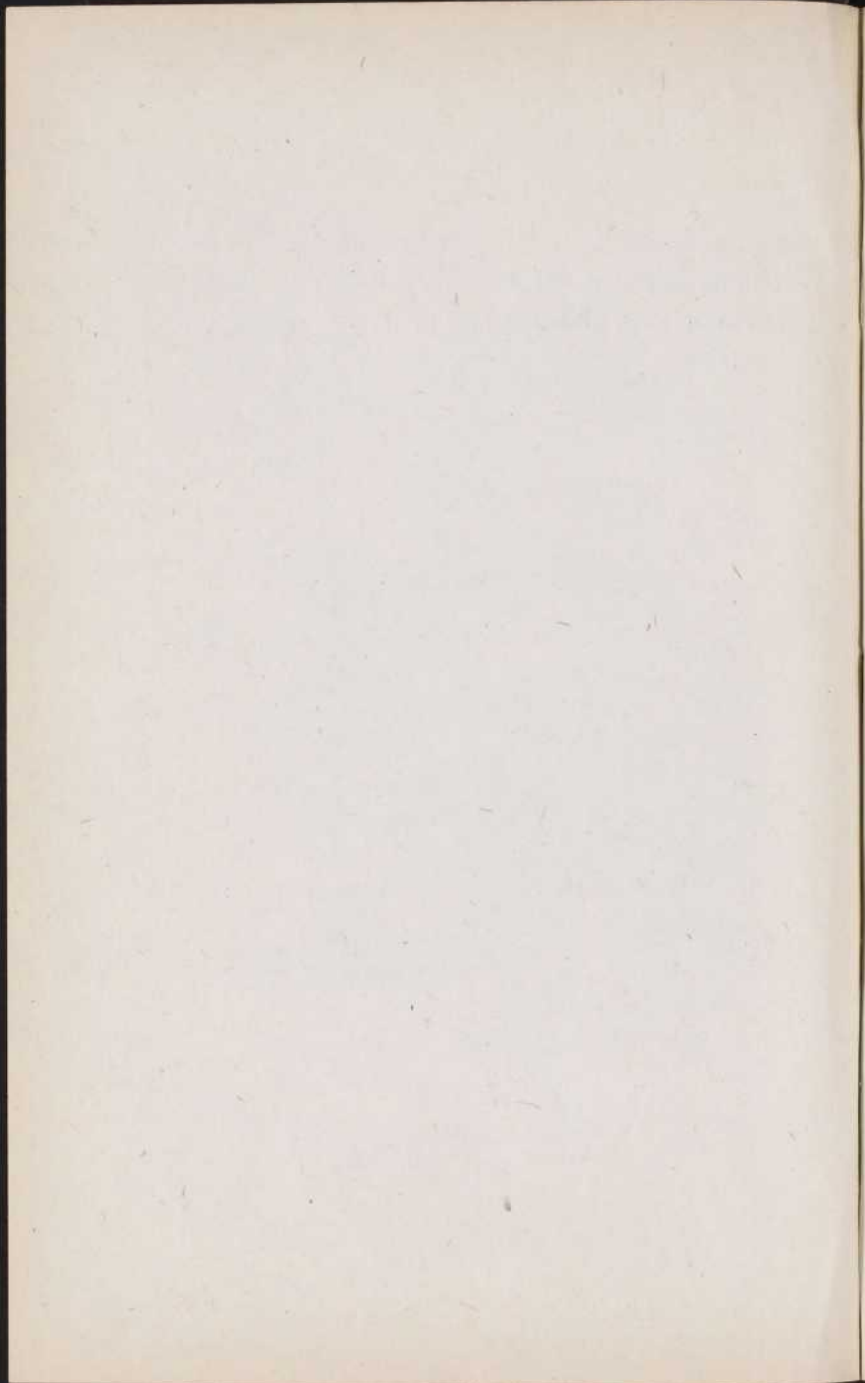
— Oh! oui, dit Jean en riant,... un grand... et plus que cela. Bon, Zirska, ma petite femme, il faut maintenant nous reposer. J'ai beaucoup à faire demain.

— Ah! mais, tout ça dit Zirska, en montrant sa table encore toute garnie?

— Demain, demain, petite chérie. Demain, tu sais que Jacqueline viendra t'aider. Toutes les deux, vous vous amuserez pendant que je travaillerai au port.

Les deux amoureux s'endormirent l'un près de l'autre, dans une pensée d'admiration

mutuelle. Jean rêvait à son journal... à son Hebdomadaire... il lui semblait que la chance le favorisait, qu'il était déjà en tête de son entreprise.



## CHAPITRE XIII

### LA FÊTE AUX HÛITRES CHEZ LES DÉBARDEURS

C'est par une belle journée d'automne que, ce matin-là, Jean quitta sa demeure pour le journal. Puis, il se rendit au port pendant que sa petite Zirska commençait à faire son ménage.

— Bonjour, Zirska, dit Jacqueline Laurin, qui arrivait.

— Bonjour, dit en souriant la petite Polonaise.

Alors les deux enfants, qui avaient transporté les plats, les assiettes, et caetera dans la cuisine, en firent le lavage tout en bavardant.

— Tu sais, Zirska, dit Jacqueline, Paul trouve que ton Jean est vraiment entreprenant. Il croit qu'il réussira. Il semble si sûr de lui,

— Certes, dit Zirska, il réussira. Pourquoi n'atteindrait-il pas le succès? Moi, j'ai toute confiance en lui. Il est si ambitieux!

Pendant que les deux jeunes filles bavardaient ainsi, Jean retournait à son poste.

Avez-vous déjà visité le port de Québec par un beau jour ensoleillé d'automne? Il faut choisir un jour où la bise n'est pas trop fraîche, car elle devient très désagréable. A l'arrivée, tout au fond, on voit les élévateurs à grain qui ressemblent à de silencieuses sentinelles.

Près de l'entrée se trouvent les hangars de la Clark Steamship où, à certains jours, l'activité est très grande. Puis, plus loin ce sont les bâtisses de l'immigration ou les bâtisses du gouvernement. Plus loin encore, vers le brise-lames, il y a d'autres hangars pour recevoir la marchandise de certains fréteurs. Et c'est l'extrémité du brise-lames. Voilà une place qu'affectionnait le jeune reporter.

Combien de fois assis, seul, sur le quai, au bout du brise-lames, les pieds pendants au-dessus du fleuve, le jeune Delande s'était perdu dans des rêves lointains. Il admirait la beauté de notre majestueux fleuve où passaient, par intervalles, d'étincelants vaisseaux que les brillants rayons du soleil doraient et enjolivaient d'un éclat particulier. Alors les yeux perdus dans l'immensité, Jean songeait à ces vers de Nelligan :

"Ce fut un vaisseau d'or dont les flancs diaphanes  
"Révélaient des trésors que les marins profanes,  
"Dégoût, haine et névrose, entre eux ont disputé.  
"Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?  
"Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?  
"Hélas! il a sombré dans l'abîme du rêve."

Longtemps, trop longtemps parfois, il s'attardait dans ces rêveries troublantes. Il sentait alors vibrer les fibres les plus intimes de son être et son cœur et son esprit se noyaient dans cette immensité de beauté, de lumière et de rêve.

Souvent il réalisait ce qui se passait autour de lui après des heures et c'était alors

une course folle pour retourner à son bureau du journal. Un jour, cependant, il dut avouer à son chef la vraie raison de son retard.

— La température était si belle, le fleuve si lumineux et la nature si invitante, que je me suis perdu dans une rêverie sur le quai, au bout du brise-lames.

Le chef, qui était un esprit cultivé, lui dit :

— Va à ton bureau, mon petit, et vite. La rêverie, ça fait partie du métier ; ce sont nos plus beaux et nos meilleurs moments.

Un jour qu'il s'oubliait ainsi, par une température idéale, il fut interpellé par quelques débardeurs qui passaient.

— Hé bien !.. le journal... viens ici...

Jean se dirigea vers eux.

— Assieds-toi ici, nous allons te faire goûter aux bonnes huîtres de Caraquet...

Tous ces débardeurs connaissaient Jean, non pas par son nom, mais ils l'interpellaient : Hé ! le journal...

Jean comprenait et n'en demandait pas plus. En rangée, assis sur le quai, au mi-

lieu du port, une goélette ancrée au-dessous d'eux les débardeurs attrapaient au vol des huîtres qu'un jeune homme leur lançait de la goélette, plus bas. Tous avaient à la main une bouteille de bière, Black Horse, Carling, Molson, Dow, Frontenac ou Boswell et buvaient ce que l'on appelle un "Frog", mélange de bière et d'huîtres. Jean fut gratifié de sa bouteille et saisit au vol une huître lancée et que le jeune homme avait forcée avant de la refermer pour la lui envoyer. Rien de plus curieux que cette rangée d'hommes comme attablés devant une goélette trop basse et qui se rafraîchissaient en buvant de la bière et en mangeant les huîtres de Caraquet.

De temps en temps, on entendait : "A moi, garçon" et le jeune homme lançait ses huîtres. Il y avait là un baril plein, sans compter des douzaines d'autres... c'était une cargaison d'huîtres.

— Dis donc, petit, lui dit un gros homme, ne fais-tu qu'écrire, à ton journal?..

— Que voulez-vous que j'y fasse? C'est mon métier.

— Qu'importe, dit un autre. Tu dois devenir vide... c'est-à-dire tu ne dois pas savoir souvent quoi dire?

— Ah, ah!.. elle est bonne celle-là, un journaliste qui ne saurait plus que dire... ah!... mais!... ce serait le bouquet.

— Il y a toujours quelque chose à dire. Et les accidents, les arrivages de bateaux, enfin tout ce qui se passe dans la vie. C'est un éternel recommencement. Le journal de la veille peut ressembler à celui du lendemain, et si la nouvelle est semblable, elle est d'actualité par les noms différents, la date et tout. Tenez, la semaine dernière, je suis venu au port un matin, et réellement je n'avais rien trouvé d'intéressant. J'allais retourner "vide" comme vous le dites, lorsque je remarquai un frétteur à bord duquel il y avait six grosses cloches. Après information prise, j'ai su que ces cloches seraient installées dans des clo-

chers d'églises en quelques villages près de Québec. J'avais ma nouvelle et avec cela, j'ai bien bouché une colonne et plus du journal. Et voilà, il y a toujours quelque chose à dire.

— Qu'importe, dit un autre, je serais fort embêté.. pensez, toujours écrire... ah! ce que ça doit être ennuyeux. Ah! quel métier.

— Ah! pour cela, dit Jean, vous pouvez le dire. Vous l'avez, "Quel métier"!... Vous avez raison plus que vous ne le pensez. Avec cela, peu rémunérateur.

— Quoi, dit un autre, veux-tu dire que ce n'est pas payant?

— A qui le dis-tu?

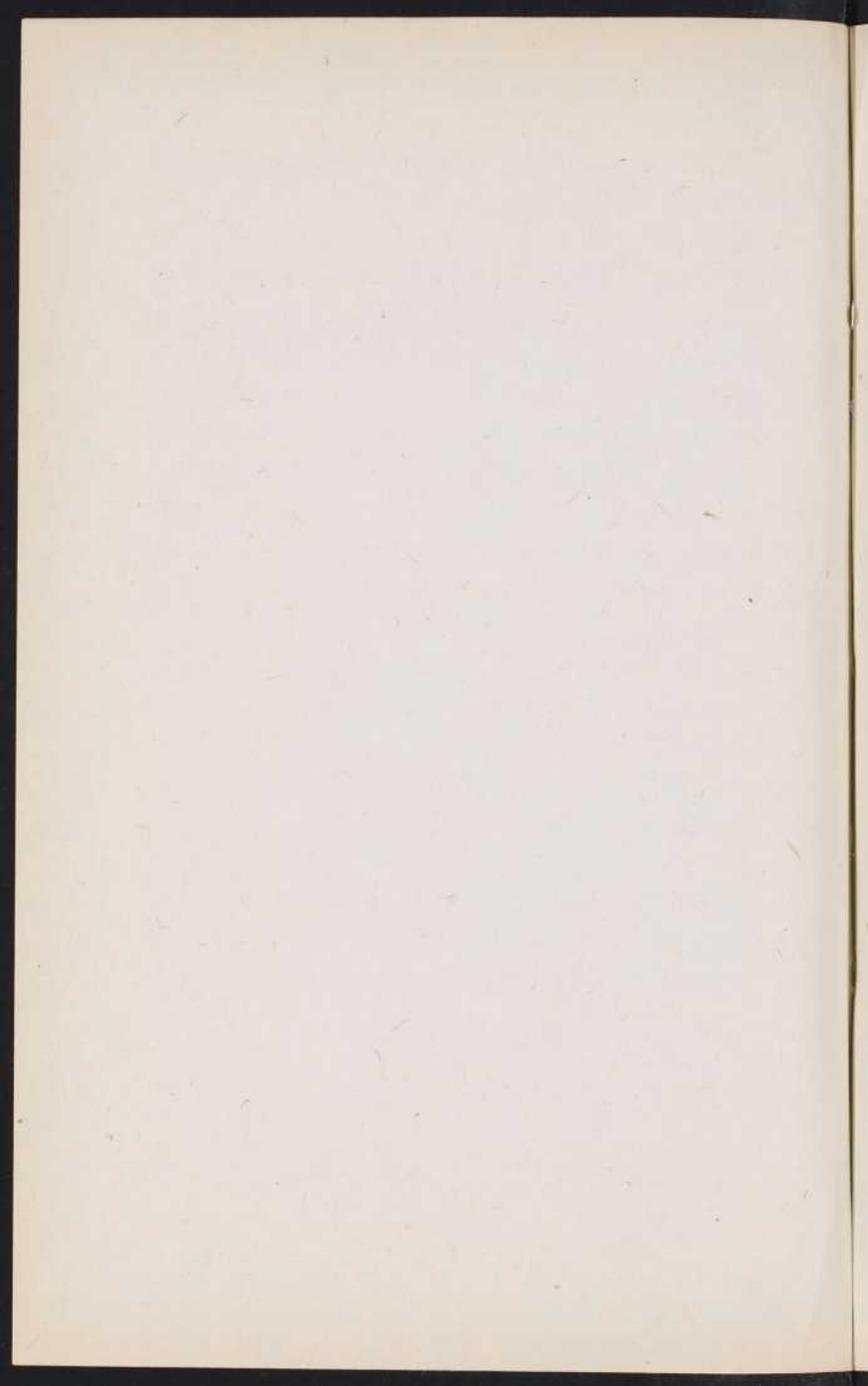
— Vrai, bien vrai, relance-t-il...

— Et comment, dit Jean...?

— C'est égal, affirma un travailleur, j'aurais cru cela bien payant.

— C'est le métier le plus ingrat qui soit. Bon je vous quitte, mes amis, car je suis déjà en retard.

— Au revoir!



## CHAPITRE XIV

### CHEZ LES JOURNALISTES

En arrivant au journal, Jean trouva ses confrères en effervescence. On discutait, on s'interpellait enfin, tout le monde semblait agité, et parlait en même temps.

— Qu'y a-t-il donc, se demandait le jeune homme?...

Le chef s'approcha de Jean et lui dit :

— Imagine-toi que le bureau de direction du journal trouve notre démarche et notre demande d'augmentation mal venues. On invoque toutes les raisons. Diminution des annonces, exigences drastiques des unions ouvrières, enfin tout. On va jusqu'à faire des reproches à la rédaction. Le journal manque d'intérêt, paraît-il.

— Ah! pour ça, dit Jean, ils en ont certainement pour leur argent.

— Tu parles, hein !

— Est-ce définitif ? Rien à faire ?

— Je ne crois pas et je te conseille de ne pas insister. Les directeurs ne semblent pas vouloir argumenter longuement. Tu sais que des fils à papa te jaloussent et s'ils se sentaient capables de couvrir le port avec satisfaction, il y aurait belle lurette qu'ils auraient demandé ton expulsion.

— Oui, je sais, mais je te l'ai déjà dit. Je n'ai pas l'intention de végéter longtemps ici. Ils n'auront sans doute pas l'occasion de demander mon expulsion. Ils auront mon avis avant !

Et c'est ainsi qu'une démarche bien commencée et sur laquelle comptaient ces pauvres bougres de journalistes devint lettre morte. Les reporters continuèrent à se dépenser pour un patron millionnaire qui était trop pauvre pour payer ses journalistes. A quand la nouvelle tentative ? On se le demandait ; quant à l'augmentation, elle semblait renvoyée aux calendes grecques. Les jour-

nalistes seront payés, comme dirait Dekobra. “quand les baleines pondront des œufs à la neige dans les coquelicots”.

En quittant la salle de rédaction, on se retrouva, comme si on s'était donné le mot, au club des Marchands.

Là, Chagnon laissa aller son caractère impulsif.

— Les salauds, quand on sait les dividendes payés aux directeurs. C'est honteux. Quand donc aura-t-on justice?

— Je le disais, hier, à Laurin, dit Jean. Il nous faut nous lancer dans l'hebdomadaire. Pour ma part, je crois que je ne retarderai pas longuement maintenant.

— Le quotidien publié par des journalistes et des typos, serait une entreprise presque téméraire.

— Oui, dit Chagnon, mais l'hebdo ne se part pas avec des rosaires!

— Non pas, dit Jean, mais il faut moins de capital. Je vais travailler à combler cette lacune.

— Moi, dit Chagnon, je désespère. Vais-je tirer le diable par la queue toute ma vie? Mes affaires sont dans un état lamentable. Je comptais sur cette augmentation pour tout boucler; voilà bien la fin de mes espoirs. C'est à nous dégoûter de vivre!

— Voyons, mon bon Chagnon, espère. La chance n'arrive qu'une fois, dit-on... il faut la saisir... tu auras ton tour va!..

— Plus souvent, dit-il... ce tour, je ne puis l'attendre toute ma vie.

— Je suis dans le même cas que toi, mon cher Chagnon... C'est moins grave cependant, car je puis attendre un peu de secours et je sais que toi tu es sans ressources.

— Et comment! dit-il... J'ai envie de m'enfermer dans ma chambre pendant un mois, tous les soirs, afin de ramasser quelques sous pour payer mes débiteurs. Mais même dans un mois, je n'aurais de quoi qu'à payer les intérêts.

— Pas de blague, es-tu si fauché que cela?

— Ce n'est pas cela, mais mon prêteur augmente la somme de deux dollars chaque semaine... et lorsque j'ai payé cet intérêt abusif, il me reste juste ce qu'il me faut pour payer ma pension et m'habiller.

— Tu es bien à plaindre, mais à ta place, je demanderais à ce prêteur d'attendre la somme et de couper l'intérêt s'il veut être payé.

— Je vais être obligé de le faire, mais je manque à ma parole et tu sais... je ne suis pas riche...

— Mais tu es honnête, je le sais.

Il n'était pas seul ainsi... le pauvre bougre, plus riche d'idéal que de ronds.

Ah! oui, ils sont nombreux ces pauvres, ces pauvres en habit noir que l'on croit dans une aisance relative, mais qui, en réalité, n'ont pas souvent le rond qui leur permettrait de faire taire un estomac exigeant et qui demande plus souvent qu'à son tour, pour ces âmes trop fières. Ces journalistes—plusieurs,

du moins—me font un peu penser à ces pauvres, ces vrais pauvres qui cachent sous une écorce élégante une misère dont personne ne se doute.

Après ses six années de journalisme dans les quotidiens, Jean était encore à trouver un journaliste fortuné. Le cas de Delande était peut-être un des plus particuliers, mais avec le bon cœur qui le caractérisait, il n'était jamais plus riche que les autres, car le surplus dont il pouvait disposer, ce sont le plus souvent ses confrères qui en profitaient... il était un peu le banquier sans intérêt de tous ses intéressants emprunteurs.

Ce pauvre Chagnon, n'était-il pas un de ces jeunes plus riches d'idéal que de toute autre chose. L'argent, pour lui, n'avait aucune importance. Qu'est-il devenu? Delande l'a depuis longtemps perdu de vue. Sans aucun doute, il n'est pas plus riche aujourd'hui que jadis, mais a-t-il trouvé un peu du bien-être dont il avait tant besoin. Il était crâne et curieux, ce Chagnon. Il aurait ri en face de la

douleur comme il aurait pleuré de joie. C'était un caractère rempli de contrastes, mais en somme un aimable confrère. Combien de fois, Jean l'avait aidé... il devait toujours remettre, mais cela ne lui arrivait jamais. S'il avait su cependant que son confrère en souffrait, que n'aurait-il pas fait pour solder ses emprunts? C'était un grand cœur.

Parmi ceux qui revenaient à la mémoire de Delande, il y avait Lebel, à la gueule si sympathique; Degagné, qu'il a perdu de vue depuis assez longtemps; Estival, l'encyclopédie vivante; le bon Louis Belisle, aujourd'hui directeur d'une importante imprimerie; Mas-sue, toujours sur la brèche; Gamache, le compilateur; Beauchamp, aujourd'hui avocat; Hardy du journal du matin; Morasse, de regrettée mémoire qui ne comprenait son bureau que lorsque tout était dans un désordre indescriptible; Mercier, Fortin, Bouchard, le bon vieux Paré, de Lévis, jamais bien chanceux, mais toujours satisfait; et enfin ceux de la haute rédaction que Jean avait moins con-

nus car la haute plume avait un appartement privé que l'on ne pouvait franchir facilement. Il y avait là, MM. Harvey, Beaudry, aujourd'hui dans la diplomatie, et au journal du matin, les Turgeon, Bernard, Chassé et quelques autres.

J'allais oublier Bernier qui, je crois, trime encore dans le métier.

Jean repassait tous ces souvenirs et n'oubliait aucun détail de sa vie de reporter si peu rémunératrice.

Avant de se rendre à la maison où il savait que son épouse adorée l'attendait avec Jacqueline Laurin, il pensa à la peine qu'aurait Zirska d'abord, et Jacqueline intéressée à double titre par Delande et par son frère Paul Laurin. Comment leur apprendre cette mauvaise nouvelle? A la porte du journal, il rencontra Laurin.

— Tu sais, Paul, Jacqueline est chez moi. Elle est venue prêter main-forte à Zirska, pour remettre tout en ordre. Il m'en coûte de leur raconter notre déconvenue.

— Que veux-tu, mon cher Jean, il faut bien le leur apprendre, car un jour ou l'autre, elles le sauront.

— Tu as raison, mais je me demande si vraiment tout espoir est perdu. Le chef m'a dit de ne pas insister. Je ne le ferai pas, mais il me semble que si l'on revenait à la charge dans quelque temps, nous aurions peut-être une chance.

— Dans ta position, mon cher Jean, je te conseille de laisser tomber. Tu connais les mesquineries de certains financiers et puis les "mouchards" qui te guettent. Je sais que tu tiens comme ça à ta position, mais entre le salaire que tu retires et le temps que cela peut prendre avant ton orientation ailleurs il peut y avoir trop de temps. Assez pour te placer dans une situation délicate même avec les secours que tu reçois.

— Tu as bien raison. C'est humiliant tout de même. Je te jure cependant, Laurin, que si je ne parviens pas à réaliser mon hebdoma-

daire, je vais assez étudier cette question d'association professionnelle, que je parviendrai à solutionner nos problèmes.

Depuis longtemps, il était question de cette association professionnelle. Un journaliste avait déjà lancé l'idée, mais l'opposition des patrons avait tout réduit à néant. Depuis, aucune tentative n'a été faite.

Comme il s'y attendait, Zirska et Jacqueline causaient en attendant son arrivée.

—Voilà qui est bien, dit-il. Je vais dîner en compagnie de deux Zirska. Votre ressemblance est si extraordinaire!

Le repas du soir fut gai et agréable. Les deux jeunes filles qui ignoraient la nouvelle que Jean se préparait à leur annoncer, causaient avec joie. Après le souper, les deux enfants rejoignirent Jean dans son bureau où il les avait appelées.

—Imaginez-vous, mes petites filles, que le bureau de direction du journal refuse maintenant l'augmentation promise. Je n'ai pas à vous dire que ces messieurs ont dressé

une liste de leurs doléances et de leurs raisons afin de ne pas augmenter le salaire des journalistes. Les explications ne manquent pas, vous pouvez me croire. Les typos sont trop exigeants, paraît-il... Voilà des messieurs plus chanceux que les amis de la plume.

Zirska demeura muette de surprise...

— Mais c'était promis, cette revision, dit Jacqueline... et ils refusent maintenant?...

— Oh! vous savez, le "boss" comme on dit, est moins à blâmer que les membres du bureau de direction. Ces messieurs ont besoin d'intérêt. A tout prendre, je crois que le gérant, qui connaît plus que les autres, les misères des écrivains, serait assez bien disposé, mais il y a les "ignorants" du bureau de direction. Eux ignorent tout, s'ils connaissent le tant le cent. Voilà pourquoi on va jusqu'à nous dire que le journal manque d'intérêt... J'ai dit au chef et je crois avoir raison qu'ils en ont certainement pour leur argent. Et comment encore. C'est extraordinaire. Ces messieurs n'ont vraiment pas de cœur. Le

mot "intérêt" est suffisant pour laisser végéter dans une situation quasi intenable une quinzaine de pauvres écrivains qui auraient tant besoin de cette petite augmentation. Et dire de plus que non seulement nous sommes à leur merci, mais encore que nous ne pouvons même pas nous défendre dans notre journal. Non, on écrit, on écrit... on est rouge quand le patron est rouge, on est bleu quand le patron est bleu et on est rien du tout lorsque le patron ne peut s'entendre avec l'un ou l'autre des partis. Machines payées pour écrire, hommes sans opinions, écrivains à tant la ligne, on écrit pour écrire.

— Non, cette situation a trop duré, il faut que ça change. Mais comment...

— Vraiment, pensait Delande, c'est une anomalie qu'il faut corriger. Pourquoi passerai-je ma vie à défendre tel ou tel gouvernement, s'il n'est pas à mon goût à moi...? Pourquoi supporterai-je tel ou tel maire, si la gueule du choix du patron ne me plaît pas?

Pourquoi serais-je rouge ou bleu selon la volonté du patron... Non, cette situation ne peut durer. Il m'en coûtera les sacrifices qu'il faudra, mais je vais partir mon journal quel qu'en soit le risque. Rien ne pourra m'arrêter. J'y suis décidé et bien fort sera celui qui me barrera la route. En avant, vers mon hebdomadaire.

Cette décision prise, Jean n'eut plus de repos. Il était si confiant, si ardemment décidé qu'il étudiait déjà les endroits propices et il songeait même au nom qu'il donnerait à son journal.

*Audaces fortuna juvat...* se disait Jean. Si la fortune sourit aux audacieux, on va voir un type qui va avoir de la hardiesse et comment. Qui ne risque rien n'a rien. Je risque le tout pour le tout, mais je risque.

— Zirska, dit un soir le jeune homme, je suis décidé à m'affranchir. Je n'aurai de repos que lorsque je serai propriétaire de mon propre journal pour pouvoir être utile à mon

pays en défendant la politique qui lui convient, pour pouvoir dénoncer les opportunistes, “les candidats-pailles” et tout ce qui n’est pas conforme à la justice et à la vérité. Oui, Zirska, ce jour viendra et je le veux le moins éloigné possible. J’ai de nombreuses idées en tête et certes, sur le nombre, une aura sans doute du succès. Ne vaut-il pas la peine de sacrifier quelques années de ma jeunesse pour m’assurer un revenu indépendant et une vie libre hors de tout esclavage — et spécialement de l’esclavage du journalisme à tant la ligne—au service d’un patron qui me force à accepter son opinion et sa manière d’envisager les problèmes du pays? Je suis autant en mesure que lui de prendre ma propre décision sur les problèmes du Canada. Je ne veux plus défendre l’idée des autres. C’est mon opinion; la mienne vaut bien celle de ces magnats qui, la plupart du temps, sont des juges fort mauvais, avec leurs arguments basés au poids de la bourse.

Jean se sentait déjà plus libre. Le seul fait de parler de sa liberté lui donnait le vertige. Comme il va travailler à son œuvre et comme il va la réussir ! Zirska n'avait aucun doute sur l'issue de ses espérances. Certes il réussira et il surprendra tout le monde par son habileté, par son savoir-faire. Après tout, se disait-elle, ces messieurs ont débuté dans la vie... ils ont eu un commencement. Jean, lui aussi en était là, mais lui, il était plus habile, se disait-elle, plus entreprenant et beaucoup plus sûr de lui.

Voilà ce qu'avait inspiré à Jean le refus d'augmentation de la part des patrons.

Jacqueline Laurin comprenait mieux le désappointement de Jean et son désir de s'affranchir que la petite Zirska. Pour cette dernière, son Jean c'était l'homme à succès, celui à qui tout réussit, enfin il était la chance personnifiée. Jacqueline se rendait plus sérieusement compte de la situation et partageait mieux les rêves de Jean. Son ambition

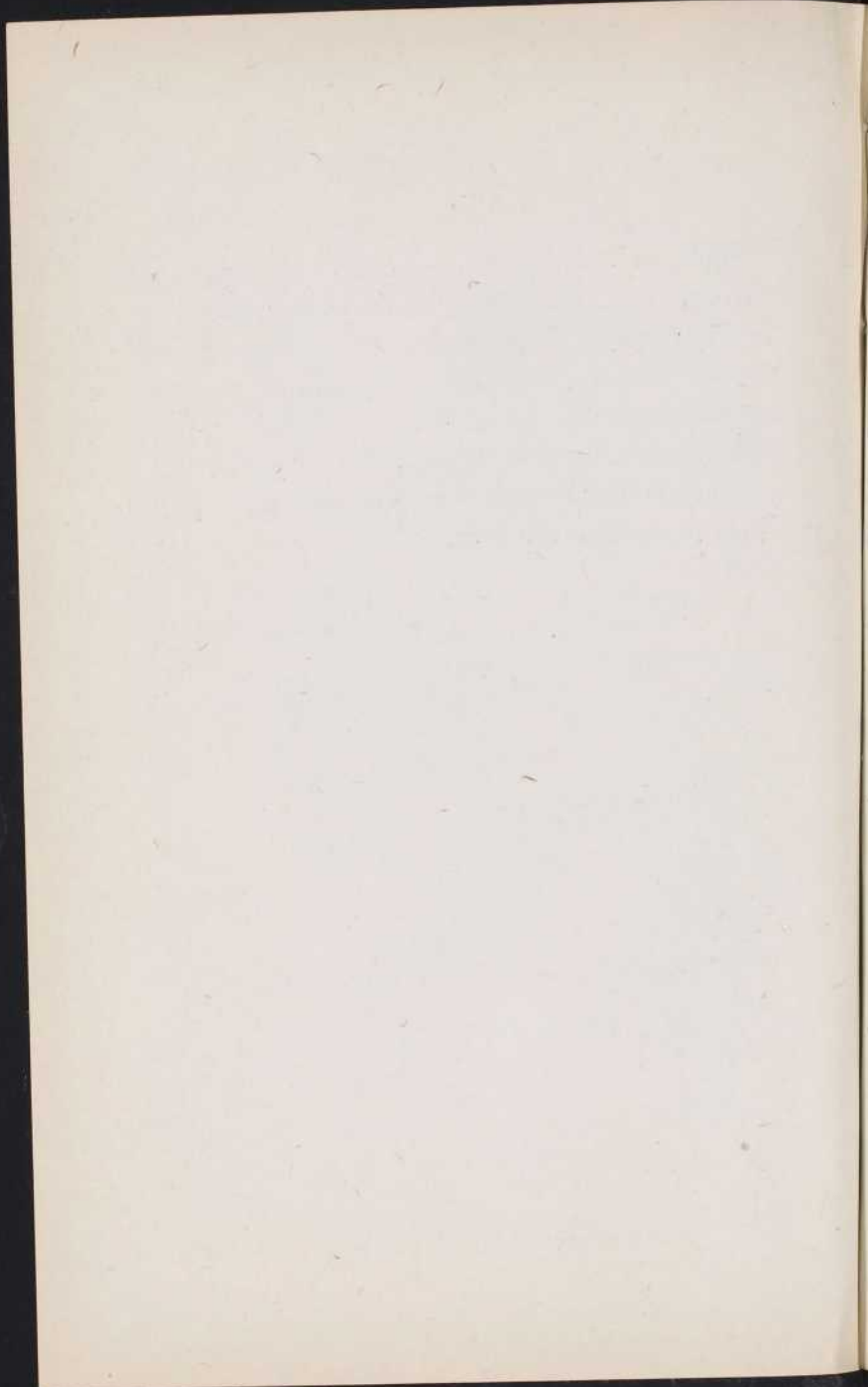
était possible, mais combien difficile lorsqu'il s'agit de débiter dans une entreprise, sans capital. Cependant, elle aussi avait confiance en ce Delande si entreprenant, si sûr de lui. Comment s'y prendra-t-il? On l'ignorait, mais lorsqu'il avait déclaré avoir plusieurs idées en tête, Jacqueline comprit qu'un bon matin il surprendrait tout le monde avec un projet audacieux, plus avancé que personne ne l'aura cru et qui sera le début de l'entreprise. Zirska ne s'embarrassait pas de tant de complications. Jean avait dit qu'il voulait partir quelque chose, c'était suffisant pour elle. Ce quelque chose, ça le concernait et ce serait très bien. Sa confiance, comme nous l'avons déjà dit, était naïve et toute spontanée.

\* \* \*

Avant de quitter les deux enfants pour le bureau, Jean avait demandé à Jacqueline, qui se retirait, de ne parler à personne du projet qu'il élaborait.

Avec Zirska, la chose n'était pas dangereuse, mais le jeune homme désirait apprendre lui-même la nouvelle à ceux qui avaient cru que ses idées étaient de la bouillie pour les chats.

Jean voulait prouver que l'hebdomadaire était une solution pour ses confrères et il allait le prouver en maître.



## CHAPITRE XV

### L'ARRIVÉE DE GROVERSKY

Chagnon avait tout pour être, mais surtout pour devenir un excellent journaliste. Il était un liseur aussi assidu que Jean Delande. Un matin, il arriva au bureau avec "L'Homme" de Ernest Hello. Par pure coïncidence, Jean était à lire "Contes extraordinaires" du même auteur. Et la conversation sur les livres débuta à deux entre Delande et Chagnon, mais elle gagna toute la salle.

Jean admirait Edgar Poe. Il aimait l'auteur américain. On sait que Poe a vécu une vie mouvementée et que sa mort a presque touché à la trivialité. Cependant, Jean aimait le style de ce génie tourmenté qui captivait si bien son lecteur. Puis on en vint à parler des livres de Gabriel Chevalier. Ceux qui ont lu cet auteur l'ont admiré dans "Mon ami

Pomme” et “Sainte Colline”. Cependant il devient dégoûtant dans “Cloche Merle”. C’est d’ailleurs son livre le plus en vogue. Comme le Dekobra de nos jours, il se plaît à jouer dans les poubelles. Ça prend. Malheureusement presque tous les amateurs modernes eurent leur tour.

A cet instant, un jeune messager remit une lettre à Delande. “Une lettre de Québec, se dit Jean, de qui cela peut-il bien venir...? Tiens, tiens, elle est de M. l’abbé Paquin. Chef, je crois que nous allons avoir une exclusivité, l’abbé me demande. J’y vais, n’est-ce pas? Il s’agit sans doute d’une nouvelle ou je serais fort étonné.”

— Très bien, Jean, et si c’est quelque chose d’important, lance-moi un appel du port.

— Entendu, chef.

Cependant, Jean n’était pas certain.

— Mon ami serait-il malade?

Avant de se rendre, il prit le tramway et se dirigea vers chez lui pour prendre son pardessus imperméable, car il craignait que ce

fut long au port. Jean informa Zirska de la demande de l'aumônier.

— Tu ne vas pas aller au port par une telle température? lui dit sa petite femme. Il n'y a aucun arrivage aujourd'hui et tu as été au port hier à l'arrivée... Qu'y ferais-tu aujourd'hui?

— Il y a certainement quelque chose puisque M. Paquin me dit que c'est urgent. D'ailleurs, je reviens immédiatement.

Jean se prépara à la hâte et malgré la température, n'attendit pas le tramway. Il se rendit d'un trait au Carré d'Youville. Là il monta dans le tramway et transféra au coin de la Couronne et Des Fossés pour arriver au port ensuite.

En voyant l'abbé, Jean eut le pressentiment d'une mauvaise nouvelle. L'aumônier était sérieux et regardait Jean dans les yeux.

— Qu'y a-t-il, M. Paquin?

— Viens avec moi dans ma chambre. J'ai à te parler confidentiellement. Tu sais, ce

n'est pas grave, mais je préfère t'avertir afin que tout aille pour le mieux.

— Vous me faites peur. Que peut-il y avoir de si grave?

— Oh! ce n'est rien de grave, au contraire. Écoute, écoute. Hier, il est venu à ma chambre un jeune homme qui dit s'appeler Groversky. Il vient de Pologne.

Jean, avait oublié ces noms étrangers. Il s'enquit: "L'oncle de Zirska?"

— Non, dit l'abbé. Cet oncle est encore introuvable. D'ailleurs, son rôle est inutile maintenant. Il s'agit de l'ami dont Zirska t'avait parlé.

Jean demeura saisi. Il lui semblait que son grand bonheur était menacé.

— Freddy Groversky... dit Jean...

— Comment es-tu avec ta petite Zirska?

— Oh! M. l'abbé, nous vivons le grand bonheur. Elle est heureuse comme moi et je suis certain que jamais Zirska ne me quittera.

— Tant mieux, dit l'abbé. J'ai d'ailleurs

remarqué que ton épouse t'admire et n'a d'yeux que pour toi. Mais tu sais, c'est un grand gaillard et il entend retrouver sa Zirska. Il ignore où elle est. J'ai vite compris son histoire lorsqu'il m'a parlé de Zirska. Il semble énergique et résolu. Il sait qu'elle est à Québec. Il a dû l'apprendre à la pension de cet oncle. Sans doute tu auras affaire à ce gaillard un de ces jours.

— Que dois-je faire, M. l'abbé?

— A mon avis, demeurer bien tranquille, et si ce monsieur vient à apprendre la vérité, le mettre en face du fait accompli. Alors il n'aura qu'à se retirer car tu es en ordre et la loi te protège. De plus sous ton nom, il peut bien ne jamais retrouver celle qu'il recherche. Quant à toi, il t'appartient de décider si tu dois en informer ta petite épouse ou non.

A ce moment, un jeune homme vêtu convenablement, entra dans la chambre de M. Paquin. Il prit une chaise et attendit.

— C'est lui, dit l'aumônier. Mais ne crains

rien, je le perdrai plutôt et il n'apprendra rien de moi.

Jean repartit, l'air songeur. Son bonheur était en danger. Oh! non, Zirska l'aimait trop pour ne pas avoir oublié cet amour de jadis. Non, jamais elle ne laissera son reporter. A tout événement, Jean ne voulut pas cacher cette nouvelle à sa femme.

— Elle saura, dit-il.

En arrivant chez lui, il appela le chef et lui dit :

— Chef, c'est une nouvelle, mais pas pour le journal. Pour moi seulement, et quelle nouvelle! Je vous en dirai plus long de vive voix.

## CHAPITRE XVI

### LA RENCONTRE

Ce soir-là, il pleuvait à boire debout. Après un repas silencieux, Jean se retira dans son bureau. La mignonne Zirska remarquant cet air sombre se demandait ce que pouvait bien avoir son cher amour.

Doucement, très doucement, elle s'approcha de lui à son bureau et lui ferma les yeux de ses jolies mains.

— Devine?..

Jean sourit et dit :

— C'est une adorable et charmante petite Polonaise... belle comme pas une et qui se nomme Zirska.

Jean l'approcha de lui, la prit dans ses bras et appuyant sa tête sur son épaule, il dit :

— Écoute, ma douce chérie. Ferme tes grands yeux. Jean va conter une belle histoi-

re à Zirska. Il y avait une fois une jolie petite fille, plus belle que toutes les autres jolies petites filles. Elle était sage, bonne et très aimante. Cette belle petite fille rencontra un jour, un garçon qu'elle aima mais ce petit garçon partit et elle ne le revit plus. Puis, la belle petite fille fit un long voyage et rencontra ensuite un autre jeune garçon qu'elle aima de tout son cœur. Lui aussi l'aimait de tout son cœur. Plus tard, beaucoup plus tard, le premier petit garçon revint. Lequel doit-elle garder, le premier ou le second?

— Le second, dit la petite, le second!

A ce moment, Zirska ouvrit les yeux, et dit:

— Voilà mon Jean jaloux... tant mieux, c'est qu'il m'aime.

Jean la serra contre lui et dit:

— Peux-tu douter que je t'aime, petite Zirska de mon cœur?

— Au fait, que veux-tu dire en parlant du retour de l'autre? As-tu peur qu'il revienne?

Jean ne répondit pas.

— Tu me caches quelque chose !

Jean releva la tête et lui dit :

— Il est revenu !

— Freddy Groversky ?

— Oui.

Zirska regarda Jean dans les yeux, anxieuse.

— Tu ne lui as pas dit où je suis, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, il ne sait rien, mais il cherche.

— En ce cas, rien à craindre sous notre nom. Et puis, même s'il me trouvait, tu sais, rien ne brisera notre bonheur. Non, n'est-ce pas Jean ? Parle, dis-moi quelque chose... dis-moi que tu m'aimes... j'ai besoin de l'entendre. Dis-moi que tu me défendras s'il veut m'enlever à toi...

— Bien, bien, ma chérie. Tu l'aimes, ton reporter ?

— Oui, mon bon Jean, plus que tout au

monde... Non, rien, rien ne peut m'arracher à toi. Tu me défendras, Jean...

— Oh! oui, partout. Tu sais bien que je ne laisserai pas perdre mon trésor.

— De plus, dit Zirska, nous sommes mariés. Il ne peut rien contre moi.

Zirska tremblait à la seule pensée que son bonheur pouvait être compromis. Elle le haïssait déjà, ce revenant, qui venait troubler son grand amour.

Jean enlaça sa petite épouse et lui dit :

— C'est bien ton désir, Zirska, c'est bien avec moi que tu veux faire ta vie? Tu sais, malgré le grand amour que j'ai pour toi, même si tu voulais me quitter, je ne ferais absolument rien pour te retenir, si tu ne désirais pas me suivre.

— Oh! Jean que dis-tu? Lorsque je t'ai vu pour la première fois au port, lorsque tu m'as défendue contre ce rustaud qui m'importunait, tout de suite, je t'ai aimé; et plus je t'ai connu, plus mon amour pour toi a grandi. Jamais, jamais, je n'ai aimé un gar-

çon comme toi. Il me semble que mon ami de Pologne n'est rien auprès de toi. Je t'aime avec toute la force dont je suis capable. Je tremble à la seule pensée que ce Groversky peut nuire à notre bonheur.

— Comme tu parles bien, ma petite! Ne crains rien; rien ne viendra nous séparer. Approche de moi... Moi aussi, je t'aime; repose-toi sur mon épaule. Te souviens-tu là-bas dans le petit port de Québec, le jour où je t'ai connue? Je venais de regarder couler à mes pieds le beau St-Laurent dans les purs rayons du soleil du matin. Je te revois encore sur tes paquets avec ton air de petite ingénue offensée. Comme ce fut agréable pour moi d'intervenir pour te débarrasser de ton rustaud! Comme tes yeux exprimaient la reconnaissance et comme ils brillaient de joie!

— Et comme je fus heureuse, dit Zirska, de voir cet élégant jeune Américain venir à mon aide. Il me semblait que tu étais le plus beau garçon de la terre. Que tu étais beau

et que tu avais grand air lorsque tu commandas à ce voyou de me laisser la paix!

— Oh! mon Jean, un tel amour ne peut être brisé.

— Zirska, ma Zirska pour la vie.

— Mon Jean, mon bon Jean, pour toujours...

\* \* \*

Pendant un mois, on oublia l'arrivée de ce Groverský. Jean prenait bien garde de troubler la quiétude de son ménage en parlant de ce revenant dont le nom seul troublait son épouse. Elle savait et avait dit à Jean que ce Groversky était entreprenant et tenace. Il était de plus très nerveux et ombrageux. Ajoutons à cela, avait dit Zirska, d'une jalousie peu ordinaire.

— Pristi, dit Jean, il avait des vices, ton ami?

— Oui et je lui en trouve d'autant plus que je t'aime et que je te connais.

\* \* \*

Un matin sombre du mois d'octobre, Jean faisait sa ronde habituelle du port, lorsqu'en traversant le pont tournant, il se trouva nez à nez avec Freddy Groversky. Jean voulut l'éviter et passer outre, mais le jeune Polonais l'interpella.

— Pardon, monsieur. Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

— Vous êtes bien renseigné, lui dit Jean.

— C'est facile pour moi, dit le jeune Polonais. Depuis plus d'un mois, je suis à la recherche d'une Polonaise que vous avez rencontrée, me dit-on. Je désirerais avoir des informations de vous.

— Je n'ai rien à vous dévoiler, monsieur. Je ne sais ce dont vous me parlez.

— Il s'agit d'une jeune Polonaise qui se nomme Zirska. Cela vous dit quelque chose ?

— Rien de plus, monsieur.

— C'est étrange ; on me dit que c'est vous-même qui l'avez conduite à la pension de son oncle où elle est demeurée quelque temps

avant que vous la placiez ailleurs. Dites-moi où elle est. Vous le savez.

Enfin, Jean s'impatienta et dit :

— Oui, je sais où elle est et je sais qu'elle ne veut plus vous voir et vous ne saurez rien de moi.

— Prenez garde, Monsieur, je puis vous forcer.

— Vous? me forcer! Vous pouvez prendre votre chance. Vous apprendrez que je ne me laisse pas faire la leçon par le premier venu. Et si vous continuez sur ce ton, ce n'est pas vous qui allez me forcer, mais moi qui vous donnerai la meilleure leçon que vous n'avez peut-être jamais eue.

En face de cet air décidé de Jean, qui était joliment taillé, le Polonais devint plus conciliant.

— Enfin, monsieur, je m'excuse pour y être allé si brutalement, mais sachez que cette jeune fille m'intéresse au plus haut point. D'ailleurs, je finirai par le savoir. pourquoi ne pas tout me dire?

— Très bien! venez dans la bâtisse de l'immigration. Vous allez tout savoir.

Dans la grande salle, Jean avisa un banc et invita le Polonais à s'asseoir.

— Monsieur, dit le jeune reporter, vous devez oublier Zirska, et n'y plus songer.

— N'y plus songer? Mais c'est toute ma vie. C'est ma promesse.

— C'est aussi ma femme.

— Votre femme, Zirska? Jamais, monsieur, vous mentez! dit Groversky, sursautant.

— En voulez-vous la preuve, demandez à l'aumônier du port, qui nous a unis lui-même.

Puis, Jean se calmant et s'asseyant près du jeune homme lui dit :

— Où avez-vous été tout ce temps? Où étiez-vous pendant que Zirska vous cherchait et qu'elle était à la merci de la méchanceté générale? Avez-vous songé à sa détresse? Avez-vous pensé à sa misère? Avez-vous réfléchi à sa pénible situation lorsqu'après la mort de sa grand'mère elle chercha à s'accro-

cher à un oncle problématique que j'ai dû remplacer afin de la sauver du malheur? Pourquoi ne lui avez-vous pas écrit? Qu'importe où vous étiez, vous auriez pu lui donner au moins l'espérance.

Puis Jean continua.

— Arrivée au pays, seule, sans aide, sans secours, cherchant un oncle qu'elle ne trouva pas, elle a trouvé, en moi, le secours honnête pour lequel son cœur reconnaissant bat aujourd'hui. Zirska, c'est ma femme adorée et elle ne veut plus vous voir. Elle a trouvé le bonheur, et moi, l'amour. D'ailleurs pour vous convaincre venez chez moi et venez constater son grand bonheur.

Le Polonais semblait triste et découragé.

— Zirska, Zirska, disait-il, comment a-t-elle pu faire cela?

Jean était nerveux mais confiant. Il craignait que la vue de son ancien ami réveillât chez Zirska des sentiments peut-être oubliés. En arrivant, il alla prévenir sa chère petite femme.

— Zirska, dit-il, ton ami de Pologne est ici; il veut te voir. Zirska devint blanche.

— Groversky?

— Oui! dit Jean, viens.

En revoyant son amie, le jeune Polonais voulut s'avancer vers elle, mais celle-ci se blottit contre son Jean.

— Zirska, Zirska, que fais-tu ici?

Un silence suivit cette question.

— Zirska, dis-moi, m'as-tu oublié?

Zirska baissa les yeux et dit:

— Groversky, vous devez m'oublier. Ma conduite a été honnête. Je vous croyais disparu et je suis mariée à mon Jean, le seul homme qui ait jamais possédé mon cœur tout entier. Si vous avez encore un peu d'affection pour moi, vous devez m'aider à conserver mon grand amour.

— Mais, Zirska, souviens-toi!

— Je ne me rappelle que ton silence et la détresse d'où mon Jean m'a si gentiment sortie. Je ne me rappelle que mon amour, mon grand amour. Je suis mariée à l'homme que

j'aime et rien au monde ne pourra m'en séparer. Jean serra sa femme.

— Quel malheur ! se lamenta le Polonais. Il est vrai que quelquefois j'aurais pu écrire, mais je croyais que tu m'étais fidèle et que tu m'attendais.

— Ah ! ah ! dit Zirska, et ma misère ? mon exil ? tu n'as pas songé à cela ? Eh bien ! moi, dans mon exil, je me suis attachée avec des fils d'or à ce jeune homme que tu vois. Si tu m'aimais un peu, tu lui serais reconnaissant de tout ce qu'il a fait pour moi. Il a été jusqu'à me donner son nom, ce nom de Delande, dont je suis fière.

— Comme tu l'aimes ! dit-il, le regard perdu.

— De tout mon cœur, dit-elle, en se blottissant près de son mari.

A ce moment, on frappa à la porte. Jean ouvrit. C'était Jacqueline Laurin. Jean présenta la jeune fille au Polonais.

— Ah ! mais, dites donc, cher Monsieur, voilà une autre petite Zirska.

Il demeurait ébahi.

— Quelle ressemblance ! disait-il.

Groversky était là, l'air gêné ne sachant s'il devait se retirer ou causer avec la jeune fille qu'il dévorait des yeux.

Jean prit Zirska à part...

— Si on l'invitait, on ne sait jamais...

— Très bien, dit-elle.

Jean invita le Polonais en ces termes :

— Mon cher Groversky, il serait peut-être bien de notre part de vous inviter à connaître notre Zirska canadienne.

Le Polonais, hésitant et gauche, finit par accepter. Le repas fut plutôt morne ; personne n'était à son aise. Le fait s'explique facilement. Zirska se trouvait à la gêne, Jacqueline ne savait comment se comporter et Jean se demandait ce que pensait de lui cet amoureux évincé. Le Polonais ne s'occupait que de Jacqueline.

— Si c'est pour me donner le change, pensait Zirska, il se trompe fort le jeune homme !

Cet intérêt en Jacqueline plaçait cette dernière dans une délicate situation dont elle avait hâte de voir le dénouement. Jean remarqua que l'œil de l'Européen était mauvais par moments.

— Ce type-là n'est pas satisfait, se dit Jean. Il mijote quelque chose. Il faudra y avoir l'œil.

Jean ne doutait aucunement de Zirska. De ce côté, il était parfaitement tranquille.

Lorsque Groversky prit congé, Zirska laissa échapper un soupir de soulagement :

— Ah! non! quelle situation embarrassante, dit-elle.

— Qu'en penses-tu, petite, dit Jean, et toi Jacqueline?

— Il ma fixé un rendez-vous. Pour écourter cette embarrassante situation, j'ai accepté, mais je vous confie que c'est fort ennuyeux pour moi. S'il me téléphone, je changerai certainement d'avis. Dites, Zirska, que fait-il ce Groversky?

— Il est ingénieur minier. En somme, ce

n'est pas un mauvais garçon, mais il est impulsif et un peu sournois, je crois. C'est un caractère ombrageux et très jaloux. Je le crois capable de bien des écarts. Cependant, il est assez gentil. Si je n'avais pas connu Jean, j'aurais peut-être gardé une belle affection pour lui. Mais aujourd'hui, nenni!

Pendant que Jean préparait un article, les deux jeunes filles causèrent.

Au moment de la sortie du Polonais, Jean prit connaissance d'un accident survenu entre deux automobiles. Les deux véhicules s'étaient frappés violemment et une fillette avait été blessée à mort. Jean téléphona la nouvelle au chef qui lui dit :

— Les nouvelles te suivent.

— Tu parles mieux que tu ne le crois, dit Jean. A la maison, j'ai toute une nouvelle, tu peux me croire... !...

— Un héritier. Oh! Oh!

— Oh, non! reprit le jeune homme. Un rival.

— Un rival! ta femme?

— Oui, je te raconterai cela au bureau.

Jean retarda un peu son arrivée au bureau. La nouvelle qu'il venait de communiquer, lui donnait du temps, pensa-t-il. Sa surprise fut grande de voir ses confrères sous l'impression qu'il aurait un héritier.

— Un garçon? Une fille?

— Non, une girafe.

— L'heureux père. Et la mère est mieux de sa jambe?

— Tas de fous, dit-il. Que croyez-vous donc?

— Nous ne croyons pas, nous célébrons.

Jean eut toute la difficulté du monde à leur expliquer ce qui lui arrivait.

— C'est regrettable, tout de même. Moi, j'avais acheté... j'ai acheté...

— Garde-la, cela peut être utile!

— Pas vrai? dit Laurin... ton rival est revenu? Que vas-tu faire?

— Le laisser faire tout simplement. Il ne

peut rien contre nous... si ce n'est un sale coup.

— Que veux-tu dire?

— Il semble ombrageux et jaloux. Je n'aime pas cela. Zirska redoutait l'arrivant. Elle savait que son ex-ami était coléreux. Une fois, en Pologne, il avait corrigé d'importance un rival pourtant peu dangereux. Sa jalousie datait du premier jour de son idylle avec Zirska. Si cette dernière avait complètement oublié ce roman de courte durée, il n'en était pas de même du jeune homme.

— Crois-tu qu'il peut s'intéresser à Jacqueline?

— J'en doute. Un caractère jaloux convoite plutôt ce qu'il ne peut avoir et ma présence doit le rendre hors de lui-même.

— Sois prudent, Jean.

— Oh! écoute, si jamais ce type veut me la faire, il rencontrera à qui parler. Tu sais, la boxe ne m'est pas inconnue et tu as vu

comment j'ai expédié un certain rustaud. Je ne le crains pas.

— Oh! il te sait décidé et capable. S'il s'attaque à toi, ce sera par des moyens illégaux.

— Je voudrais bien voir cela.

## CHAPITRE XVII

### ZIRSKA... LES CANADIENS

Cette arrivée commençait à agacer tout le monde. Zirska était inquiète; Jacqueline aurait aimé être débarrassée de cet encombrant personnage, pendant que Jean, sans craindre son rival, se demandait de quoi il était capable.

Un soir, Zirska dit à Jean :

— Tu sais, Jean, je ne crois pas que Groversky revienne. Il sait ce qu'il doit savoir et ne peut conserver aucune espérance.

— Pour ma part, dit Jean, je crois qu'on serait mieux de ne pas trop le perdre de vue. Ainsi, on pourra connaître ses réactions.

— De grâce, Jean, ne me mets pas de nouveau en sa présence. Tiens, je dois te dire franchement que je déteste de le voir venir ainsi troubler notre quiétude

— Il fut ton premier amour, n'est-ce pas?

— Mon premier amour? Non! ma première inclination. Car je le sens, je n'ai jamais aimé que toi, et comme je t'aime! Toi, Jean, as-tu déjà aimé?

Jean prit le ton badin:

— Oui, je crois, mais j'étais bien jeune. Je demeurais en Beauce. J'étais alors très étrange. Je me souviens d'avoir eu une affection réelle pour une jeune demoiselle Dal-laire. Je me demande si j'avais une façon personnelle d'exprimer mes sentiments mais je sais qu'un jour, pour une bagatelle, je lui appliquai mon poing sur le nez. Curieuse façon de faire montre de ses sentiments! Jamais je n'ai pu m'expliquer pourquoi j'avais agi ainsi. Si c'est sous l'impulsion du moment ou pour prouver mon amour, il faut admettre que ce fut une impulsion fort étrange et une manière toute particulière de me faire aimer.

— Étrange et particulière en effet, et je dois t'affirmer que tu en as certainement gagné. Tu es plus galant aujourd'hui.

— Il le faut, car vraiment il serait regrettable que j'aie le même caractère aujourd'hui et que je sois d'une démonstration aussi cavalière...

\* \* \*

Après quelques jours, il ne fut plus question de Freddy. Il tenait si peu de place dans la pensée de tous qu'on oublia cet incident. Jacqueline venait souvent visiter Zirska et ne soufflait rien de Groversky. D'ailleurs était-elle en relations avec lui? On ne s'en informait pas. Au journal, Jean faisait de son mieux. Son bonheur le rendait serviable et amical pour tous. Chaque jour, il visitait le port et avec l'aide de son ami, il rapportait d'excellentes nouvelles.

— L'arrivée de ta petite Polonaise a été heureuse pour toi, dit le chef, tu as de plus en plus de nouvelles.

— Il n'y a rien comme le mariage pour lancer son homme.

— Oh! répondit Grenon, j'en connais qui y perdent tout contrôle.

Puis un ami de Delande s'approcha et lui glissa à l'oreille.

— Dis donc, pourrais-tu me passer quelques dollars? Je suis cassé... ah! mais cassé!

— C'est une maladie qui prend des proportions d'épidémie, lui dit Delande. Tu es le second depuis le matin. Mais tout de même, que veux-tu?

— Hum! Tu sais, il n'y a pas de limite...

— Oh! oh! moi, j'ai des limites, du moins une ligne. Si ce n'est pas la ligne Maginot, au moins la ligne Albert.

— Elle est plus facile que la première.

— Enfin, dix dollars, ça fait?

— C'est plus que je puis t'en remettre.

— A fonds perdu, alors?

— A la paye.

— Très bien!

Jean lui glissa les dix "tomates".

"C'est devenu une vraie épidémie, se répétait-il en lui-même. Ah! ces pauvres dia-

bles... et dire qu'ils sont presque tous dans la même situation. Heureusement que j'ai une autre source de revenu, sans cela..."

Il arrivait souvent à Jean d'agir ainsi. Tous ces rédacteurs étaient, à peu d'exceptions près, dans le même pétrin. Le jour de la "touche", on voyait les emprunteurs remettre l'emprunt de la semaine précédente et recommencer pour la semaine suivante. Et la vie passait ainsi.

Au milieu de ces honnêtes vivoteurs, il y avait les incorrigibles tapeurs. Il fallait les connaître. Si la plupart de ces pauvres gars étaient toujours à bout de corde, il y avait aussi les écumeurs malhonnêtes qui damaient sur l'honnêteté des pauvres emprunteurs par besoin. Bien des fois, Jean s'était fait prendre par ces habiles filoux, mais aujourd'hui, il les connaissait tous et eux-mêmes ne risquaient pas trop.

Ah! cette "barbe"..., passe-moi deux dollars. Comme c'était devenu général! Quel rédacteur ne l'a pas entendue?

Il fut un temps où ce nouveau commerce fit "progrès" à la rédaction. Certains financiers habiles prêtaient deux, trois, quatre et cinq dollars. Seulement à la paye, l'emprunteur devait remettre trois pour deux, quatre pour trois et sept pour cinq. C'était un intérêt des plus intéressants et les prêteurs faisaient fortune à ce jeu. L'affaire vint aux oreilles du bureau. Défense formelle fut alors faite de contracter des emprunts entre confrères, ou avec les typos.

Ce fut le signal général de la désobéissance. Le nouveau système fit fortune. Jean qui menait une vie plutôt sage n'eut pas besoin d'avoir recours à ce système. D'autant plus qu'il était plus simple pour lui de s'adresser à sa mère qu'à tout autre.

Contrairement aux financiers, il prêtait quelquefois à ses confrères, mais sans intérêt... cependant pas à tous, et malgré cela, il fit "tapisserie", assez souvent.

Un soir, les deux jeunes amoureux profitèrent de deux passes qu'avait obtenues Jean, pour assister à une soirée au Capitol. Le spectacle était intéressant et très d'actualité. En revenant du spectacle, les deux enfants, encore sous le charme du scénario, furent soudain des plus surpris de rencontrer nez à nez, Jacqueline Laurin, en compagnie de Freddy Groversky.

Jean cacha sa surprise et Zirska baissa les yeux. Pour se donner de la contenance, Jean dit :

— C'est un excellent film, n'est-ce pas ?

— Et trop d'actualité, je trouve. Ce type qui se fait chiper sa fiancée, me rappelle une histoire que vous connaissez bien.

— Allons, M. Groversky, nous n'allons pas revenir sur une question aussi claire et qui serait, croyez-moi, tout à votre désavantage. Comme preuve de ma parfaite tranquillité d'esprit, en l'occurrence, je vous invite à venir nous visiter un soir avec Jacqueline. Celle-ci ne sembla pas priser cette invi-

tation et Groversky accepta, mais sans joie, cependant.

Par cette soirée d'automne, le froid était vif. Zirska tapait du pied et Jacqueline tenait son manchon près de sa figure.

— Bon! nous allons entrer, dit Jean. Les petites filles semblent ne pas oublier la température.

En se quittant, Freddy lança un regard froid et presque furieux à Zirska.

— Ne t'avise jamais d'y toucher, mon gars. Tu rencontrerais à qui parler, dit Jean.

— C'est de moi que tu parles, dit Zirska?

— Oui, dit Jean. Tu sais, si jamais ce type t'embarrasse, il me rencontrera. Je puis en faire une bouchée.

— C'est bien ce que je crains. Ton amour aidant, je suis certaine que Groversky rencontrerait un amoureux décidé. Et c'est aussi ce qui fait ma joie, me savoir défendue par toi, si fort, si aimant et si généreux. Jamais, non, jamais, épouse ne fut plus fière que moi.

Jean lui serra le bras.

— Oh! tu es nerveux, mon Jean. Tu me serres fort.

— Excuse-moi, je suis brutal parfois.

— Oh! je sais ce à quoi tu penses. Je suis fière de toi.

\* \* \*

Quelques jours plus tard, Jean reçut la visite de plusieurs de ses confrères. Ce fut une soirée des plus agréables. On chanta, on dansa et Zirska dansa avec Laurin.

— Vous savez, dit-elle, quand je suis arrivée, je ne savais danser que quelques petites danses polonaises. Mais Jean m'a montré vos danses. Je ne suis pas experte.

— Très bien, vous dansez admirablement!

— Dites, M. Laurin, Jean, c'est un chic type, n'est-ce pas?

Cette admiration de Zirska pour son jeune mari, devenait un peu hors de propos. Si Jean n'eut pas été convaincu de sa parfaite naïveté, il aurait demandé à sa chère épouse de baisser le diapason. Mais chez elle, c'était

tellement naturel qu'on avait le désir de pouffer de rire en face de son ingénuité.

Laurin, honnête et bien informé, sourit.

— Certes, c'est le plus aimable de nous tous.

— Oh! vous êtes tous aimables, mais lui, c'est mon Jean. Tenez, les Canadiens, moi, je les aime tous.

— Je le sais, Zirska, permettez-moi de vous donner ce nom. Je suis si intime avec Jean.

— Vous êtes bien le seul à qui je le permettrais... mais vous et Jacqueline... alors c'est différent.

Évidemment, la soirée ne se termina pas sans quelques commentaires sur les derniers livres. On commenta les dernières éditions avec brio. Puis avant de quitter Laurin, Jean lui dit :

— Dis donc, veux-tu demander à Jacqueline qu'elle vienne, un soir, avec son Grover-sky. Je veux le voir et constater s'il revient à de meilleurs sentiments.

— Toi, mon vieux, dit Laurin, tu es inquiet. Tu ne devrais pas.

— Écoute, Laurin, viens avec moi.

Et les deux amis passèrent dans le bureau de Jean.

— Tu sais, mon bon Laurin, je ne crains aucunement Groversky en ce qui concerne Zirska. Mais je crains une lâcheté de ce type. Tout me le dit, je le sens.

— Allons, calme-toi, Jean, c'est inadmissible.

— Je te le dis, Paul, je le crains. Pas en face, pas dans une rencontre loyale. Non, je crains une "vacherie", j'en ai le pressentiment.

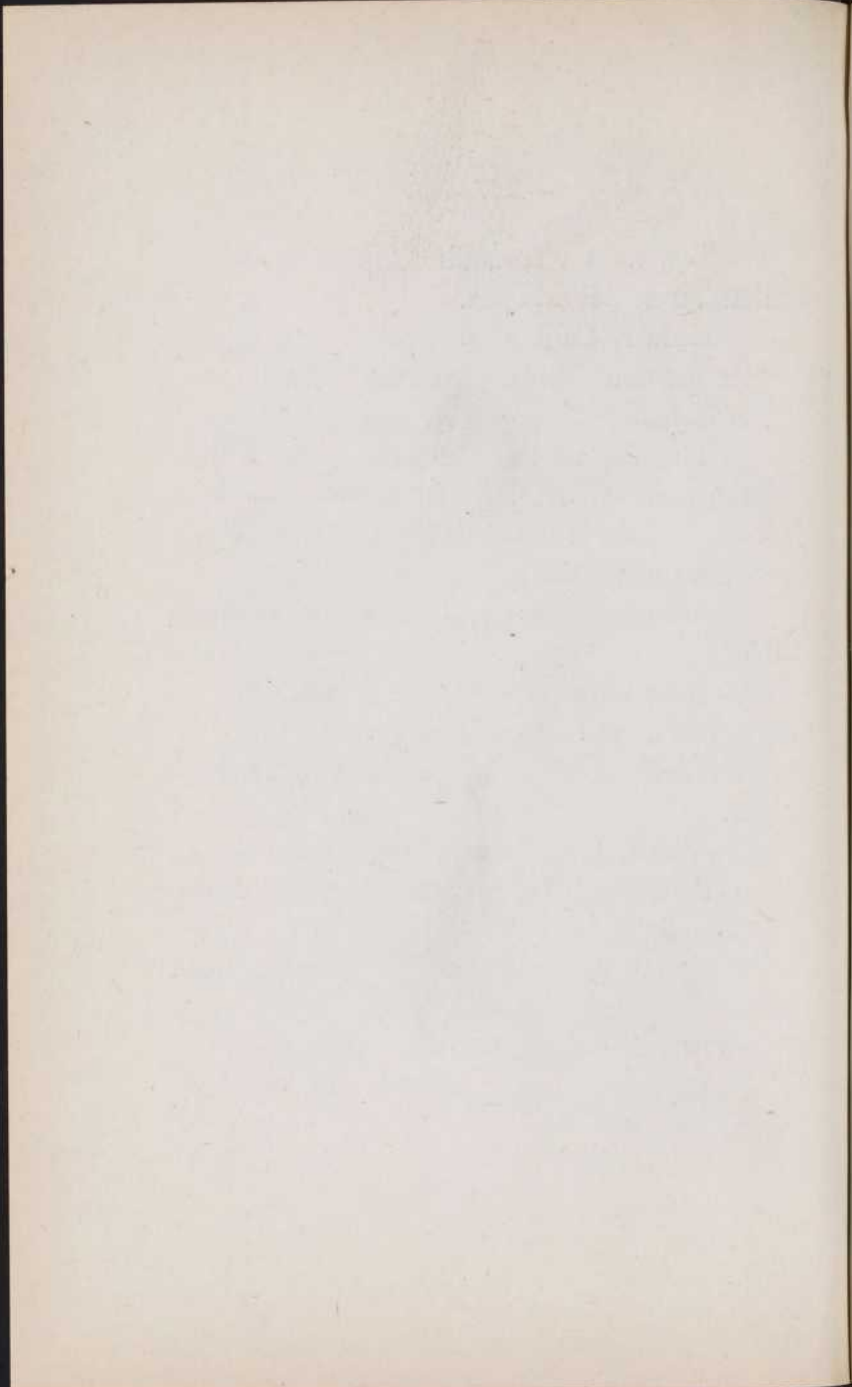
— Allons, Jean, tu vas trop loin.

— Peut-être! Tu sais que Zirska a seize ans demain...

— Non je ne savais pas. Ah! non! cachotier, tu ne m'avais pas dit cela.

— Imagine donc, Laurin... seize ans...

Zirska, qui avait entendu les derniers mots, souriait.



## CHAPITRE XVIII

### LA FÊTE DE ZIRSKA

En s'éveillant le lendemain, Jean se tourna vers Zirska. L'enfant dormait. Doucement, très doucement, Jean se leva et revêtit une robe de chambre. Sans bruit, il sortit par la porte arrière... puis il frappa à la vitre de la cuisine de son voisin.

— C'est prêt, dit Jean.

— Oui, dit une fillette à moitié endormie.  
Voilà.

— Merci, petite Marie... Voici pour toi.

— Oh! M. Jean, ce n'est pas la peine...

— Comment? tu oublies que c'est la fête de Zirska?

— Oui, mais c'est un cadeau princier...

— Rien n'est de trop pour mon petit...

— Tout de même... Ah! quel amoureux charmant vous faites! Quelle heureuse petite!

Jean sourit. La veille, le jeune journaliste avait commandé seize roses blanches auxquelles il avait joint une jolie bague qu'il avait glissée dans une tige.

Toujours silencieusement, Jean était revenu à sa chambre. Zirska dormait toujours. S'approchant alors, il avança une tige aux lèvres de sa petite épouse et lui passa sur la bouche. Zirska fit un geste comme pour chasser une mouche importune. Elle s'étira et se frotta les yeux, car le soleil pénétrait à flots par la fenêtre dont Jean avait ouvert les volets. Puis elle ouvrit les yeux de nouveau.

Alors, Jean lui souffla gentiment à l'oreille :

— Bonne fête, petite Zirska !

La petite épouse se leva et vit Jean debout près d'elle, souriant... un beau bouquet de roses à la main.

— Bonne fête, ma petite épouse chérie, répéta-t-il...

— Oh ! oh ! Jean, c'est trop gentil, c'est

trop beau. Tu as pensé à moi... Oh! mon Jean chéri! Merci...

Alors Jean prit place près de sa petite femme adorée, l'enlaça avec amour et lui donna un tendre baiser.

Zirska prit les fleurs et les pressa contre son cœur. Quel beau jour, dit-elle! Ah! mon Canadien, mon beau Canadien, comme tu es aimable! Ah! quelle race êtes-vous donc? Canadiens de mon cœur! Depuis que je vous ai connus, il me semble que je vis dans un pays de rêves. Pour moi, il n'y a qu'un mot, mais comme il est grand! "Canada"...

Tout à coup, elle aperçut la bague enlacée dans la tige.

— Jean, comme tu es généreux! Que ferais-je pour te récompenser? Moi, l'enfant méconnue de Pologne, que n'as-tu pas fait pour moi?

— Que faire? dit Jean. M'aimer tout simplement.

— T'aimer? Puis-je t'aimer plus que je le fais? Et puis-je t'admirer davantage?

— Bon, bon, allons ouste! Maintenant, petite paresseuse... nous avons une promenade à faire aujourd'hui et il faut se lever. Tu sais, j'ai congé aujourd'hui au journal. C'est la fête de Zirska.

— Bien vrai, dit-elle?

— Oh! quel bonheur! Embrasse-moi encore mon amour.

— Ah! Ces Canadiens, jamais je n'aurais cru qu'il pouvait exister des hommes aussi intéressants.

— Tu aimes les Canadiens, Zirska?

— Comment ne pas les aimer. Tu es si gentil pour moi et ton chef te donne congé pour la fête de Zirska.

— Et il l'a fait avec plaisir...

Les deux enfants passèrent une journée agréable. Les deux amoureux visitèrent le port et revirent les endroits où ils s'étaient connus.

— Regarde: c'est ici que tu étais lorsque je t'ai rencontrée. C'est là que tu as tourné le dos à ton ennuyeux.

— Oui! et c'est ici que tu es intervenu, mon beau Canadien. Et puis c'est là n'est-ce pas la chambre de M. Paquin?

— Allons faire un tour vers sa chambre, il n'est pas là, sans doute, mais tout de même on ne sait jamais.

— Bon, voilà mes deux amoureux, dit l'abbé.

— Oui, M. l'Aumônier. C'est aujourd'hui l'anniversaire de Zirska. Nous faisons comme un pèlerinage vers les endroits où nous nous sommes connus.

— C'est très bien ça, mes enfants. Et puis, toujours heureux?

— Ah! bon Père, dit Zirska, pouvez-vous en douter? Je me souviens encore de ce que vous m'avez dit lorsque je cherchais mon oncle. "Vous pouvez vous confier à ce jeune homme. Il est honnête et très intelligent. Il trouvera votre oncle certainement". Vraiment, continua Zirska, s'il eût existé, il l'eût trouvé.

— Je n'en doute pas plus que le jour où je

vous ai confiée à lui. Mais, croyez bien que j'étais loin de me douter du résultat final.

— Somme toute, dit Zirska, ce n'est pas un résultat que vous déplorez ?

— Aucunement, mais je suis au courant de votre difficulté. Prends garde, petite Polonaise.

— Vous ne doutez pas de moi, M. l'abbé ? Vous ne croyez pas que j'abandonnerais mon petit Canadien pour cet homme ?

— C'est toi qui le sais. Sait-on jamais ce que cache le cœur d'une femme.

— Eh ! bien, je le sais. Et jamais je ne voudrais briser ma vie en acceptant cet homme que je déteste maintenant autant que j'aime mon beau reporter.

— Très bien, mon enfant. Tu es sérieuse plus que tu ne le parais.

— Oh ! ce n'est pas le sérieux comme vous dites, mais mon Jean, mon Canadien, mon pays, mon chez-moi qui me font parler ainsi.

— Ainsi, tu aimes le Canada.. ?

— Et comment ! Je n'ai pas les mots qui

me permettent de vous dire tout ce que mon cœur ressent. Tenez, M. l'abbé, dit Zirska, enthousiaste et fiévreuse... pour moi, les trois mots les plus chers à mon cœur sont : *Amour, Canada, Canadien*.

— Votre amour et votre enthousiasme sont réels. Vous êtes Zirska Perensky, vous êtes devenue une vraie petite Canadienne avec toute la signification de ce mot.

Zirska sourit. Elle était heureuse de se faire appeler "Canadienne". Dans son cœur, elle l'était; dans ses pensées, elle le voulait; dans ses désirs, elle ne souhaitait que cela.

Après ce "test" de l'abbé, qui comprit toute la sincérité de la femme de Jean, il dit à ce dernier :

— Sans doute, tu te demandes pourquoi je suis ici. Tu le sauras dans quelques jours. Pour le moment, je te dirai ceci :

— J'ai appris qu'il y a une réunion des loges communistes à Montréal dans trois semaines d'ici. Tu sais ce que cela veut dire.

— Ah! oui! je comprends. Je vous seconderai, M. l'abbé.

— J'y compte bien.

Puis Zirska, accrochée au bras de Jean, quitta le port.

Après avoir revu les endroits qui les intéressaient, les deux amoureux remontèrent la Côte de la Montagne et firent une longue marche sur la Terrasse Dufferin. Jean en profita pour instruire sa Zirska.

— C'est d'ici, dit-il, que Frontenac fit dire à Phipps: "C'est par la bouche de mes canons, que je répondrai à votre maître".

— Est-ce regrettable que la France ait perdu le Canada?

— Pour elle, oui. Pour les Canadiens, c'est peu probable. Tu sais, petite, les Anglais ont bien des défauts, mais néanmoins, ils ont de grandes qualités. Les Canadiens, malgré des revendications bien légitimes, n'ont pas raison de se plaindre outre mesure des maîtres de l'heure. Je dis cela avec restriction, bien entendu. Cependant, j'ai espoir que

le *Fair Play* britannique finira par accorder aux Canadiens ce qu'ils réclament. Mais ce sont là des questions bien longues à étudier. Je t'en reparlerai. Pour le moment, disons que les Anglais ont encore du bon. C'est déjà être assez généreux pour eux.

Puis les deux amoureux se dirigèrent vers leur nid. En arrivant, la petite prépara quelques plats afin de recevoir Jacqueline et Freddy Groversky, qui venaient célébrer l'anniversaire de la belle petite Polonaise.

En attendant ses invités, Jean se mit au piano et joua quelques pièces. Il était un peu musicien notre jeune reporter. Sans être un pianiste de grande classe, il affectionnait la musique de "Chaminade", dont la "Pièce dans le style ancien" était une de ses préférées.

Au sortir du collège, Jean jouait passablement bien, mais le Jazz arriva et les jeunes ne lui demandaient que ces pièces. Il en souffrait bien; il se rendait toutefois aux exigences de ses amis... puis il négligea son clas-

sique au point de devenir, comme plusieurs, un musicien du par cœur et il vint à éprouver une difficulté considérable à lire une pièce pourtant bien simple. Au moment de l'arrivée des visiteurs, Jean se disposait à lire un menuet de Beethoven.

## CHAPITRE XIX

### LA MORT DE ZIRSKA

Il était huit heures trente minutes lorsque Jacqueline et Groversky arrivèrent. Jean avait dit à son épouse :

— C'est la dernière fois que j'invite ton Polonais. Si tu as quelque chose à lui dire pour lui signifier son congé, fais-le.

— Je n'y manquerai pas, tu peux en être assuré.

Jean enleva le paletot de Groversky et le plaça sur la patère pendant que Zirska entraînait Jacqueline dans sa chambre.

— Un cigare, Freddy ?

— Volontiers.

— Mon cher M. Groversky, je désire être votre ami. Malgré votre déconvenue au Canada, j'aime à croire que vous ne voyez en

moi qu'un homme des mieux disposés et sans rancune.

— Je sais, je sais, répondit-il.

— Je n'ai voulu que le bonheur de Zirska et vous qui aviez de l'intérêt en elle, vous devez me comprendre.

Le Polonais se tourna vivement vers Jean.

— Vous avez oublié que cette enfant s'était promise.

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez...

Vous avez raison, mais qu'auriez-vous fait à ma place?

— Je sais, je sais... Vous avez agi en gentilhomme. Mais somme toute, c'est moi qui en suis la victime.

— Il faut vous faire une raison et comprendre que vous êtes un peu coupable en cela. Pourquoi ne pas lui avoir donné de vos nouvelles?

— Vous avez raison et je paie cruellement mon oubli.

Jean réalisa que cet amoureux évincé ne démordait pas. Il a quelque chose en tête:

“Toi, mon vieux, se dit Jean, je vais avoir l’œil ouvert”. Il continua :

— Croyez que vous avez toute ma sympathie.

— Ah ! non pas la vôtre. De grâce, dispensez-moi de votre commisération.

— Très bien. Je ne voudrais pas insister sur ce sujet, dit Jean, qui s’était installé dans le bureau avec Freddy. Songez à ce que serait devenue cette enfant si je l’avais laissée se perdre au milieu d’une foule d’immigrants, où l’on rencontre de tout, et la laisser se diriger vers l’Ouest. Elle était sans ressources, sans parents et sans amis, perdue dans un pays qu’elle ne connaissait pas. Il me semble que j’aurais été coupable d’agir ainsi. Sa beauté en faisait une proie convoitée et j’ai dû vous raconter que je l’ai défendue contre un Russe par trop entreprenant.

— J’ignorais cela, dit-il.

— La chose est réelle, cependant.

— Je comprends, le héros défendant la

belle. Excellent moyen de gagner les faveurs de l'enfant.

— Monsieur, vous êtes injuste.

— Oui, admit-il... la douleur me fait perdre la tête. Excusez-moi. A tout événement, si vous voulez, nous allons changer de conversation. Nous ne pouvons parler le même langage.

— Très bien! dit Jean, mais c'est bien vous qui parlez chinois.

Le Polonais se rendit compte que le mari de Zirska n'avait pas froid aux yeux et qu'il devait être sur ses gardes. Il n'en faudrait pas trop pour qu'il me saute à la gorge, songea-t-il. Il est aussi résolu à défendre son bien que je voudrais bien le lui ravir.

Freddy savait que Jean avait tout l'amour de la petite Polonaise. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute. Ce fait lui mordait le cœur. Réellement, pensa le jeune immigrant, c'est un supplice atroce.

Pour sa part, Jean regardait cet homme

et savait qu'il cherchait par tous les moyens à lui ravir son "amour".

— Prends garde à toi, mon petit. Tu as devant toi un jeune homme disposé à tout si tu veux faire le malin, pensait Jean...

Enfin, Zirska entra et invita Jean et son ami à la table. Le Polonais regarda l'enfant, mais cette dernière ne daigna pas lui jeter un regard. De plus, Freddy était nerveux et tenait difficilement en place. Il se leva et suivit Jean dans la salle à manger.

Le repas fut plus intéressant que le précédent, mais il y avait tout de même encore de la gêne. Zirska évitait l'étranger, mais lui, cette fois, n'avait d'yeux que pour elle.

Jean songea...

— Cette situation est réellement gênante ; j'ai hâte que tout cela prenne fin. Ai-je bien fait de l'inviter, se demanda-t-il?...

Après le repas, on causa longuement et le Polonais raconta son voyage en Afrique du Nord. Il avait travaillé dans des mines de diamants comme ingénieur. La température

y était accablante. Souvent, il avait désiré donner de ses nouvelles, mais la paresse jointe à un climat pesant, lui avait fait négliger ce détail pourtant important.

Zirska jeta un coup d'œil vers Jean. Elle comprenait où voulait en venir son ex-fiancé : expliquer son long silence. Alors, Zirska prit la parole et raconta toutes ses misères. Sa grand'mère morte, sans parents, avec quelques amis... son oncle d'Amérique qu'elle était venue rencontrer, l'absence de ce dernier et enfin sa rencontre avec Jean... et là elle appuya sur les bontés, les égards et la générosité du jeune homme.

Groversky était mal à l'aise. Il le fut plus encore lorsqu'elle déclara :

— Jamais dans la vie je n'ai rencontré meilleur jeune homme, plus généreux et plus adorable. Je l'ai marié, et mieux je le connais, mieux je l'apprécie. Ces paroles firent baisser la tête au Polonais.

Soudain, on entendit le café qui renversait dans la cuisine. Quelle échappatoire à point !

Jean courut à la cuisine, suivi de Zirska, pendant que Jacqueline, renversée sur sa chaise, regardait dans cette direction. Quand tout fut réparé, Jean regarda son épouse et lui sourit et, dans un coin inaperçu, il lui donna un silencieux baiser.

Puis on vint à parler des immigrants et du port. C'est Jean qui eut la parole. Il raconta la pauvreté de ces nouveaux venus, leur inaptitude, leur difficulté à se faire au pays, leur manque de préparation et leur déception de trouver un pays où on leur avait dit que l'or se trouvait à plein champ...

— Vous avez raison, dit Groversky, pour dire quelque chose. J'ai vu cette propagande faite en Europe. C'est tout simplement ridicule.

A tout prendre, ce Freddy n'était pas bête du tout.

Enfin, on causa quelques instants au salon et, à onze heures, Groversky parla de se retirer. Jacqueline n'insista pas et se rendit à la chambre de Zirska, qui semblait souf-

frir d'une migraine. "Le café était peut-être trop fort", dit Jacqueline. Les deux visiteurs se retirèrent.

A peine quelques minutes plus tard, Zirska se plaignit d'un violent mal de tête.

— Qu'ai-je, Jean? la tête me tourne horriblement.

— Désires-tu un digestif, Zirska?

— Volontiers.

A ce moment, Zirska s'écrasa sur son lit et dit à Jean :

— Ah! que je suis malade! qu'ai-je?

Puis le vomissement commença.

— Que veut dire cela, dit Jean? Je vais appeler le médecin immédiatement. Sans hésiter, Jean appela le docteur Roussel.

— Vite, Docteur, mon épouse semble bien malade. Je ne puis m'expliquer ce qui lui arrive.

Le médecin arriva vivement; il demeura à deux portes de Jean.

— Ah! ma tête! se lamentait la jeune femme.

— Mais enfin, que lui arrive-t-il? Où as-tu mal, ma chérie?

— A la tête, au cœur, partout. Oh! que je souffre!

Le médecin prit le pouls de la jeune femme. Il battait violemment.

— Ah! ça, mais c'est qu'elle est bien malade. Qu'avez-vous mangé?

— De la pâtisserie et du café. Moi-même j'en ai mangé et je ne sens aucun malaise...

— Drôle, très drôle, dit le médecin. Votre femme est comme empoisonnée...

— Empoisonnée? Empoisonnée?

— Vite, appelez un autre médecin et le prêtre! Donnez-lui un verre de lait.

— Empoisonnée, empoisonnée, se répétait Jean en apportant le lait...

— Ah! le malheureux! Aurait-il osé...

— Qui ça? dit le médecin.

— Le Polonais. C'est toute une histoire, se lamentait Jean.

— Zirska! Zirska! criait Jean; parle-moi... es-tu mieux?

— Jean, oh ! Jean, je me meurs.

— Avez-vous appelé un autre médecin ?

Un prêtre ?

— Oui, j'en viens... plutôt non, j'ai oublié.

— Donnez-moi le lait, et allez téléphoner.

Jean, à moitié fou, en sanglots appela un autre médecin et l'aumônier qu'il supplia de venir immédiatement. Puis il revint et se pencha sur sa petite femme qui était aussi blanche que les couvertures.

— Zirska ! Zirska ! Comment es-tu ?

— Ah ! Jean, c'est lui, c'est son travail. Il m'a empoisonnée.

Le docteur qui avait entendu ses paroles voulut en savoir plus long, mais le jeune homme était fou de douleur.

— Non, Zirska, tu ne mourras pas...  
Zirska ! Zirska !

— Pardonne-lui, Jean... il était fou de jalousie.

A ce moment, le second médecin arriva. En quelques mots, le Dr Roussel le mit au courant de ce qu'il avait diagnostiqué.

— Je lui ai administré un antidote... mais je crains tout. Le vomissement n'est pas ce qu'il devrait être.

Jean penché sur sa femme sanglotait et disait :

— Zirska ! Zirska !

— Jean, c'est fini, je me sens faible... oh ! ma tête ! Jean ! Jean ! Jean !

Ce furent ses dernières paroles.

Le jeune homme était littéralement fou. Penché sur le corps de sa femme, il se lamentait et faisait pitié à voir.

A force de questions, les médecins apprirent le nom de Jacqueline Laurin et son numéro de téléphone.

La jeune fille accourut. En voyant le triste spectacle de Jean étendu sur son épouse morte, Jacqueline éclata en sanglots.

— C'est affreux ! c'est affreux ! disait-elle.

Enfin, un médecin demanda à Jacqueline ce qui était arrivé. La jeune fille pleurait et

ne pouvait donner clairement les détails tellement elle était bouleversée.

— C'est le Polonais, c'est le Polonais, disait-elle.

— Que vient faire cette histoire de polonais? se demandaient les deux hommes.

A force de questions, Jacqueline finit par leur en dire assez long pour les faire deviner le drame qui venait de se jouer.

Pendant ce temps, Jean, en sanglots, la tête sur celle de Zirska, pleurait toutes ses larmes.

Tout à coup, Jacqueline pensa à Paul.

— Il faut que je l'appelle.

— Paul, Paul, dit-elle, viens vite, le Polonais a empoisonné Zirska. De grâce, ne tarde pas.

— Je viens, je viens.

Laurin ne fit qu'un tour et arriva tout essoufflé chez son confrère.

— C'est affreux! c'est affreux! dit-il. Comment a-t-il pu faire cela? Le malheureux!

Puis il vit Jean effondré sur le lit, pleurant et criant :

— Zirska! Zirska! ah! quel malheur!

Les deux médecins regardaient ces trois jeunes gens... Jean en pleurs et se lamentant, Jacqueline pleurant également et Paul tout effaré...

— Enfin, Mousieur, pouvez-vous nous dire un mot de ce drame? s'enquit l'un des médecins.

— Ah! c'est affreux, messieurs.

En quelques mots, Paul leur raconta l'idylle du jeune Delande avec la petite Polonaise, la jalousie de son ex-amoureux et le dénouement.

— Nous allons avertir la police, dit le médecin.

— Faites ce que vous devez faire, dit Paul. Alors, Paul s'approcha de Jean et lui dit :

— Jean! Jean! viens! viens!

— Ah! Laurin, ma Zirska! ma Zirska!

— Pauvre ami, dit-il...

A ce moment Jean vit son bon ami l'abbé

Paquin qui venait d'arriver. En sanglotant, il se jeta dans ses bras.

— Pauvre petit, dit l'excellent prêtre. Quel affreux malheur ! Je te verrai dans un instant. Va dans le salon avec ton confrère. Je vais administrer ta pauvre petite amie. Je te verrai dans un instant.

Alors Laurin s'approchant voulut amener son ami, mais celui-ci continuait à se lamenter. Il souleva la tête de la morte et tomba sur elle en sanglotant.

— Zirska ! non ce n'est pas vrai. Quelle épouvantable chose !

Paul entraîna Jean à l'écart. Un des médecins se retira en demandant à son confrère de demeurer. "Très bien !" dit-il.

Paul tentait de consoler son ami, mais les mots manquaient. Il se souvenait de ce que Jean lui avait dit :

— Je redoute ce type.

Comme il avait raison !

— Ah ! Laurin, je vais devenir fou. J'ai

perdu mon amour. Mon rêve, mon beau rêve est fini.

— Allons, allons, mon Jean. Pense à nous qui t'aimons, à ta vieille mère, à ton père... Prends courage.

— Quel drame! quel drame! disait Jean. Ah! j'avais raison de m'en douter.

Paul ne voulait pas parler de l'assassin, de peur de blesser le pauvre désolé.

— Il l'a tuée, il l'a tuée, le malheureux! Elle, si bonne, si aimante, si belle. Ah! que vais-je devenir?

Paul entourait Jean de ses bras et lui dit :

— C'est en effet une affreuse affaire. Ah! le lâche!

A ce moment, on entendit du bruit à la porte. Jacqueline avertit que la police était là.

— Dis-leur ce que tu sais, qu'on ne dérange pas Jean. Ce n'est pas le temps, encore moins le moment.

Jean soupirait et faisait peine à voir. Son désespoir était pitoyable.

Le bon vieil aumônier qui arrivait lui dit :  
— Pauvre Jean, qui aurait pu croire un tel dénouement.

— Croyez-vous, cher M. Paquin, dit Laurin.

— C'est presque incroyable.

Malgré lui le bon prêtre pleurait. Lui qui avait reçu la visite des deux tendres amoureux la journée même ! Malgré le désir qu'il avait de consoler son jeune reporter, il pouvait à peine parler. Enfin il lui dit :

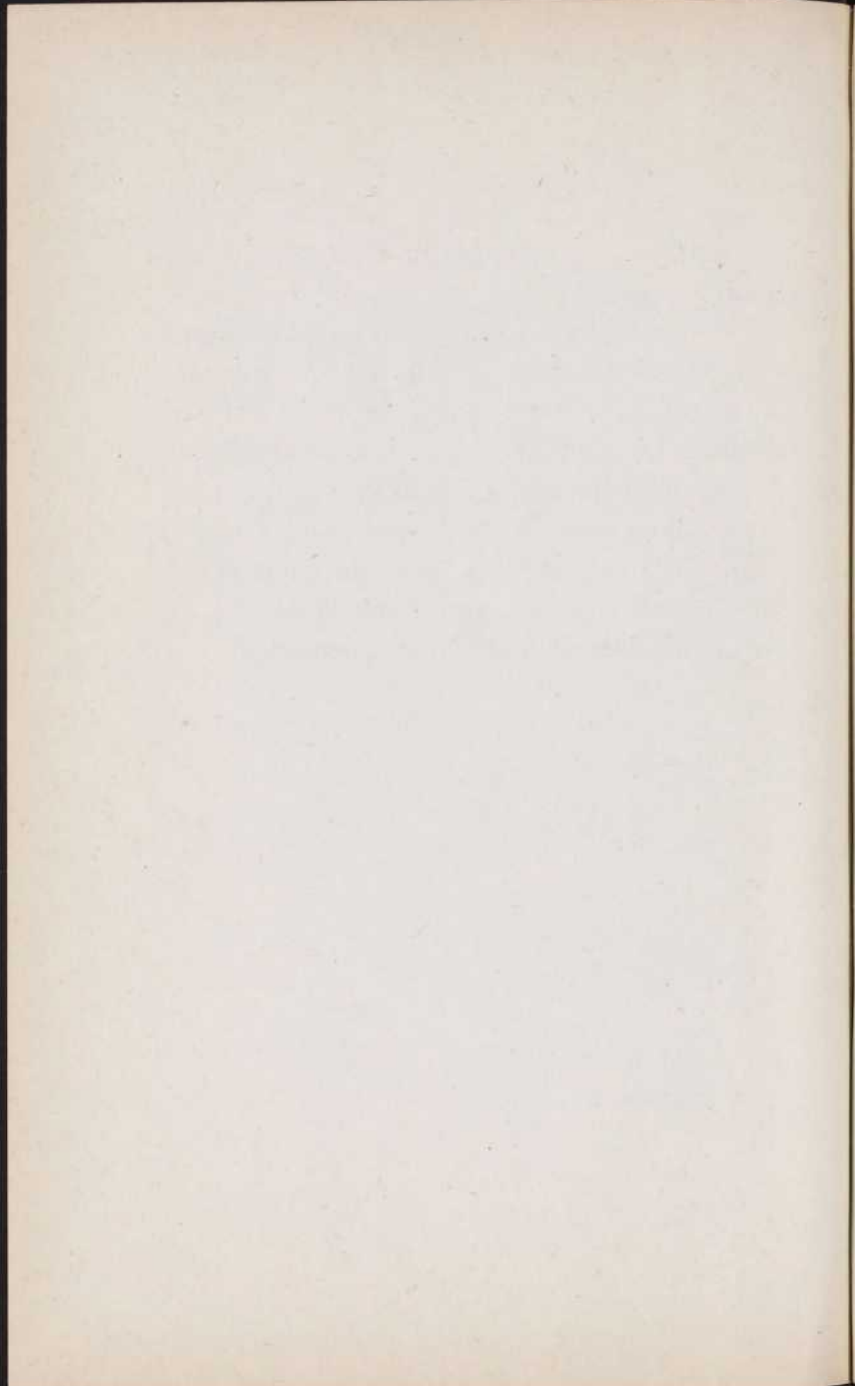
— Prends courage, cher enfant. Ton malheur est grand, mais l'épreuve ne peut abattre un bon chrétien comme toi, cher Delande. Sois énergique, pauvre enfant...

— Croyez-vous, dit Jean dans un sanglot... ne l'avais-je pas dit ? Je m'étais promis de le surveiller... mais qui aurait pu croire que pour un simple moment d'inattention... Quelle misère ! quel effondrement !... Laurin, M. l'abbé, je deviendrai fou...

— Allons, allons, mon ami, prends courage...

Laurin ne savait que dire. L'abbé était navré.

Jean sanglotait toujours, alors se tournant vers le médecin, le bon abbé lui demanda de lui donner quelque chose pour le faire dormir. Le médecin donna une injection au pauvre malheureux et, quelques instants plus tard, allongé sur le divan par Paul Laurin, Jean Delande, le jeune veuf de vingt et un ans, le petit reporter, écrasé par la douleur et les larmes, rêvait à sa Zirska bien-aimée.



## TROISIÈME PARTIE

Jacqueline Laurin

### CHAPITRE XX

#### LE PROCÈS

Au réveil de Jean, Jacqueline et Paul se tenaient près de lui. Les yeux hagards, la tête pleine de vertige et encore à moitié endormi, Jean les regarda quelques instants et puis se souvint de son grand malheur.

— Ah! dit-il, j'ai pleuré toutes mes larmes. La vie ne peut plus m'offrir d'intérêt... quand je songe... Ah! c'est affreux, plus de Zirska, plus de bonheur.

Il s'assit sur le lit et prit sa tête à deux mains.

— Ah! Laurin, réalises-tu ce que ce drame me coûte?

— Ah! oui, mon bon Jean. Je connais le

bel amour qui vous unissait. Je savais l'affection que tu avais pour cette petite chérie, que nous aimions tous.

— Pourquoi avoir coupé le fil de la vie de cette enfant si douce et si aimante? Quelle brute que cet homme! Et elle m'a demandé de lui pardonner. Je ne veux aucunement m'occuper de lui. Je ne veux pas le revoir... il me semble que je l'égorgerais.

— Mon pauvre Jean, il te faudra une longue vacance. Repose-toi et tu iras chez tes parents un certain temps. Tiens, tu iras avec Jacqueline qui te fera souvenir un peu ta petite Zirska.

Jacqueline, qui était près de lui le regarda tendrement. Jean lui serra la main et lui dit :

— Merci, bonne Jacqueline, de compatir si aimablement à mon malheur. Je sais que vous êtes sincère. Vous êtes ce qui me reste de plus cher.

Zirska était déjà exposée dans le salon.

— J'irai la voir plus tard, dit-il, pour le

moment je suis si épuisé que je vais demeurer ici. Toi, petite Jacqueline, demeure avec moi. Ta présence m'est si chère.

— Oui ! Jean, dit Paul, Jacqueline te consolera de son mieux et moi si je puis t'être utile, je suis à ton entière disposition.

— As-tu tout arrangé ? As-tu prévenu mes parents ? Ah ! quand ma pauvre mère saura le grand malheur qui me frappe... Elle l'aimait tant ma Zirska.

— Tout est fait ; repose-toi, Jean. Je vais faire tous les préparatifs. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Quels amis chers et dévoués vous êtes !

Paul Laurin se retira et donna les ordres aux gardiens de la porte. Les visiteurs furent assez nombreux car plusieurs connaissaient, en partie du moins, l'histoire du jeune homme. Pendant les jours qui précédèrent les funérailles, Jean, tard dans la nuit, allait visiter sa chère disparue. Il pleurait amèrement et se retirait, à une heure avancée, dans sa chambre. Le repos lui était impossible. La

veille des obsèques, les confrères de Jean vinrent le visiter, et Paul demanda à Jean s'il pouvait les rencontrer.

— Qu'ils viennent, dit-il.

Jean prit une contenance froide, mais lorsqu'il vit le chef le regarder dans les yeux, il comprit si bien ce que ce dernier voulait dire qu'il éclata.

— Mon cher vieux, dit Grenon, je te comprends bien. Tous, nous connaissons un peu ton beau roman et tu peux croire que c'est du plus profond de notre cœur que nous sympathisons avec toi...

— Je sais, je sais, ah! cher ami... c'est le résultat de la nouvelle dont je vous ai parlé. Est-ce assez horrible?

— C'est bouleversant, dit le chef. Jamais je n'aurais pu croire une telle méchanceté, car, en somme, tu avais été si généreux et si bon pour cette enfant.

Les confrères écoutaient silencieux. Laurin dit alors :

— Vous comprenez que Jean devra pren-

dre un long repos. Il est si atteint par son malheur...

Jean essayait des larmes qu'il ne pouvait contenir.

— Certes, je ne suis pas le seul à le comprendre et dans une telle situation, tu auras toute notre sympathie, dit-il.

Enfin, les confrères se retirèrent. Il n'y avait d'ailleurs rien de plus à ajouter. Chagnon, cependant, se tint en arrière et chuchota à Jean :

— Pauvre ami, je te comprends mieux que tous, et je suis profondément peiné pour toi.

Journaliste généreux, Chagnon ne pouvait pas ne pas exprimer ce que son grand cœur ressentait. Il regarda longtemps Jean sans parler. Ah ! lui, comme il sentait la douleur de Jean et que n'aurait-il pas fait pour lui apporter un peu de réconfort.

Quand Jean Delande fut seul, il essuya ses yeux et réfléchit à sa situation... "Plus de

Zirska... Pour qui me dévouer? Que vaut la vie pour moi maintenant?"

A ce moment, Jacqueline entra. Elle remarqua les yeux tristes du mari de Zirska... elle dit:

— Vous vous tourmentez trop, M. Jean. Je sais que votre malheur est grand, mais il faut vous faire une raison. A vingt ans, il ne faut pas désespérer. Votre vie commence seulement.

— Ah! Jacqueline, Jacqueline, vous avez raison, mais je ne vois aucune issue, aucune porte par où je pourrais échapper au désespoir qui me hante.

— Avec le temps vous prendrez, de nouveau, goût à la vie... Le temps efface tout...

— Comment pourra-t-il me faire oublier mon amour perdu?

Jacqueline ne répondit pas. Elle prit place près de lui, le regarda longuement, et Jean lui prit les mains.

— Pour ma part, Jean, je ferai tout mon possible pour vous faire oublier...

— Merci! Merci!

Le jour des funérailles, Jean suivit le cortège tête baissée. Il désirait la fin de la cérémonie pour se retirer seul dans sa chambre. Au retour cependant, il se trouva avec Laurin et Jacqueline.

— Tu sais, dit Paul Laurin, Freddy Groversky a été arrêté. Il n'a pas cherché à nier. Il a admis son crime sans difficulté bien qu'il ait soutenu que tu étais la cause de son malheur.

— La punition ne m'intéresse pas. Elle ne me redonnera pas mon amour perdu.

— Ah! si j'avais pu savoir, dit Jacqueline, quand vous étiez dans la cuisine, j'aurais vu ce bandit accomplir son forfait.

— Ah! dit Jean, vous n'avez rien à vous reprocher car je pourrais me faire le même blâme.

La mère du jeune éprouvé et son père étaient avec lui depuis plusieurs jours. La vieille mère avait été tout éplorée de ce triste dénouement. "Il l'aimait tant, se disait-elle.

Que va-t-il faire maintenant? Va-t-il briser sa vie? C'est à craindre."

— Ah! maman, avait-il dit, vous qui avez accepté cette jolie petite immigrante dans notre famille, vous saviez, vous, tout ce qui me retenait à elle et à son bon cœur.

— C'est sûr, c'est sûr, mon Jean. Une vie brisée et si jeune... que c'est triste! Sois courageux, mon enfant. Je n'ai que toi au monde... pense à ta vieille maman, à ceux qui t'aiment et veulent ton bonheur.

Jean ne répondit pas.

Dans l'après-midi, pendant que Jean se reposait, sa mère, son père, Jacqueline et Paul se consultèrent. Il fut convenu que les parents demeureraient quelques mois avec leur fils. "Cependant, dit Mme Delande, votre présence lui est précieuse. Venez souvent. Considérez cette maison comme la vôtre. Venez souvent prendre les repas avec lui."

Il en fut convenu ainsi.

Puis la vie reprit son cours. Jean semblait indifférent à tout. Lui, si enthousiaste et si

plein de vie, semblait tout faire machinalement, tel un automate. Le soir, il se retirait seul, dans sa petite chambre de reporter qu'il s'était choisie, et songeait à sa disparue. Cette situation ne pouvait durer. Un mois après la mort de Zirska, Jean fut appelé à la cour. Affolé il se rendit chez Paul et demanda s'il ne pouvait être exempté de ce fardeau.

— Impossible, il faut le témoignage de tous. Jacqueline et toi... car vous êtes les deux seuls témoins, avec les médecins.

Et Jean assista à un procès qui le rendit presque fou. Les avocats de Groversky semblaient vouloir faire croire que le jeune mari pouvait aussi bien être l'assassin que le Polonais. Le Polonais avait fait sa déclaration, mais maintenant on tentait de prouver qu'elle fut faite dans un moment de folie. Ce doute que faisaient peser les avocats de la défense déchirait le pauvre Jean. Il était pénible à voir. Dans son témoignage Jacqueline repoussa avec horreur cette prétention.

— Vous savez bien que votre client, jaloux, traître et brute est le seul capable d'un tel crime. Jean adorait son épouse ; il ne pouvait être question d'autre chose.

On sentait bien que l'argumentation de la défense était fausse et cousue de fil blanc.

Enfin, on invita Jean dans la boîte.

— Votre nom?... Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité.

— Je le jure, dit Jean à voix basse.

— Racontez-nous ce que vous savez de l'histoire.

— Messieurs, commença Jean lentement et d'une voix très émue... cette histoire est l'horrible conséquence de la jalousie d'un traître. J'ai connu ma petite Zirska dans le port de Québec, arrivant de Pologne pour se placer sous la protection d'un oncle que M. l'abbé Paquin m'avait demandé de retrouver. Cet oncle n'existait pas. En face du désespoir et de l'inquiétude de la petite enfant, je me suis substitué à lui et l'ai placée à deux reprises dans deux endroits différents avec

l'aide de l'abbé Paquin. C'était une enfant d'une beauté rare et d'une douceur incomparable. Nos rencontres répétées nous lièrent d'amitié et, un jour, j'eus le grand bonheur d'épouser celle qui a ensoleillé ma vie de jeune journaliste. Cela dura jusqu'à l'arrivée d'un ancien ami de Pologne qui est venu briser à jamais ma pauvre vie, en coupant le fil des jours à celle qui était ma raison de vivre. C'est dans un moment d'inattention de la part de tous, comme vous l'a raconté Mademoiselle Laurin, que le bandit a profité de sa chance pour jeter un poison dans le breuvage de ma pauvre petite Polonaise. Je veux crier à la face de cet homme, tout mon mépris ! L'amour si grand qui nous unissait a porté ombrage à son caractère jaloux et sournois. Je suis, M. le Président, l'homme le plus malheureux qui soit. Ma Zirska, c'était tout mon bonheur. Elle était ma joie, ma raison de me dévouer ; enfin, ma raison de vivre, d'aimer et d'être aimé. C'est ce beau roman, cette

idylle si heureuse qu'a brisée l'assassin de mon amour.

Jean arrêta... il pleurait.

L'avocat de la défense voulut intervenir, mais le président le coupa en lui disant :

— Les romans de ce genre sont si rares de nos jours, que je voudrais bien en voir le dénouement.

Jean ne parlait plus.

— Est-ce tout, jeune homme ?

— C'est tout, M. le Président. J'ajouterai à la face de mon assassin qu'un acte comme celui-là, ne peut demeurer impuni. La vie se chargera de me venger.

Le témoignage de Paul Laurin qui raconta au long tout ce qu'il savait du roman de Jean fut pathétique. A un moment, il s'écria :

— Non, jamais un jeune homme aussi distingué et aussi généreux que Delande, un homme qui adorait sa femme, n'aurait même eu, un moment, la pensée du vaurien qui a

brisé sa vie. Presque tous les confrères connaissaient l'amour de ces deux enfants... ils étaient fous l'un de l'autre. Combien de fois n'ai-je pas été témoin du beau roman qu'ils ont vécu ! Ils étaient touchants.

Les médecins furent également du même avis que Laurin.

Enfin, les plaidoyers commencèrent. L'avocat de la défense tenta avec habileté de tourner les soupçons vers Jean. Soudainement, Groversky se leva furieux et dit :

— J'ai fait assez de mal à ce jeune homme. Ce plaidoyer est malhonnête et faux. Quand ce ne serait que pour récompenser le jeune Delande pour tout le bien qu'il a fait à la petite Zirska, je déclare être l'assassin. C'est moi, qui, pendant que le jeune mari et son épouse étaient dans la cuisine et Mlle Laurin distraite, ai versé le contenu du poison dans la tasse de l'enfant. Je fais cette déclaration sous la foi du serment. Mon acte, je le regrette. J'étais fou de jalousie et j'ai perdu la tête. A la peine d'avoir assassiné la

petite Zirska, j'ai aujourd'hui celle d'avoir brisé la vie de ce jeune homme. Je demande pardon à tous.

La cour fut bouleversée. Un long murmure parcourut la foule. On regardait Delande qui fixait Groversky. Le juge exigea le silence.

Le cas est bien réglé, dit le juge. Je rendrai ma sentence plus tard.

Ainsi se termina ce procès qui fut si pénible pour Jean. Groversky fut condamné au bagne à perpétuité.

Au sortir de la cour, la foule voulait voir ce Delande, mais ce dernier s'esquiva, avec l'aide de Paul et d'un policier, par une porte dérobée.

## CHAPITRE XXI

### LE DÉSESPOIR DE JEAN

La vie reprit son cours normal, mais Jean lui, ne recouvra pas son aplomb comme les autres. Il était taciturne, sombre et comme égaré dans un rêve. Il avait perdu son aimable sourire et négligeait tout à fait son travail. Le chef ne lui en voulait pas cependant. Il savait, du moins il espérait, que le temps guérirait ce cœur meurtri.

Chaque matin, le jeune homme se rendait à son travail, mais il revenait vide. Depuis deux mois, il n'avait fourni que quelques petites nouvelles, rédigées très pauvrement et dont la teneur était sans importance. Un soir le chef lui demanda de demeurer quelques instants après les autres.

— Que fais-tu, Delande...? Tu as perdu tout ton beau courage, ton bel enthousiasme, ta vivacité. Oh! je sais que la mort de ta pe-

tite Zirska t'affecte profondément, mais c'est précisément dans le travail que tu trouveras l'oubli. As-tu déjà pensé à cela ?

Jean ne répondit pas. Il était là, l'air indifférent, sans énergie.

— Allons, allons, Jean, réponds-moi au moins.

— Cher ami, dit-il, je vous demande encore un peu de temps. J'ai de la difficulté à reprendre mes idées. Je me demande si je ne suis pas un peu fou.

Le chef fut surpris de cette réponse.

— Écoute, Delande, tu vas aller faire un voyage. Laurin désire cela pour ta santé. Va en Beauce, chez tes parents, amène avec toi, Jacqueline Laurin. Ta petite Zirska n'est pas tout à fait morte... Jean : tu as Jacqueline ?

Ces paroles eurent l'effet d'un coup de baguette magique.

— Tu as raison, Grenon, j'ai Jacqueline, mais... viendra-t-elle ?

— Tu sais bien que oui, grand idiot ; elle

est toujours chez toi. C'est pour quelque chose.

Jean fut surpris et sembla revenir plus à la réalité.

— Je vous écoute, chef; j'irai en Beauce et avec Jacqueline Laurin.

Le travail de chaque jour continua pendant un mois et si Jean n'avait pas encore retrouvé son activité d'autrefois, il donnait des signes de retour aux conditions normales.

Enfin, un jour, quatre mois après la mort de son épouse, il demanda au chef deux semaines de vacances.

— Tu vas en Beauce? dit le chef...

— Oui!

— Avec Jacqueline Laurin?

— Oui!

— Bien! bien! bien!

Le chef avait joué un tour à Jean. Après sa conversation avec Delande, il avait rencontré Jacqueline et lui avait demandé:

— Dites donc, Jacqueline... Que pensez-vous de Jean Delande?

— Oh! je n'en pense que du bien.

— Vous savez, je ne serais pas surpris un beau jour qu'il songe à remplacer la Zirska polonaise par la Zirska canadienne!

Jacqueline ne répondit pas.

— Jacqueline, j'ai un secret pour vous. Gardez-le bien confidentiellement. J'ai réussi à ouvrir les yeux partiellement à Jean et je lui ai parlé de vous. A mon grand étonnement, cette pensée ne lui était pas venue et il semble s'y intéresser hautement.

— Vrai? M. Grenon, croyez-vous que je l'intéresse?

— Avant de vous répondre, dites-moi franchement... aimeriez-vous Jean Delande?

Jacqueline baissa les yeux.

— Oui!

— Très bien, ma petite. Ayez confiance en moi, tout s'arrangera.

Jacqueline lui sourit.

Après son arrivée du bureau ce soir-là, Jacqueline Laurin fut toute surprise de recevoir un téléphone de Jean.

— Veux-tu venir me voir, Jacqueline?

— Tout de suite, dit-elle. Cependant, grand paresseux, ce serait à toi de venir.

— Eh! bien, j'y vais.

Si Jean ne souriait plus, il était tout de même un peu moins taciturne.

— Écoute, Jacqueline. Je retourne en Beauce demain avec mes parents. Je veux t'y amener.

— Est-ce convenable?

— Avec mes parents...?

— Alors, c'est bien, j'irai... mais combien de temps y serons-nous?

— Quinze jours.

— Quinze jours, ah! mais c'est long.

— Ce sera long avec moi, Jacqueline?

Elle sourit et dit :

— Non.

Il était quatre heures moins vingt lorsque le "Québec Central" quitta la gare du Pacifique, emportant le père et la mère de Jean ainsi que ce dernier et Jacqueline.

— Est-ce ton premier voyage en Beauce,

dit Jean?

— Oui! dit Jacqueline, et je fais un désir.

— Fais-le beau, Jacqueline... car c'est un splendide pays.

La mort de l'épouse de Jean avait un effet curieux sur le jeune homme. Lui, si travaillant d'habitude, ne songeait plus du tout à ses livres. Il cherchait de la distraction dans la nature et partout ailleurs... mais aucunement dans ses livres.

Le séjour de Jean et de Jacqueline fut intéressant, mais la jeune fille réalisait que le jeune veuf n'avait pas oublié Zirska, loin de là.

Jacqueline ne désirait pas que Jean ne pense qu'à elle, car il n'y était aucunement tenu. Jamais il avait fait une avance un peu claire à la jeune fille. Elle s'en plaignait à Paul, son frère.

— Je comprends tout, lui dit Paul. Il te sent trop près de lui; il faudrait que tu reviennes avant lui; alors tu verras, à son retour, il ne désirera que toi.

C'est une idée, se dit la jeune fille qui, au fond, aimait Jean Delande de tout son cœur. Le soir même elle annonça son départ pour Québec. La nouvelle n'affecta pas le jeune homme sur le coup, mais lorsqu'il la vit disparaître dans le convoi, un serrement le saisit. Il monta sur le train et glissa à l'oreille de Jacqueline :

— Vous savez, votre départ me fait du mal. Allez-vous penser un peu à moi ?

— Peut-être, dit-elle.

— Peut-être, ce n'est pas certain.

Jacqueline sourit.

Lorsque Jean s'éveilla le lendemain, il se sentit seul. Mais pourtant, pensait-il, rien ne me manque... Qu'est-ce qui me fait souffrir... Jacqueline ? C'est peut-être cela. Oui ! c'était bien cela et il le comprit lorsqu'il se vit seul pour déjeuner. Ça y est, se dit-il, j'aime Jacqueline Laurin. D'ailleurs, c'est naturel... c'est l'autre Zirska...

Il lui restait cinq jours de vacances. Sa petite femme était morte depuis six mois.

“Je n’ai pas oublié Zirska, se dit-il, puisque je la retrouve dans cette jolie sosie d’elle-même.” Au cours de ses cinq jours, Jean visita ses parents. On n’était pas très loin de la fête de Noël. Puis il songea : “Je passerai la Noël dans la Beauce, mais cette fois, ma future femme sera avec moi.”

Le jeune homme n’avait plus qu’une journée de vacances. Il partit pour Québec. Sa première visite fut pour Jacqueline.

— Bonjour ! Jean, vous savez j’ai pensé un peu à vous.

— Écoute, Jacqueline, si tu as un peu d’affection pour moi, réponds-moi franchement. Après ton départ de la Beauce, j’ai réalisé que je ne pouvais me passer de ma petite Zirska. Jacqueline je t’aime... Accepterais-tu de devenir ma fiancée à Noël ?

Jacqueline le regarda dans les yeux et sourit.

— Avec le plus grand des plaisirs, mon chéri.

— Ainsi, tu m'aimes, toi aussi ?

— Eh oui ! tu le sais bien.

— Tu sais, nous passerons la "Noël" en Beauce. C'est là, en face de mes parents, que je te donnerai ta bague de fiançailles. Nous nous marierons dans six ou huit mois.

Le dénouement final de cette idylle avait intéressé plusieurs des confrères de Jean. Leur cœur généreux leur suggérait cette solution afin d'aider ce malheureux journaliste. On avait rapporté fidèlement à Jacqueline les réactions du jeune veuf qui désespérait de la vie à vingt et un ans.

Puis, il reprit un peu goût au travail. Pour lui donner du courage, Jacqueline copiait ses textes à la machine.

Enfin, un événement comique, comme il en survient souvent chez ces gars toujours à l'affût d'une bonne blague, vint amuser toute la salle de rédaction.

Un excellent journaliste qu'on avait l'habitude de déléguer aux conférences scientifiques et religieuses arriva un soir à la salle de

rédaction, passablement gris. Immédiatement notre reporter se mit en devoir de préparer son compte rendu à l'aide de ses notes. Il écrivit son rapport sur un buvard blanc, en utilisant lui-même des feuillets blancs. Tout à coup, on entendit une voix retentissante :

— CRISSE.

Toutes les têtes se levèrent et se tournèrent. Notre journaliste tenait vingt à vingt-cinq feuillets qu'il examinait en tous sens, comme pour chercher un texte qui manque. Notre ami avait écrit une partie de son histoire sur ces feuillets et la fin des phrases sur le buvard. Tout était à recommencer. Notre journaliste était furieux au grand amusement de tout le monde.

Et combien d'histoires de ce genre et de différentes, n'avons-nous pas entendues et vues au cours des six années de notre stage chez les confrères de la presse quotidienne. Si la vie des journalistes de la presse quotidienne est plus mouvementée que celle des confrères de la presse hebdomadaire, elle

est aussi plus intime et plus confraternelle, car dans ces grands journaux on se voit, on se rencontre tous les jours. Dans les hebdomadaires, le rédacteur est souvent isolé, et ne rencontre que rarement ou qu'occasionnellement ceux qui besognent dans le même art.

A l'approche de la fête de Noël, Jean sembla prendre plus d'intérêt à la vie. Depuis près de deux mois, il n'allait plus au port, la navigation étant fermée pour la saison d'hiver. Alors, le rôle du reporter maritime change. Il "couvre" un peu de tout. Il assista à de nombreux banquets (Quelle corvée!)..

La ville de Québec, quelques semaines avant Noël, prend un air de fête, et la beauté qu'elle revêt avec son manteau de neige lui donne un aspect tout à fait coquet. A cette époque, les skieurs s'en donnent à cœur joie et les amateurs du patin peuvent pratiquer leur sport favori sur les nombreuses patinoires de la ville. Jean était un amateur du patin, mais surtout du hockey. Il jouait dans l'une

des meilleures équipes de la ville. Il faisait partie d'un club de la ligue nationale. Chaque hiver, les journalistes organisent une "série" entre les différents journaux de la ville. Jean était une recrue importante dans le club de "La Vérité". Cet hiver-là, trois cents sportmen de Boston étaient venus assister à un congrès au Château Frontenac et exprimèrent le désir d'assister à une partie de hockey disputée entre les "AS" choisis dans les meilleurs clubs de la ville. Les promoteurs acceptèrent et organisèrent la partie sous les couleurs de deux journaux locaux.

Parmi le choix des organisateurs, on comptait: Vanasse, Delande, Morin, Madden, Taschereau, Huard, Marquis, Massicotte, Bernier et plusieurs autres.

Ce fut une rencontre des plus mouvementées. Les visiteurs offraient des récompenses aux compteurs, ce qui fit que la partie devint une course aux points, et les "AS" oublièrent de s'assister. C'est à qui compterait, car chaque point rapportait jusqu'à cinquante dol-

lars. Delande était un "AS" du bâton, un brillant "Stickhandler", comme disent les Américains; il fit fureur. A lui seul, il enregistra trois points pendant que Vanasse brillait pour les adversaires. Le club de Delande l'emporta par 5 à 4.

Jacqueline assistait à la rencontre et vit avec fierté son fiancé devenir le préféré de la foule. A un certain moment il y eut une "bagarre" des mieux conditionnées entre les deux défenses des clubs adverses. Le jeune Delande qui jouait honnêtement se tint à l'écart, et Jacqueline, en cela, reconnut le bon caractère de celui qu'elle aimait. Delande n'admettait pas les coups déloyaux et encore moins les "parties de boxe". Pour bien jouer au hockey, disait-il, il faut commencer par être honnête et jouer avec justice. Ainsi, la partie devint intéressante et l'habileté du joueur est visible. Ce n'est pas jouer au hockey que de chercher à blesser son adversaire; il y a d'autres sports pour ce genre de pugilat.

Si Jean aimait bien Jacqueline, il ne s'était pas départi entièrement du souvenir de sa petite Zirska.

Un événement vint changer toute chose. Jacqueline, elle, aimait Jean d'un grand amour. Un jour, en faisant un ménage dans une garde-robe, chez son fiancé, elle trouva la petite robe que Zirska avait achetée le jour où elle avait assisté à un banquet au "Victoria" en compagnie de son Jean devenu plus tard son mari. Jacqueline se souvint des compliments que le jeune reporter avait adressés à sa petite femme lorsqu'il la vit dans cette petite toilette enrubannée. Aussitôt, Jacqueline eut une pensée. "Je vais revêtir cette toilette et constater ce que Jean va en dire."

Le jeune homme arriva tard à son foyer qu'il croyait vide. Sa surprise fut grande lorsqu'il vit une jeune fille dans le salon.

— Bonjour ! mademoiselle.

— Je suis Jeanne Fortin, une amie de Jacqueline, qui est venue faire un peu de ménage chez vous.

— Ah! Jacqueline est ici?

— Bonjour, petit reporter, dit Jacqueline en se montrant dans la porte.

L'effet fut magique.

— Zirska, Zirska, dit-il. Oh! ma petite Jacqueline, quelle délicate pensée. Laisse-moi te regarder... C'est bien cela... Enfin, j'ai retrouvé ma Zirska.

Alors, prenant sa petite fiancée par la main, il l'approcha de lui.

— Comme tu es jolie,... Ah! Jacqueline, que tu me rends heureux! Enfin, c'est ma Zirska... J'ai retrouvé ma Zirska...

Il paraissait franchement heureux. Il regardait la jeune fille et n'en revenait pas de surprise. Puis la saisissant, il l'embrassa tendrement.

— Mon rêve, mon rêve est devenu une réalité. Oh! ma petite Jacqueline comme je vais t'aimer! comme je vais te chérir! Comme je te voyais mal! C'est fini, petite fiancée. Le bonheur est revenu... c'est le plus beau jour de ma vie... avec celui de ce banquet.

Comme je suis heureux !

Dans sa joie, Jean ne tenait plus en place. Il appela Laurin.

— Paul, Paul, enfin j'ai retrouvé ma Zirskakka...

— Que dis-tu ?

— Oui, Jacqueline a revêtu la robe que Zirskakka portait le jour de mon banquet ; tu sais ? le banquet au "Victoria". C'est frappant. Ah ! Paul, je suis si heureux.

— Enfin, crois bien que j'en suis fort réjoui !

— Je suis fou de joie. Tout va marcher maintenant, mon vieux.

— Comme tu es hors de toi ! Félicitations mon vieux.

— Bonsoir, Paul.

— Ah ! ma petite Jacqueline, quelle idée !

Jean invita les deux jeunes filles à souper avec lui. Le repas ne put être plus gai.

Jacqueline souriait de bonheur.

"Enfin, pensait-elle, il a compris."

Et, en effet, tout changea.

## CHAPITRE XXII

### SECOND VOYAGE EN BEAUCE

Au journal, le lendemain, Jean raconta l'événement avec fièvre et tout souriant, à son chef.

— Ah! mais quel changement! c'est fort heureux.. et pour une robe. Ah! ces jeunes..

— Pas pour une robe, mon cher ami, pour Zirska.

La veille de Noël, Jean se rendit chez Jacqueline et fit sa demande à M. et Mme Laurin.

— Ah! mon cher Delande, tu es en retard... il y a longtemps que nous savons; et c'est avec plaisir que nous t'accordons celle qui sera demain ta fiancée, si elle ne l'est pas déjà.

Ainsi parla M. Laurin.

La soirée fut belle pour le jeune reporter et pour sa fiancée. Puis, le lendemain, ce fut un second voyage vers la Beauce. Dans la

magnifique église d'un village beauceron, fameuse pour son style gothique aux multiples couleurs, Jean assistait à la messe de minuit. Les vieux chants de Noël remuèrent Jean jusqu'au fond le l'âme. "*Ça bergers assemblons-nous*", "*Dans cette étable*", "*Nouvelle agréable*" et "*Il est né le Divin Enfant.*" Ces vieux cantiques lui rappelaient son enfance alors qu'il était élève d'un bon vieux Collège de la Beauce. C'est dans le chœur qu'il assistait à la cérémonie et qu'il chantait avec les élèves les vieux chants de la Nativité. Puis, plus tard, lorsqu'il débuta dans la vie, c'est dans le banc familial qu'il écoutait ces vieux chants toujours chers au cœur des fidèles. Il se rappelait aussi sa vieille mère si sensible qu'elle ne pouvait les entendre sans pleurer. Que de souvenirs disparus ! que de belles choses envolées ! Cette fête de Noël a quelque chose de plus touchant que les autres fêtes. Au moment de la communion, Jean et Jacqueline s'avancèrent ensemble, vers la Table Sainte. On sait que dans ces villages, les cu-

rieux ne manquent pas. Parmi ceux qui avaient connu la Zirska de Jean, on lisait la surprise. Malgré lui, comprenant la question que se posaient ces curieux, étonnés, de voir une seconde Zirska, Jean sourit. Mais le moment était trop solennel pour qu'il s'amusât à saisir la surprise des paroissiens.

A la sortie, quelques amis de Jean lui posèrent la question qu'il soupçonnait.

— Mais enfin, il nous semble que ton épouse n'est plus de ce monde. Vois donc... ?

Jean rit de bon cœur.

— Jamais je ne me marierais, dit-il, si mon épouse disparue n'eût pas survécu dans les bien-aimés traits de Mademoiselle Laurin.

— Bonjour ! mademoiselle, dirent les jeunes gens.

En quittant ces derniers, il entendit la réflexion d'un de ses amis.

— C'est frappant. Qui aurait pu croire !.. Quelle ressemblance !

Une lune magnifique, dans un ciel pur, éclairait la *Belle vallée de la Chaudière*.

— Regarde, Jacqueline, regarde comme c'est beau notre Beauce! Vois ces collines blanches et cette forêt qui fait comme une barrière au fond. Ah! c'est un beau pays, la Beauce, et j'y rêve bien souvent. Il n'est pas impossible que je vienne m'y installer un jour.

Il parlait plus justement qu'il ne le croyait. L'hiver s'écoula rapidement. Chaque jour, Jean passait ses soirées avec sa bien-aimée. Souvent cependant, il devait assister à des conférences, à des banquets ou à des réunions ouvrières. Partout où il le pouvait, on le voyait au bras de Jacqueline. Souvent aussi la jeune fille venait passer la soirée en sa compagnie, dans ses appartements. Accompagnée de Jeanne Fortin, personne très aimable et l'amie de sa fiancée, ils passaient des heures agréables. Un soir, Jeanne fit la rencontre de Paul Laurin chez Delande. Ce fut l'amour à première vue et à partir de ce jour, chaque fois que l'occasion était favorable, Jean recevait chez lui, en plus de sa fiancée,

Paul et Jeanne qui s'attachèrent de plus en plus. C'étaient alors d'interminables parties de cartes. Deux fois par semaine cependant au bras de sa Jacqueline il se rendait à l'arène où il brillait dans la ligue Nationale. Son équipe tenait la seconde place du classement et termina en tête du circuit. Combien de fois Jacqueline le vit accomplir des exploits qui électrisaient la foule. Jacqueline elle-même en était parfois surprise. Au retour on parlait de sport... on était heureux et l'hiver passa agréablement.

Aux premiers jours de printemps, Jean confia à Paul qu'il allait commencer des démarches pour publier son hebdomadaire.

— Encore? vieux, attends d'être sûr de toi, avant de donner ta démission.

— Tu crois, mon vieux. Je saisisrai l'occasion par les cheveux... et cette occasion, je l'aurai.

— Rêveur, dit Paul.

— Sceptique, dit Jean en riant.

Le printemps fut long cette année-là et les

soirées étaient difficiles : les rues furent longtemps malpropres et boueuses.

Jean et Paul avaient lu ensemble, dans leur soirée, l'un une vie de Marie Stuart par Stephan Zweig et l'autre, par Henri-Paule Bordeaux.

— Que conclut ton auteur ? dit Jean à Paul...

— Que Marie Stuart était une femme aux mœurs légères.

— Eh ! bien moi, il conclut que ce fut une grande chrétienne.

— Pour la même vie, ce n'est pas mal, dit Paul.

— Es-tu sérieux ?

— Le plus sérieux du monde, dit Jean.

— Alors, qu'en penses-tu ?

— Que les deux auteurs se fourvoient, c'est certain.

— Tu veux rire, dit Laurin.

— Oh ! non, dit Jean, lis les dernières pages.

— Ah ! ces biographes...

## CHAPITRE XXII

### AU JOURNAL

Au journal, les esprits commençaient à se réchauffer. On parlait d'élection au fédéral. A "La Vérité" on était partisan. Celui qui n'était pas libéral n'avait qu'à se taire, et même ce silence était comprometteur. Les jeunes se faisaient une gloire de se proclamer "libéral" et chez les chroniqueurs on connaissait les allégeances de tous, moins deux ou trois. Ce silence équivalait, aux yeux des plus "chauds" à une désapprobation de la politique d'Ernest Lapointe et de Chubby Power.

Au fond, Jean Delande n'était pas un admirateur de ces politiciens. Il gardait un silence jamais rompu, même si parfois dans les questions politiques, il différait d'avis avec certains confrères. C'était suffisant pour le classer. Certains jeunes messagers l'appe-

laient le "bleu". Car, même chez les petits messagers, il y avait des discussions politiques des plus comiques.

Un jour, un jeune messager, apparemment fils d'un conservateur, en constante discussion avec ses petits amis, vint demander à Delande, qu'il croyait "bleu":

— N'est-ce pas, M. Delande que M. Borden est un catholique et qu'il parle le français?

Jean éclata de rire.

— Tu es comique, mon petit; M. Borden n'est pas plus catholique ni plus Canadien-Français que M. King.

— Tiens, dit-il, triomphant, à son interlocuteur: c'est correct, il n'est pas catholique, mais ton King non plus.

— Et M. Meighen, lui, qui est-il?

— C'est encore un Anglais celui-là, dit-il, mais lui, au moins, il a montré le français à son fils. Tu connais Teddy Meighen? Il demeure à Québec et il parle français comme nous.

Le petit triomphait, mais les "chauds" ne prisèrent pas cette remarque pourtant très véridique.

Un jeune messenger dit à Jean :

— "Bleu"! Ça te place, hein?

— Allons, mes petits, pourquoi vous disputer pour ces questions et vous faire de la peine? Dans les deux partis, il y a de bons hommes; les sincères sont rares, mais encore, on en trouve... Cependant ils ne font pas long feu.

Avant l'élection générale fédérale, il y eut une élection partielle provinciale dans Montréal, et une dans Québec. Deux "bleus", deux "rouges", en présence dans les deux comtés. A Québec, Oscar Drouin l'emporta, mais à Montréal, le gouvernement perdait un siège aux mains de M. Houde.

Ce soir-là, Jean était de faction au téléphone. Il donnait les résultats des élections. A Québec, le journal annonçait l'élection de Drouin, mais à Montréal, on disait être sans nouvelle. Jean savait très bien que M. Houde

était élu, mais les ordres étaient: "Pas de nouvelles de Montréal". A la fin Jean protesta.

— Enfin, chef, on devient ridicule avec cette mesquinerie. Pourquoi ne pas dire la vérité?

Le chef éclata. Cet homme pourtant juste et droit, d'un cœur d'or, vit "rouge" pour une petite affaire politique.

— Delande, dit-il, vous êtes congédié. Votre attitude est par trop hostile.

Delande regarda longuement son chef.

— Que dites-vous chef? Vous me congédiez? Vous, un homme sympathique et bon, vous, un homme au cœur généreux, vous oubliez au point de me chasser parce que je ne partage pas votre opinion sur une simple question politique? C'est inconcevable. Est-il possible que la politique vous fasse oublier la belle amitié qui nous unissait? Est-elle capable, cette politique de faire de vous d'un ami que vous étiez, un ennemi? Jamais je ne l'aurais cru. C'est avec une peine profon-

de que j'accepte votre expulsion. Oui, Grenon, je suis conservateur, mais pas au point de me faire oublier les amis que je considère, que j'estime et que j'aime. N'ai-je pas le droit, cher ami, ne suis-je pas justifiable d'avoir une opinion dans les grands problèmes qui se discutent au pays? Est-ce parce que je suis à l'emploi d'un magnat que j'ai toujours servi avec justice, — vous le savez — est-ce pour cela que je n'aurais pas le droit de penser, de désirer, de préférer? Il y a six ans déjà que je fais du journalisme, mais c'est la première fois que j'entends sortir de vos lèvres une phrase aussi injuste. O politique! que ne fait-on pas en ton nom! Saviez-vous, mon cher Grenon, que c'est précisément un juge libéral qui m'a soutenu à ce bureau? Adieu! mon cher ami; au fond, je ne vous en veux pas, car la belle expérience que j'ai acquise à votre contact, me servira toute ma vie.

Le chef s'approcha alors de Jean et lui donna la main.

— Pardonne-moi, mon cher Delande. Tu as raison. On perd la tête avec cette politique, mais je ne voudrais pas qu'elle puisse devenir un sujet de division entre nous. Reste Delande, je suis peiné, reste.

— J'accepte vos explications, chef, parce que je sais qu'elles viennent d'un cœur généreux et bon. D'ailleurs, je suis pour quitter le journal. Tolérez-moi encore un peu, ce ne sera pas long. Votre acte de justice vous honore et me prouve que chez les journalistes, il y a des hommes de cœur.

Mais le mal était fait. Au bureau, "la justice" c'est un sentiment comme les autres. L'homme qui avait en mains les destinées du journal n'était pas un politicien à courte vue. Son bon cœur et sa bonne volonté étaient connus de tous. Il apprit les sentiments de Delande que l'on avait colportés dans toute la bâtisse.

— Pensez donc, un bleu... et à "La Vérité" encore!

Jean espérait que l'on prendrait cette af-

firmation de "bleu" en badinant. Tel ne fut pas le cas. Sans aucun doute, avec regret, le "boss" se vit-il dans l'obligation de recourir aux moyens frappants, pour donner un exemple.

A tout événement, Delande allait être congédié sans enquête et sans explications. Lorsque le chef apprit cette nouvelle il en fut si outré qu'il descendit au bureau et intercédait avec chaleur en faveur du jeune Delande. Il gagna six mois de délai. En cela Jean reconnut la bonne volonté du grand "Boss". D'ailleurs, Jean n'en demandait pas plus. Le chef avait convenu avec le patron qu'on devait accorder cette bienveillance au rédacteur maritime.

On fit les préparatifs du mariage et une nouvelle vint s'ajouter à la première. En même temps que Jean, Laurin épousait Jeanne Fortin.

Ce fut une fête au journal... Jean avec sa verve endiablée et tout à fait revenu de son deuil battait la marche. Le soir, en revenant

chez lui, une pensée lui revint : "Ai-je oublié déjà ma Zirska?" Après réflexion, il conclut que c'était son amour pour Zirska qui lui faisait aimer Jacqueline dont les traits étaient si ressemblants.

Puis, la nouvelle arriva. Le gouvernement libéral fédéral sentant le terrain lui glisser sous les pieds annonça les élections générales pour l'automne. Les conservateurs avaient, comme chef, l'Honorable R.-B. Bennett. Les "rouges" le T. H. W.-L. Mackenzie King. Le premier avait pris comme mot d'ordre "*Canada first, Canada d'abord*". Cette phrase ronflante fit fortune. La phrase seulement, car il ne faut pas oublier que sous Bennett comme sous M. King et sous King comme sous M. Bennett, "*Canada d'abord*" doit être précédé de "*Après l'Angleterre*". Sous M. W.-L. King qui fut réélu plus tard, la phrase devint pour le moins lettre morte, car cette fois ce fut "*Angleterre d'abord*".

La seule différence entre les deux formules est la suivante : Lorsque M. Bennett di-

sait: "*Canada d'abord*", il mentait; mais quand M. King dit: "*Angleterre d'abord*", il ne ment pas.

Au cours de l'été, Jean, Jacqueline, Paul Laurin et Jeanne Fortin firent un voyage en Beauce. Jean avait décidé de publier son hebdomadaire dans son pays. On n'est pas prophète chez soi, mais après tout... on ne sait jamais! C'est pour se louer un appartement que Jean Delande faisait le voyage. Il réussit à merveille et, à son retour, la question du logement était réglée.

Dans le même été les deux partis politiques faisaient leurs préparatifs de campagne. En maintes occasions, surtout le dimanche, ce qui déplaisait souverainement à Jean, il devait suivre certains orateurs pour en rapporter les discours.

Enfin, un jour Delande fit un voyage de grande importance pour lui-même. Il se rendit dans une petite ville de l'est pour prendre arrangement afin de publier son journal. Jean appréhendait beaucoup ce voyage qui

aurait été un désastre s'il ne l'avait pas réussi. Aussi, avait-il préparé ses batteries pour toutes les circonstances.

— Je resterai deux jours peut-être, avait-il dit à Jacqueline, car ça peut être long.

— Bonne chance, mon chéri.

— Au revoir, mon amour.

Pendant tout le voyage, Jean repassa dans sa tête les événements qui avaient traversé sa vie de journaliste depuis quelques mois. L'arrivée de ce Polonais avait tout changé et n'eût été de Jacqueline Laurin, "je me demande ce que je serais devenu", se disait-il.

A sa grande surprise et sans difficulté, Jean signa un contrat très avantageux avec son imprimeur. Il n'en revenait pas de joie. Le capital qu'il possédait n'était pas bien haut, mais il avait une idée, qui selon lui, devait lui apporter ce qui lui manquait. Le soir même, il revint à Québec, souriant et heureux. En le voyant, Jacqueline lui dit :

— Tu as réussi ?

— Au delà de mes espérances.

— Ah! mon Jean, comme je suis fière de toi!

Jean avait signé un contrat d'un an avec son imprimeur à des conditions tout à fait acceptables. En annonçant la nouvelle à Paul Laurin, il lui demanda le silence le plus absolu afin que la nouvelle ne parvienne pas au journal.

Un soir, Jean reçut la visite d'un chef conservateur qui désirait retenir ses services. C'est alors que le petit reporter fit un coup de maître. Le visiteur comptait sur le jeune Delande pour rallier les jeunes. Ce dernier lui annonça à ce moment son départ de "La Vérité" pour publier un journal local dans la Beauce, et vraisemblablement un hebdomadaire conservateur. Le visiteur n'en revint pas de satisfaction. Après des pourparlers qui furent assez longs, le visiteur promit de revenir dans quelques jours afin de conclure une entente finale.

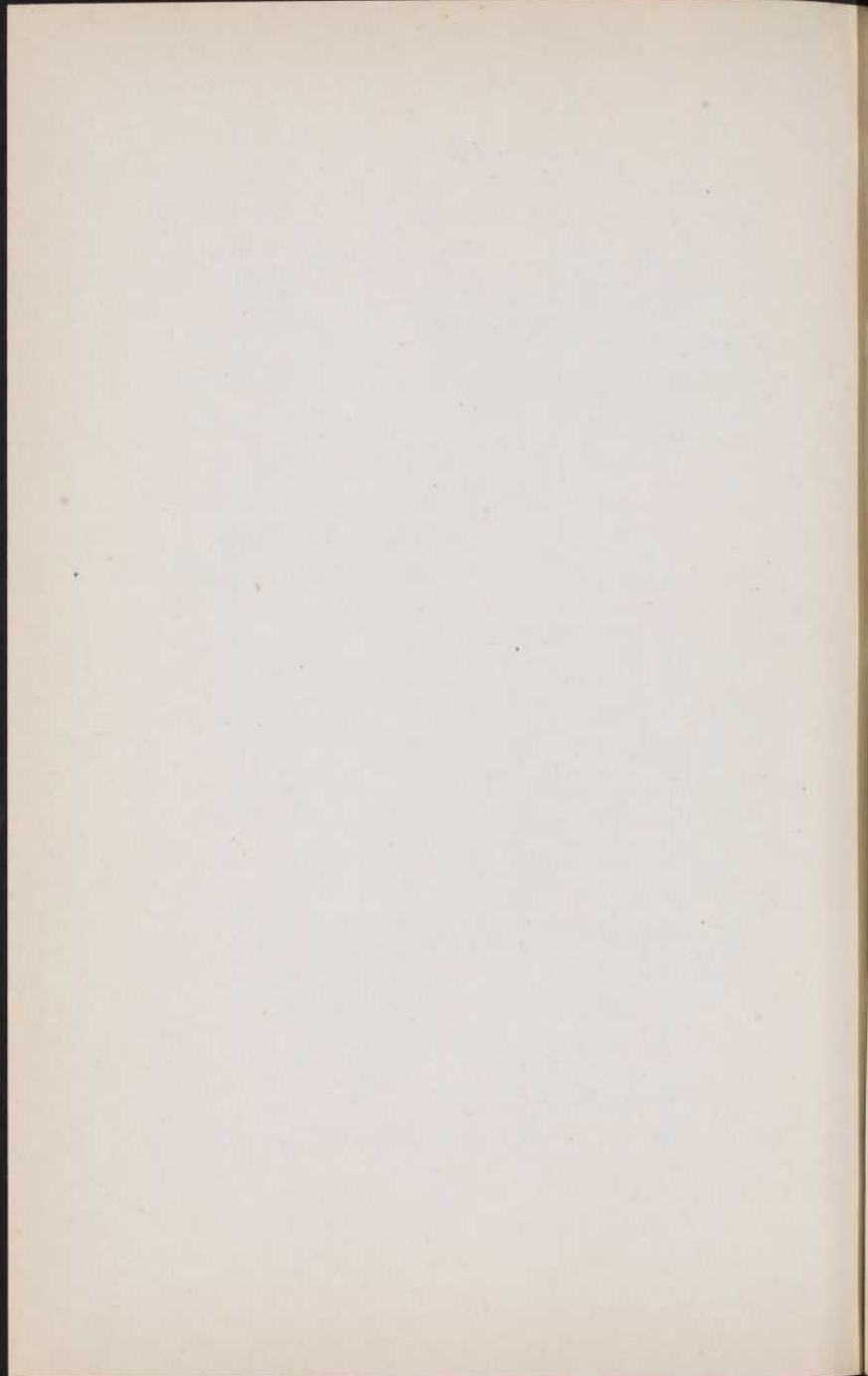
Malgré le séjour assez long de Jean au journal libéral, il ne fut pas atteint de la ma-

ladie générale: pour être plus clair, il n'était pas envoûté comme la plupart de ses confrères. Presque tous étaient "rouges", et Jean, à dire vrai, n'était pas fanatique.

Jean n'en revenait pas de l'attitude de certains journalistes. Un (...) surtout, ne jurait que par Chubby Power. Pour le jeune reporter, il n'y avait pas de politicien plus subtil que ce Power. C'est l'homme le plus rusé en politique, qu'il connaissait. C'est surtout ce manque de franchise notoire qui dégoûtait Jean. Et il y avait plusieurs opportunistes dans les deux partis. Au journal, les rédacteurs écrivaient et chantaient la gloire du gouvernement. Delande lui-même devait taire son opinion pour défendre celle du patron. Il en riait au fond et chantait le libéralisme avec une conviction que l'on devine.

Chez les électeurs il y avait du malaise. Les choses ne marchaient pas au goût des organisateurs et on venait au journal pour obtenir que l'on chauffe le four avec du meilleur bois. Aussi publiait-on les plus belles

âneries qui soient. Cela ne faisait rien. C'est la victoire qui comptait, et Ernest Lapointe avait dit qu'il fallait gagner... même s'il faut annoncer une autre guerre contre les Zoulous ou déclancher une conscription imaginaire.



## CHAPITRE XXIV

### LA DÉMISSION DE JEAN

Enfin, l'été passa. On était au commencement de juin. Jean devait épouser Jacqueline dans une semaine.

Un matin de ce mois, Jean, en tenue de voyage, annonça son mariage au chef.

— J'épouse Jacqueline Laurin dans deux jours.

— Bien, Delande, mes meilleurs vœux de bonheur.

— Ce n'est pas tout, M. Grenon. Il y a longtemps que je vous annonce mon départ du journal. Je dois vous informer qu'après mon mariage je ne reviendrai plus au bureau de "La Vérité". Je pars pour la Beauce, mon pays.

La nouvelle surprit le chef... il savait que Delande devait partir, mais il croyait qu'il attendrait la fin des élections.

— Oh ! non, mon cher ami, c'est précisément ces élections qui me font quitter. Je ferai campagne dans la Beauce et dans Dorchester à l'aide de mon hebdomadaire.

— Ah ! tu vas publier un hebdomadaire ?

— Il y a longtemps que je vous affirme que le moyen de s'affranchir des magnats de la presse c'est par l'hebdomadaire ou par un quotidien en coopération. Je vais tenter de vous prouver la moitié de mes prétentions.

— Tu es audacieux, mon cher Delande, mais crois bien que tu as tous mes vœux de succès.

— Merci, mon cher Grenon, et ma reconnaissance la plus profonde pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

Avant de quitter la salle, Jean alla serrer la main à tous ses confrères et surtout à Chagnon qui lui rappela sa promesse :

— Si jamais tu as du succès, souviens-toi de ton ami.

— C'est promis.

Et c'est ainsi que par un beau jour de juin,

Jean Delande, ex-rédacteur maritime à "La Vérité", partit pour tenter fortune. En passant la porte, il sentit un petit pincement au cœur... car, il va sans dire, on ne travaille pas quelques années dans un journal et on ne vit pas les aventures de Jean Delande dans un endroit, sans sentir quelques regrets au départ.

Jean se rendit directement à sa résidence et après un brin de toilette, il frappa à la porte de Jacqueline.

— C'est fait, mon amour. Nous n'avons qu'à passer agréablement les deux jours qui nous restent avant notre mariage.

Les deux jeunes gens firent alors une marche vers le Château Frontenac, et revinrent par les "Cove field" vers la maison. Dans leur promenade, les deux amoureux orientaient leur vie.

— Tu verras, Jacqueline, je réussirai. Je travaillerai si ardemment, j'y mettrai tellement d'énergie et de bon vouloir qu'il va falloir que ça marche.

— Je suis aussi confiante que toi, disait-elle.

Dans la soirée, ils assistèrent à un film qui enfiévrâ Jean. Il était précisément question d'une nouvelle orientation d'un jeune homme à succès.

— C'est moi ! dit Delande.

Jacqueline sourit.

Le jour suivant, Jean fut appelé par le chef conservateur qui l'avait déjà visité. Les deux hommes parlèrent affaire longuement et, à la fin, le jeune Delande signa un contrat qui le plaçait déjà au-dessus de ses affaires pour plus d'un an.

— Vois, Jacqueline, le magnifique contrat que je viens de passer. En un an on a le temps de se tourner. C'est mon premier contrat, mais il est superbe. Les autres suivront, tu verras.

Puis le mariage de Jean se fit par une magnifique journée. Les deux jeunes gens furent unis privément dans la petite chapelle de l'église St-Jean-Baptiste.

Comme Jean Delande sortait au bras de son épouse, il vit arriver Paul Laurin dont le mariage suivait celui de Delande.

— Bonne chance, Jeanne. Bien du bonheur.

— A toi également, Jacqueline.

Les amoureux se quittèrent et Jean, ainsi que son épouse, se rendirent chez M. et Mme Laurin. Un magnifique repas fut servi. Cette fois, le voyage de Jean fut moins long que le premier. Il se rendit aux Chûtes Niagara et revint à la Beauce par Sherbrooke.

Avant la sortie de son journal, Jean fit de nombreuses pancartes et l'annonça. Sa surprise fut grande de voir que le public réclamait ce nouvel organe.

“Sûrement, se disait-il, ça ne sera pas toujours comme cela”. Il avait raison. Au cours de sa carrière il allait rencontrer bien des obstacles avant de parvenir à ses fins. Les débuts furent assez satisfaisants. Les premiers numéros furent totalement indépendants et la politique y était totalement exclue.

Cependant, pour ces gens de petites villes on ne croyait que cette indépendance se maintienne, et plusieurs conjecturaient pour savoir de quel côté serait le nouveau journal.

Un jour, Jacqueline dit à Jean qu'il avait été demandé au téléphone par le député libéral du comté.

— Voilà qui sent curieux, se dit Delande. Se douterait-il de mes opinions ?

La pensée de Jean était de retarder le plus possible l'entrevue que désirait ce député. Il n'avait d'ailleurs, rien de bien encourageant à lui dire. Cependant, il fallut se rendre à la demande de cet homme, et le journaliste le rencontra un jour dans un hôtel.

— Bonsoir, M. Delande...

— Bonsoir, M...

— Vous êtes, je crois, un ancien de "La Vérité" ?

Jean se demandait s'il ne voulait pas dire, par là, qu'il le croyait libéral.

— Oui, monsieur. J'y ai travaillé quelque temps.

— A titre de rédacteur maritime?

— Oui, monsieur.

— J'aimerais vous rencontrer un jour; pouvez-vous m'accorder une entrevue?

— Monsieur, dit Delande, je crois savoir ce dont vous allez me parler. Je présume que nous ne parlerons pas le même langage. C'est sans doute de politique que vous voulez m'entretenir. Vous avez dû constater que mon journal n'en souffle mot.

— Oui! j'ai bien remarqué cela, mais vous ne pourrez pas toujours continuer ainsi.

— Pourquoi pas?

— C'est que le public lui-même vous demandera votre opinion.

— Eh bien! je la leur dirai.

— Vous ne semblez pas gêné de votre manière de voir...

— Pourquoi le serais-je? L'êtes-vous, vous-même?

— Ah! je comprends... Vous serez oppositionniste...

— Pour quelque temps peut-être.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je suis convaincu que l'honorable Bennett prend le pouvoir cette année. Ainsi, je ne serai pas longtemps dans l'opposition.

— Vous admirez Bennett ?

— Comme ça, c'est un Anglais comme les autres, pas mieux, pas pire.

— Sur quoi vous basez-vous pour prédire sa victoire ?

— Sur la réaction du public. Avez-vous remarqué que la claque libérale n'obtient pas le même résultat qu'autrefois ? C'est un signe des temps, c'est la victoire de Bennett.

— Vous êtes confiant, jeune homme, vous pourriez revenir de vos illusions.

— J'ai autant de chance avec mes illusions, que vous en avez avec vos affirmations.

— Alors, vous allez me faire la lutte au provincial ?

— Oh ! je n'ai pas dit cela. Pour le moment, je m'en tiens au fédéral. Je me prononcerai plus tard pour le provincial.

— Quand avez-vous l'intention de commencer votre lutte?

— Monsieur, vous m'en demandez trop... ceci est du domaine personnel et j'entends bien demeurer maître de mes démarches.

— Vous avez raison, jeune homme, mais vous vous lancez dans une aventure qui peut vous faire revenir bien des fois de vos chimères. L'avenir est au parti libéral.

— Vous le dites.

— J'en suis convaincu.

— Gardez pour vous vos convictions, M. le député. Je suis jeune, plein de vie, courageux et je veux faire mon chemin comme je l'entends. Quel plaisir aurais-je à publier mon journal si, ici, comme à "La Vérité", je suis obligé de courber la tête et de défendre une opinion, une politique que je ne prise pas? Ce serait tomber de "Charybde en Scylla". Non, j'aime mieux vivre peut-être moins longtemps avec mon journal, mais vivre à mon goût.

— Mais rien ne vient confirmer votre prédiction.

— Pour ma part, je suis bien décidé d'y mettre tout mon cœur, toutes mes facultés et mes possibilités. Après tout, s'il y a moyen de vivre en Québec avec un journal hebdomadaire, certes, Jean Delande vivra; non seulement il vivra, mais il progressera, il montera toujours plus haut. Je suis de ceux qui montent, de ceux qui voient haut, de ceux qui visent les cimes... Si je tombe, je tomberai de haut. Mais si je demeure, alors, M. le député, vous devrez admettre que Jean Delande n'a pas eu besoin de se faire esclave de l'opinion d'une politique pour réussir.

— Bonjour! M. le député.

## CHAPITRE XXV

### L'HEBDOMADAIRE

Et la lutte pour la vie commença pour Jean. Son journal sortit le premier mai 1930. Pour les premiers numéros, on se l'arrachait.

"Ah! si ce bel enthousiasme pouvait demeurer... mais il n'y avait pas à y compter".

Delande ne se trompait pas. Après quelques semaines, la critique commença. On comparait déjà son hebdomadaire à un autre journal du comté, en existence depuis trente ans. La comparaison était injuste. Et, évidemment, il n'avait pas la prétention de surpasser son confrère qui comptait déjà une si longue carrière.

Puis Bennett, comme l'avait prétendu le jeune homme, triompha.

Mais les jours sombres s'annoncèrent déjà, car dans ces petits centres, si Jean pouvait compter sur la sympathie de certains

amis, il devait ne pas oublier les indifférents à qui il importe peu qu'une bonne publicité soit faite à leur ville. Puis il y avait encore les adversaires. Ah! ceux-là, le pauvre reporter en eut pour son compte. Les amis du journal déjà existant, pourtant peu intéressés au centre que le jeune journaliste avait choisi, se mirent de la partie. Ils causèrent à Jean les embarras les plus compromettants pour sa finance. A la fin, on fit tant et si bien, que la lutte entre les deux journaux devint ardente et passionnée.

Jean n'entendait pas se laisser damer le pion et cette lutte le grisait. Il faut combattre, il faut lutter et il lutta jusqu'à la victoire. Il serait long de raconter toutes les misères et toutes les difficultés qu'il rencontra sur son chemin. Les injustices furent grandes et les coups de Jarnac ne manquèrent pas.

Après un an de publication, chez son éditeur, il décida de construire son propre atelier d'imprimerie. Le jeune homme prépara un croquis, bien modeste au début, mais éle-

vé de façon à pouvoir y faire des annexes à l'occasion pour publier son journal et pour accepter les travaux de ville. C'était là que Jean eut la plus grande difficulté.

La publication d'un hebdomadaire ne rapporte pas assez pour faire vivre une imprimerie et le jeune reporter voyait son travail perdu lorsque Jacqueline lui suggéra une idée qui fit fortune. Il s'agissait de publier un autre hebdomadaire dans le comté de Dorchester, voisin de la Beauce. On avait averti Jean que les imprimeurs du journal adversaire mijotaient cette idée. Jean n'y alla pas par quatre chemins et quelques semaines plus tard, sortait des presses de son atelier, un second journal qui venait s'ajouter au premier. Pour la première année, les difficultés s'annonçaient excessives. Cependant, c'est ce qui le sauva. le jeune reporter eut la chance d'intéresser un politicien à cette affaire du journal, et ce dernier s'engagea à en financer la publication pour un an. Jean se mit au travail avec une ardeur qui compromit sa santé. mais

après une année, le nouveau journal rapportait assez déjà pour se soutenir par lui-même. Jean pouvait donc compter sur les revenus de deux journaux pour financer son entreprise. Ce n'était pas encore suffisant. C'est alors qu'après bien des démarches, le jeune homme intéressa un éditeur de Montmagny à faire imprimer son journal à son atelier. Troisième addition à l'entreprise. Enfin, après d'autres nombreuses et difficiles démarches, il intéressa un autre éditeur, de St-Hyacinthe cette fois, et Jean imprima un beau jour six journaux à son atelier. C'était le succès assuré.

Jacqueline, comme un bon ange, le secondait, l'encourageait de toute son âme et d'une ardeur décuplée par son grand amour.

Puis un jour vint où le jeune journaliste put compléter son organisation et acheter de la machinerie moderne qui donna à son industrie une importance d'autant plus grande.

Le gouvernement d'alors, qui détenait le pouvoir depuis plus d'un quart de siècle, dut

céder la place à un jeune et brillant politicien, ami du jeune reporter.

Et ainsi se termine l'histoire de Jean Delande. Aujourd'hui l'industrie dont il est le directeur-général a pris une expansion dont personne ne lui dispute la valeur.

L'outillage de son usine est complet et moderne. Et il est en mesure de regarder l'avenir avec confiance.

Aujourd'hui, l'immigration de l'époque où eurent lieu ces événements a cessé, et il y a peu de chance que l'on revienne à ce plan à moins de perdre la tête. Après l'affreuse guerre que nous venons de subir, les pays européens ne peuvent accepter l'exode de leurs concitoyens et le Canada ne semble pas intéressé à une immigration massive. Quelques politiciens ignares soulèvent parfois cette question mais ils ne semblent pas obtenir de succès. Depuis, ceux qui connaissent Jean Delande, l'ont vu traverser des épreuves écrasantes. Son courage cependant ne s'est

pas démenti et son énergie est toujours la même.

En ce qui concerne le port de Québec, depuis la cessation de l'immigration dont nous avons relaté le succès dans ce livre, il est devenu presque silencieux. Espérons qu'il reprendra son activité d'autrefois, mais par des moyens moins coûteux et surtout plus logiques.

Quant aux confrères de Jean, presque tous, moins deux ou trois peut-être, ont quitté "La Vérité" pour des chemins qu'ignore l'auteur de ce livre.

Si jamais vous venez visiter les superbes Vallées de la Chaudière et que vous passez par un village magnifique, un des plus beaux de cette division, vous verrez Jean Delande, toujours à son poste, dirigeant une industrie moderne et florissante. Vous découvrirez peut-être aussi que les années ont marqué de leurs traits ineffaçables la sympathique figure de l'ex-rédacteur maritime de "La Vérité". Près de lui, toujours aimante et empressée,

celle qui a enjolivé sa vie, celle qui lui a donné la raison de croire en la vie, en l'amour, celle dont Jean n'a jamais oublié les traits chéris et bien-aimés, Jacqueline Laurin, la "ZIRSKA" de son cœur.

FIN

---

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

### ASSOCIATION PROFESSIONNELLE

Quelques semaines avant la publication de ce livre nous avons appris l'organisation apparemment très sérieuse d'une association professionnelle des journalistes.

Les organisateurs ont tous nos meilleurs vœux de succès, mais nous croirons à l'amélioration du sort de nos confrères quand la chose sera un fait accompli, pas avant. Les magnats de la presse en seraient-ils venus à admettre la nécessité de rémunérer convenablement ceux qui ont la charge de rédiger leurs journaux? Nous l'espérons, mais nous en aurons la conviction quand le fait sera réalisé.

J.-M. C.

---

BIBLIOTHÈQUE  
MUSEUM - PARIS

## TABLE DES MATIERES

---

### PREMIÈRE PARTIE

#### “ ZIRSKA ”

<i>Chapitre</i>	<i>Page</i>
I — Chez les financiers.....	1
II — Jean Delande .....	9
III — L'abbé Paquin .....	15
IV — Zirska .....	39
V — Les immigrants .....	63
VI — Le Montnairn .....	77
VII — Le banquet sans convives.....	95
VIII — Promesses .....	105
IX — Voyages .....	115
X — Le mariage .....	133

●

### DEUXIÈME PARTIE

#### FREDDY GROVERSKY

XI — Le “Grand” Canada .....	139
XII — La rédaction .....	153
XIII — La fête aux huitres chez les débardeurs	177
XIV — Chez les journalistes.....	185
XV — L'arrivée de Groversky.....	203
XVI — La rencontre .....	209

<i>Chapitre</i>	<i>Page</i>
XVII — Zirska . . . Les Canadiens .....	227
XVIII — La fête de Zirska .....	239
XIX — La mort de Zirska .....	249

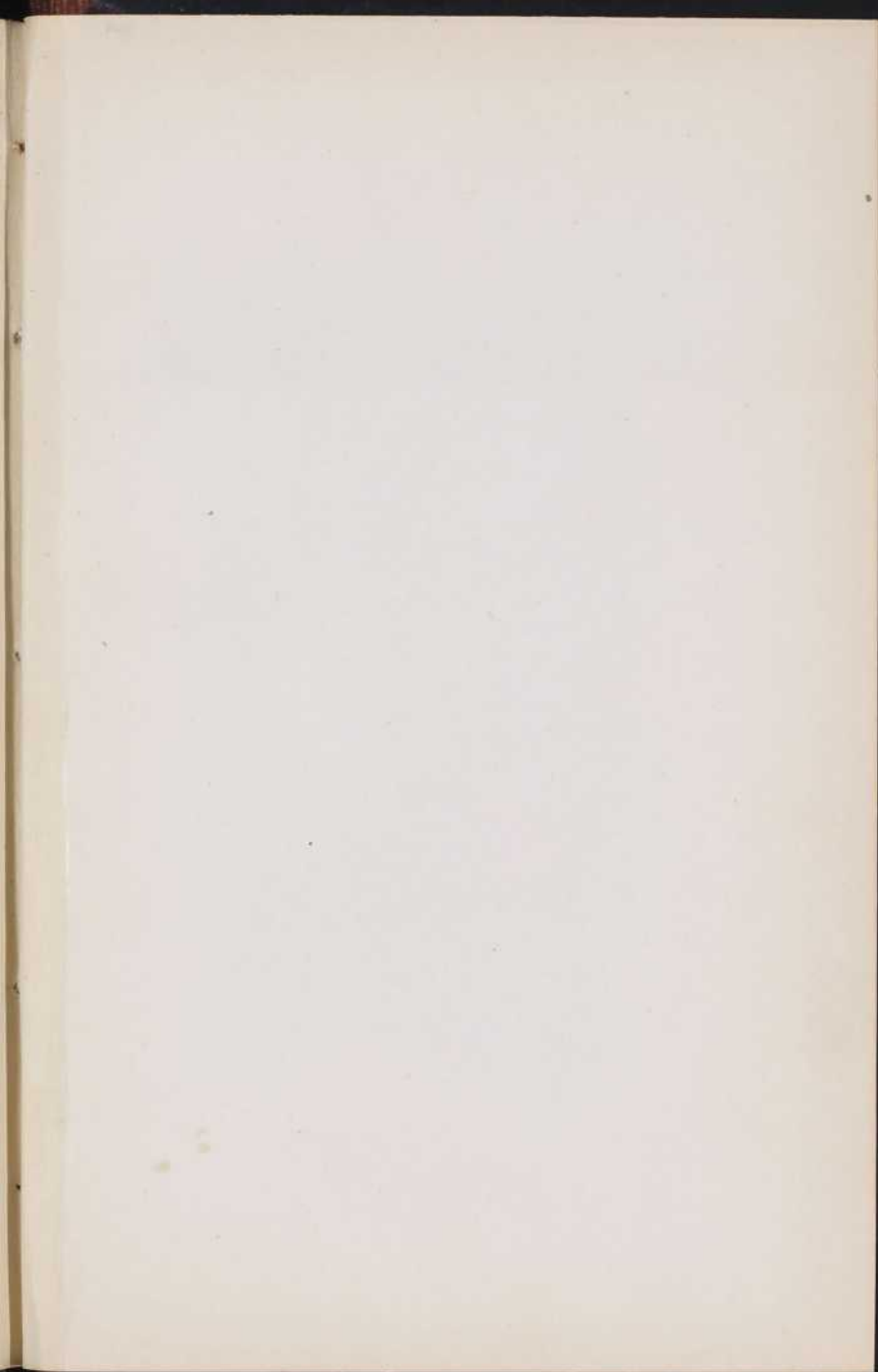


TROISIÈME PARTIE

JACQUELINE LAURIN

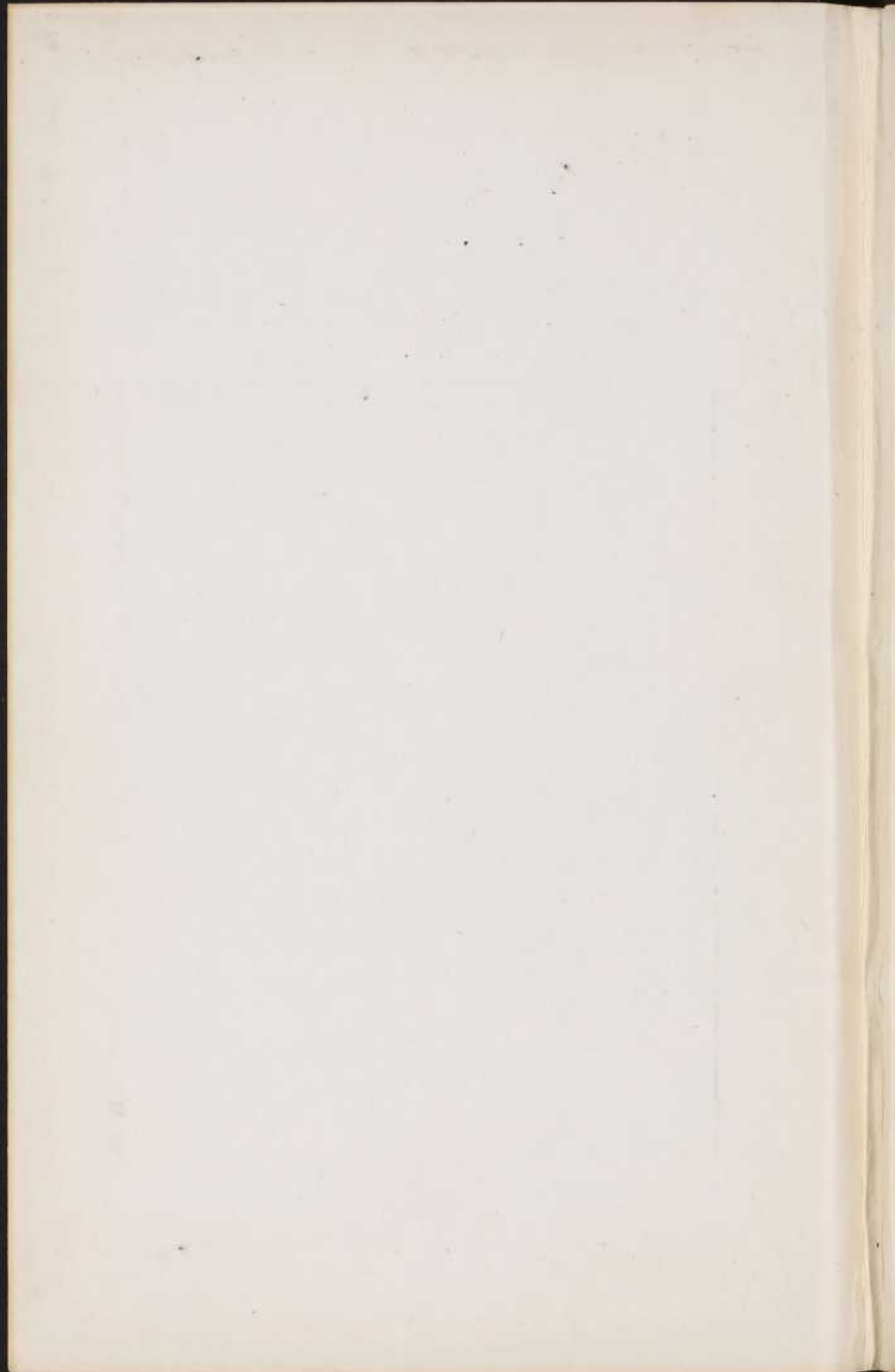
<i>Chapitre</i>	<i>Page</i>
XX — Le procès .....	267
XXI — Le désespoir de Jean .....	281
XXII — Second voyage en Beauce .....	297
XXIII — Au journal .....	303
XXIV — La démission de Jean .....	317
XXV — L'hebdomadaire .....	327
Association professionnelle .....	334

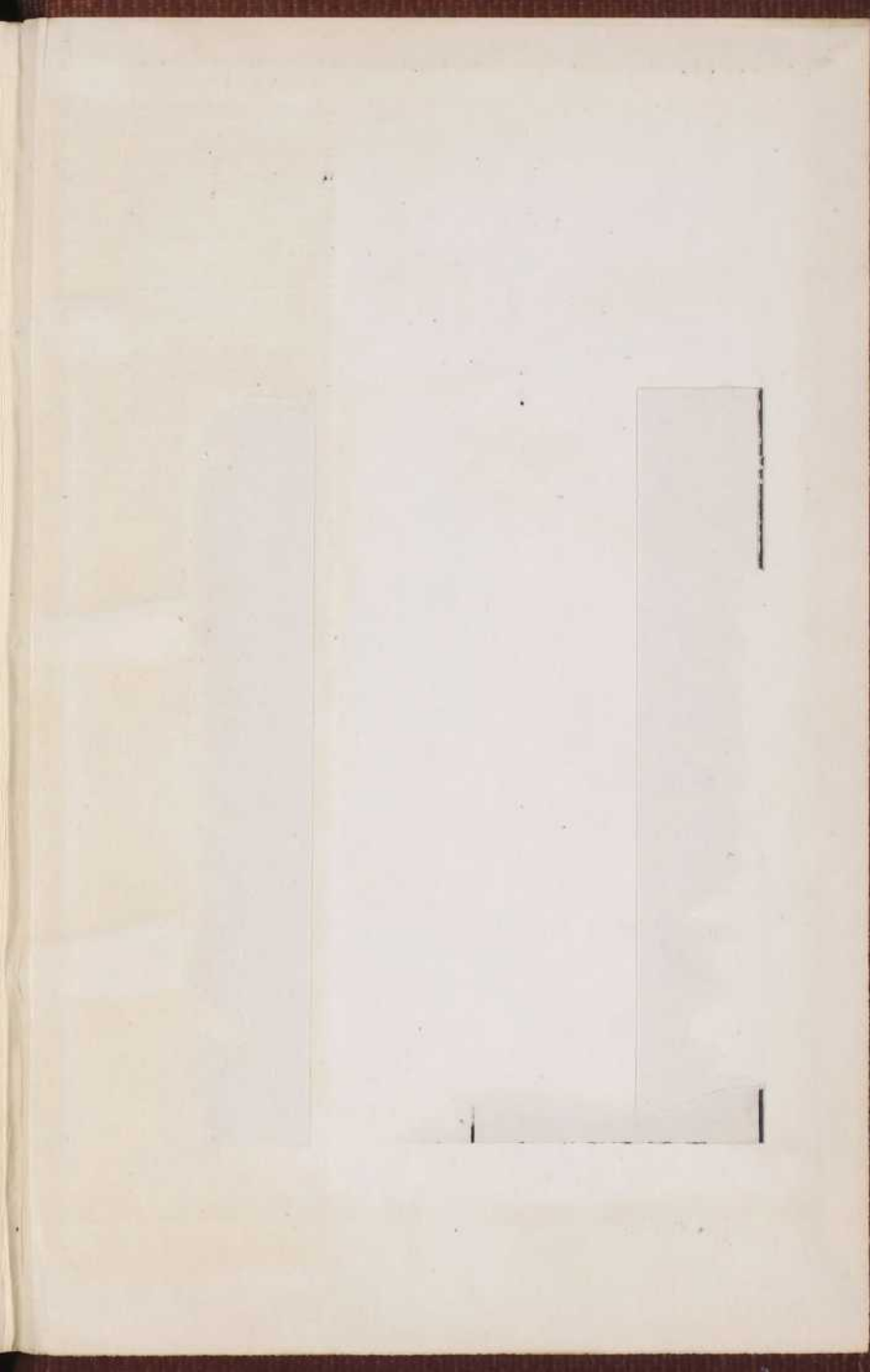
---











BNQ



000 182 182